00102170

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016

OEUVRES
DE
M. DE FLORIAN.

P P
e
3

A PARIS,

Au magasin des ouvrages de l'auteur, chez Girod et Tessier, rue de la Harpe, au coin de celle des Deux-Portes, n° 162;

Et chez Debure, rue Serpente, hôtel Ferrand.

NOUVELLES

DE 102179

M. DE FLORIAN,

Jean Pierre Claris de

DE l'académie françoise, de celles de Madrid, Florence, etc.

TROISIEME ÉDITION.

Non potes in nugas dicere plura meas
Ipse ego quàm dixi.
(MART. *Epigramm. lib. XIII.*)

1755-1794

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

1792.

God
Fr 840:8
Floroen
10270

00102170

SELMOURS,

NOUVELLE ANGLOISE.

C'est une belle et respectable nation que la nation angloise. Le poids immense dont elle fut toujours dans la balance de l'Europe, ce qu'elle a fait d'éclatant dans la politique, dans la guerre, ses sublimes découvertes dans les sciences, assureroient assez sa gloire, quand même elle n'y joindroit pas l'avantage plus précieux encore d'avoir été le premier peuple moderne qui ait possédé les deux biens les plus nécessaires au bonheur des hommes, des philosophes et des loix. Les Anglois n'en ont point abusé, ce qui étoit si facile; ils ont eu l'extrême sagesse de ne pas vouloir tout d'un coup atteindre

à la perfection, qui ne peut être jamais que le fruit de l'expérience. Ils ont pensé que la raison, peut-être même la vertu, et sans nul doute le bonheur, n'étoit autre chose que la mesure; et, pour conserver le plus beau bienfait dont l'homme puisse jouir, la liberté, ils ont confondu ce grand nom, ils en ont mêlé la sublime idée avec celle d'obéissance à la loi, avec le respect des autorités établies par la loi, avec la crainte religieuse de jamais offenser la loi. De là s'est promptement formé ce soutien inébranlable de la liberté, ce principe générateur de la félicité d'un peuple, l'esprit public. C'est par lui seul que les habitans de deux isles beaucoup moins grandes que la France se sont vus souvent les arbitres ou l'effroi des souverains, les médiateurs de l'Europe; que leurs flottes, maîtresses de l'océan, sont allées dans les deux Indes porter la

terreur et chercher des trésors; et que leur pays heureux, à l'abri des invasions étrangeres, des divisions intestines, jouit de la paix, des beaux arts, possede les richesses du monde, et voit arriver dans ses ports toutes les productions de l'univers.

Voilà sans doute sur quels motifs est fondée cette bonne opinion d'eux-mêmes, cette estime trop souvent exclusive de leur nation, que l'on reproche quelquefois aux Anglois. Ils savent tout ce qu'ils valent, et n'ont là-dessus nul secret pour personne. Ils dédaignent d'ouvrir les yeux sur le mérite, sur les qualités qui sont propres à chaque peuple; cette insouciance donne à leurs vertus un air d'orgueil qui en diminue l'attrait; enfin ils comptent pour fort peu de chose l'approbation, le suffrage des autres; et le seul moyen d'être aimable, c'est de les compter pour beaucoup.

J'ai connu pourtant un Anglois qui, pour éviter ce défaut, étoit tombé dans le défaut contraire : non seulement il attachoit un grand prix à l'opinion, à l'estime d'autrui, mais cette estime étoit devenue un des premiers besoins de son cœur. Il ne lui suffisoit pas de bien faire, il falloit encore qu'il fût approuvé. Son but, son desir, sa regle, étoient qu'aucune de ses actions ne pût être blâmée de personne. Il vouloit plus, il aspiroit à ce qu'elle fût applaudie : il prétendoit enfin *plaire à tout le monde ;* et cette prétention mettoit son bonheur à la merci de tous les humains.

Ce jeune homme, dernier rejeton d'une famille illustre du comté de Midlessex, étoit né presque sans fortune : mais la nature avoit pris soin de le dédommager de ce malheur. Doué des avantages de la figure, il y joignoit

une ame élevée, un esprit aimable, un caractere extrêmement doux. La plus sévere sagesse ajoutoit un nouvel éclat à ces qualités. Il avoit perdu son pere et sa mere à dix ans. Elevé par les soins d'un cousin fort riche qui s'étoit fait un devoir de secourir le jeune orphelin, sir Edouard Selmours acheva ses études avec distinction, et fut placé, par le crédit de son bienfaiteur, dans un régiment de cavalerie.

Dès son entrée dans le monde, réfléchissant qu'il étoit sans biens, sans famille, sans autre appui que ce bienfaiteur, qui ne devoit pas lui pardonner deux fautes, Selmours s'étoit promis de n'en commettre aucune; et Selmours avoit tenu parole. Malgré son extrême jeunesse, malgré les dangereux exemples qui l'environnoient souvent, jamais l'erreur la plus légere ne vint le détourner de ses devoirs.

Occupé de ces seuls devoirs et des études nécessaires pour les bien remplir, il parvint en peu de temps aux premiers grades, sans autres protecteurs que ses travaux, son courage, ses talents; et, loin de s'enorgueillir des éloges que ses rivaux eux-mêmes ne pouvoient lui refuser, il leur disoit en souriant : Je ne dois mes foibles succès qu'à l'impuissance où je me suis vu de payer ma premiere faute.

Le seul défaut de sir Edouard étoit cette foiblesse dont j'ai parlé, qui lui faisoit attacher une si haute importance à l'opinion des autres sur son compte; foiblesse excusable sans doute, puisqu'elle devenoit la source de beaucoup de vertus. Mais, soit modestie, soit orgueil, ce qui se ressemble assez souvent, le témoignage de sa conscience ne lui suffisoit jamais. Une calomnie, un simple soupçon qu'on se seroit permis sur sa probité, sur

ses mœurs, l'auroit rendu le plus infortuné des hommes; et comme, malgré l'envie qu'il devoit exciter, personne n'avoit osé porter la moindre atteinte à sa réputation, comme il se voyoit aussi respecté qu'il méritoit en effet de l'être, sir Edouard avoit fini par se persuader que la véritable vertu commande à la renommée; que le public, souvent sévere, ne cesse pourtant pas d'être juste; que celui qu'il estime a toujours du mérite; et que celui qu'il flétrit par son mépris est digne d'être méprisé.

Selmours, pendant les hivers qu'il venoit passer à Londres, fuyoit le monde et les plaisirs bruyants pour ne vivre que chez son bienfaiteur, chez quelques amis, ou dans la société d'une jeune veuve nommée mistriss Eliza Hartlay, à laquelle il avoit eu le bonheur de rendre un léger service. Cette veuve, que sa beauté, son es-

prit, mille qualités aimables, rendoient l'objet de beaucoup d'hommages, avoit distingué sir Edouard, avoit reconnu dans lui les vertus qui convenoient à son cœur. Elle se plaisoit à le voir, lui marquoit chaque jour une amitié plus confiante, et s'appercevoit, sans effroi, de l'impression tendre et profonde qu'elle avoit faite depuis long-temps sur le timide Selmours. Celui-ci n'étoit occupé que de cacher ses sentiments : il adoroit mistriss Hartlay; il avoit droit de se flatter qu'il étoit loin d'en être haï : mais mistriss Hartlay possédoit trois mille livres sterling de rente; que seroit devenu Selmours, si le public avoit pu l'accuser de rechercher une veuve riche, d'avoir fait entrer ces richesses pour quelque chose dans sa passion?

Mistriss Hartlay avoit un procès d'où dépendoit une grande partie de sa fortune. Sir Edouard en attendoit

le jugement, pour la fuir à jamais si elle le gagnoit, pour lui déclarer son amour si elle venoit à le perdre. Heureusement le procès fut perdu. Selmours n'hésita plus à parler : il découvrit le secret de son cœur ; il apprit à mistriss Hartlay ce qu'elle savoit aussi bien que lui ; et l'aimable veuve, sensible à tant de délicatesse, le paya par sa douce réponse et de son silence et de son aveu.

Les deux amants, certains l'un de l'autre, et consolés de la médiocrité de leur fortune par cette félicité pure que donne l'amour partagé, n'avoient plus qu'à fixer le jour de leur hymen. Libres tous deux, ils ne pouvoient trouver le moindre obstacle. Selmours vouloit seulement prévenir son cousin, M. Mekelfort, cet ancien bienfaiteur chez lequel il demeuroit à Londres, et qui, sans jamais le gêner, lui avoit marqué dans tous les temps une

bonté paternelle. Mistriss Hartlay ne dépendoit de personne : mais l'amitié, la déférence, l'espece de respect qu'elle avoit toujours conservée pour un vieillard nommé M. Pikle, frere aîné de son premier mari, lui faisoient un devoir de le consulter sur son changement d'état.

C'étoit un homme assez extraordinaire que ce M. Pikle. Son caractere étoit précisément l'opposé de celui de Selmours. Autant le jeune homme respectoit, craignoit l'opinion des autres, autant le vieux M. Pikle méprisoit toute opinion qui n'étoit pas la sienne. Ce qu'il avoit pensé, ce qu'il avoit dit une fois, devenoit pour lui une vérité démontrée, un principe, une loi sacrée, à laquelle il ne pouvoit comprendre que tous les hommes ne se soumissent pas. Si le hasard l'eût fait roi d'Angleterre, il se seroit cru de bonne foi roi de France, unique-

ment parceque, dans son premier édit, il en auroit pris le titre. Il avouoit, sans la moindre inquiétude, que, dans tout le cours de sa vie, jamais il ne s'étoit trompé, que jamais il n'avoit changé d'avis sur rien. Depuis soixante et dix ans révolus il avoit raison. D'ailleurs, sévere sur l'honneur, incorruptible, irréprochable, bon parent, fidele ami, mais disputeur éternel. Sa grande maniere pour prouver ce qu'il avançoit étoit de parler toujours; et, comme il avoit une poitrine excellente, infatigable, et qu'à la longue ceux qu'il vouloit persuader, s'ennuyant ou de se taire ou de l'entendre, se retiroient sans mot dire, M. Pikle ne doutoit point qu'il ne les eût convaincus, et se flattoit d'être le plus habile dialecticien de l'Europe. Il avoit été marié dans sa jeunesse, et s'étoit conduit avec sa femme comme le plus honnête des

époux : mais il avoit voulu absolument lui montrer la dialectique; et, à force d'écouter son mari, la pauvre mistriss Pikle étoit morte sourde. Elle n'avoit laissé qu'un fils, qui faisoit ses études à l'université d'Oxford. Son pere ne vouloit pas qu'il revînt à Londres avant l'âge de trente-un ans; encore se proposoit-il de lui faire recommencer sa logique. En attendant, il disputoit, et ne voyoit à Londres que sa belle-sœur, qui, rendant justice à ses excellentes qualités, ne le contrariant jamais et le consultant beaucoup, passoit dans son esprit pour la femme la plus raisonnable d'Angleterre.

Mistriss Hartlay lui parla de ses sentiments pour Selmours et du dessein qu'elle avoit formé de s'attacher à lui par des nœuds éternels. M. Pikle donna son approbation à ce mariage : Depuis long-temps, lui dit-il, j'estime et

j'aime sir Edouard. C'est un homme d'honneur et de mérite, quoiqu'il manque de caractere, quoiqu'il cherche beaucoup trop à plaire, et qu'il n'ait pas pour ce qu'on appelle dans le monde L'AMABILITÉ cette indifférence profonde, ce noble mépris, qui distingue les ames fortes. Cela viendra, je l'espere, pour peu que nous vivions ensemble. Il a des principes, voilà l'important; et, s'il écoute mes avis, je vous réponds qu'il se passera du suffrage de tout le monde.

La jeune veuve sourit; et le mariage fut arrêté. Selmours, au comble de ses vœux, écrivit sur-le-champ à son cousin Mekelfort, qui, depuis six semaines, étoit à la campagne à soixante milles de Londres. Le lendemain du départ de sa lettre, un courier vint lui porter la nouvelle inattendue de la mort subite de M. Mekelfort. Une attaque d'apoplexie venoit de l'enlever

en deux jours. Ses parents s'étoient aussitôt rendus à sa terre, fort inquiets d'apprendre quel étoit celui qu'il laissoit héritier de ses biens immenses. On avoit ouvert à la hâte le testament du défunt; et ces avides collatéraux avoient pensé mourir de douleur en y lisant que M. Mekelfort instituoit pour légataire universel son cousin sir Edouard Selmours.

Au testament étoit jointe une lettre, cachetée de plusieurs cachets, sur laquelle il étoit écrit qu'elle ne fût remise qu'au seul Selmours. L'homme de loi qui présidoit au scellé avoit sur-le-champ envoyé cette lettre à sir Edouard, avec la copie des dispositions du testateur. Tous les parents s'étoient retirés beaucoup plus tristes qu'ils n'étoient venus; et les funérailles de M. Mekelfort n'avoient eu pour témoins que ses domestiques.

Sir Edouard, aussi affligé que sur-

pris, donna de véritables larmes à la mémoire de son bienfaiteur. Il lui devoit tout, il l'aimoit tendrement, et l'opulence dont il alloit jouir ne le consoloit pas de sa perte. Alarmé du mystere que paroissoit renfermer cette lettre si bien cachetée, il ne voulut l'ouvrir qu'en présence de mistriss Hartlay et de M. Pikle. Il courut aussitôt s'enfermer avec eux, leur fit part en pleurant de cette nouvelle, ne parla presque point des richesses dont il devenoit possesseur, et, leur demandant le secret d'avance sur ce que pouvoit contenir la lettre de son cousin, il en rompit les cachets pour en commencer la lecture. La lettre étoit conçue en ces termes:

« Mon cher Edouard,

« Je ne rappellerai point ici ce
« j'ai fait pour vous depuis votre en-
« fance; votre cœur m'en a trop payé.

« Vous m'avez honoré, mon ami, en
« me donnant le droit glorieux de vous
« regarder comme un fils; et c'est à
« moi de vous rendre graces d'avoir
« bien voulu m'associer en quelque
« sorte à vos vertus.

« Je vous laisse toute ma fortune.
« Depuis que je vous connois, c'est
« à vous que je l'ai destinée, PERSON-
« NELLEMENT A VOUS SEUL. Elle se
« monte à dix mille livres sterling de
« revenu. J'ai pris les précautions né-
« cessaires pour que personne ne pût
« vous la disputer. Comme je ne la
« dois qu'à mes travaux, je pense qu'il
« m'est permis d'en disposer à mon
« gré. Si votre extrême délicatesse
« vous engageoit à refuser ma succes-
« sion pour la laisser à ma famille ou
« à qui que ce soit dans le monde, je
« vous préviens, je vous déclare que
« vous contrediriez manifestement
« mes desirs et ma volonté.

« Mon testament vous donne tous « mes biens sans aucune condition. « Cette lettre, mon ami, ne vous en « dictera point ; elle ne contiendra « qu'une priere.

« Je suis pere d'une fille de dix- « huit ans, que j'ai fait élever avec « soin. Elle a mérité ma tendresse ; « elle est belle, sage, aimable, et doit, « j'en suis sûr, faire le bonheur d'un « époux. Sa mere, que j'aimai long- « temps, m'a fait éprouver, ce que « je croyois impossible, un amour « extrême sans aucune estime pour « l'objet de cet amour. Dieu vous « garde, mon cher Edouard, de ces « fatales passions ! Elles tourmentent « souvent, elles humilient toujours : « leurs meilleurs moments sont ceux « où l'on ne fait qu'en rougir. Des « obstacles insurmontables, venus en « partie du caractere violent, em- « porté, de cette mere, m'ont empê-

« ché de l'épouser. Son nom est mis-
« triss Forward. Sa fille Fanny passe
« pour sa niece, et vit avec elle, au-
« près d'Oxford, dans la petite terre
« d'Owen, le seul de mes nombreux
« bienfaits que mistriss Forward n'ait
« pas follement dissipé.

« Je vous demande, comme à mon
« ami, comme à mon fils adoptif, de
« réparer mes torts envers ma fille,
« de lui rendre un état, un nom,
« que je n'ai pu lui donner, d'acquit-
« ter ma dette envers elle en l'élevant
« au rang de votre épouse. Je vous
« répete, mon cher Edouard, que
« cette priere n'est point un ordre,
« n'est point sur-tout une condition,
« qu'elle n'a nul rapport avec les
« biens que je vous laisse : mais c'est
« une grace que je sollicite de mon
« ami, de mon fils, une grace que
« j'attends de sa piété. Cet espoir,
« que j'emporte dans la tombe, adou-

« cit mes derniers moments, et rend
« plus vive, plus chere, s'il est pos-
« sible, la tendresse qu'a toujours
« sentie pour vous votre cousin et
« bon ami

« George Mekelfort. »

Après avoir lu cette lettre, Selmours, interdit, immobile, fixa des yeux pleins de douleur sur le visage de mistriss Hartlay. Celle-ci baissa les siens sans dire un mot. M. Pikle considéroit attentivement Selmours. Tous trois gardoient un profond silence, que M. Pikle rompit le premier : Que ferez-vous? dit-il au jeune homme : je crains pour vous que vous n'hésitiez. Non, lui répondit sir Edouard; je suis affligé, mais non pas incertain. Quels que fussent les droits de mon bienfaiteur avant qu'il m'eût donné sa fortune, il n'avoit sûrement

pas celui de disposer de mon cœur, de me faire manquer à mes serments, de me rendre malheureux pour toujours. Personne au monde ne peut contester cette vérité. Eh bien! je vais me remettre précisément dans l'état où je me trouvois avant sa mort. Je vais renoncer à sa succession, rentrer dans ma pauvreté, dans ma liberté; et je ne croirai pas trop payer par ce foible sacrifice le bonheur d'être l'époux de la seule femme que je puisse aimer.

Un regard de mistriss Hartlay fut son unique réponse. Mais M. Pikle fronçant le sourcil : Que dites-vous? s'écria-t-il : vous n'avez donc pas fait attention à la lettre que vous venez de lire? Elle vous défend, en termes formels, de renoncer à cette succession; elle vous explique les motifs de cette défense. Oserez-vous mépriser ainsi l'intention manifeste de votre

bienfaiteur? Il a compté sur vous pour épouser sa fille; il vous a fait son héritier, non pas à cette condition, car je distingue; dans ce cas, vous seriez parfaitement libre d'accepter ou de ne pas accepter : mais il a commencé par vous donner son bien et par vous interdire le refus; ensuite il vous demande une grace que l'honneur, la reconnoissance, vous permettent d'autant moins de refuser, que rien au monde ne vous y contraint : donc il a voulu vous dispenser de l'obligation qu'impose une loi, pour vous imposer une obligation bien plus forte que toutes les loix, celle de votre conscience.....

Mais ma conscience étoit engagée, reprit doucement Selmours; et rien ne peut.....

Ne m'interrompez point, monsieur, continua M. Pikle avec une voix plus forte, et répondez à cette

question, qui va devenir un dilemme : Si votre bienfaiteur vivoit encore, et que vous vinssiez lui déclarer que vous ne voulez pas épouser sa fille, il est au moins incertain, j'espere, que M. Mekelfort ne changeât ses dispositions et ne donnât sa fortune à quelqu'un qui rempliroit son desir. Aujourd'hui qu'il est mort, comment voulez-vous qu'il les change? Vous n'avez donc plus le droit de choisir. Il faut obéir à ses volontés, à ses prieres, qui sont des ordres, et vous souvenir, monsieur, que l'honneur et le devoir savent compter pour rien les peines de l'amour.

Cela peut être, répondit sir Edouard un peu ému : mais je croyois que l'amitié les comptoit pour quelque chose et s'expliquoit avec moins de rudesse. Oh ! monsieur, reprit M. Pikle, la probité, la vérité, n'ont pas un style fleuri ; et tous ceux quipenseront ou par-

leront autrement que moi sont des imbécilles ou des frippons. — Mais vous me permettrez de croire, malgré ma déférence pour vos lumieres, pour votre morale, qu'il existe dans l'univers des hommes aussi vertueux, aussi éclairés que vous : je les consulterai, monsieur; et, s'ils sont tous de votre avis, la mort me délivrera de la douleur de le suivre.

En disant ces mots, il sortit brusquement, sans écouter M. Pikle, qui lui crioit : Vous aurez beau mourir, cela ne prouvera rien : il est souvent plus aisé de mourir que de faire son devoir; et comme je l'ai prouvé cent fois..... Selmours étoit déja dans la rue, et M. Pikle le suivoit de loin en citant les Offices de Cicéron.

Sir Edouard, trop tourmenté pour être discret, alla consulter tous ses amis, en leur recommandant le secret. Chacun fut d'un avis différent : les

uns vouloient qu'il partageât également les biens entre les collatéraux en s'en réservant une part, et qu'il épousât sa maîtresse; les autres, qu'il remît la succession entiere à la fille de M. Mekelfort. Un petit nombre de rigoristes étoit de l'opinion de M. Pikle. Beaucoup de gens du monde soutenoient que le premier engagement de Selmours avec mistriss Hartlay le rendoit libre de celui que lui imposoit son cousin, et lui conseilloient d'épouser sa maîtresse en conservant la fortune dont il héritoit. Tous enfin voyoient cette affaire sous un aspect différent; et le pauvre Edouard, qui, toute sa vie, avoit eu la prétention de n'être blâmé de personne, commençoit à désespérer d'en venir à bout dans cette occasion.

Plus agité, plus malheureux que jamais, il se hâta de retourner chez mistriss Hartlay pour lui demander ce

qu'il devoit faire, pour sacrifier à son opinion toutes celles qu'il avoit recueillies. Il la trouva seule et baignée de larmes. Selmours, à genoux devant elle, prit le ciel à témoin que rien dans le monde ne pouvoit le forcer à trahir ses serments, et finit par la supplier de vouloir bien régler sa conduite, en lui promettant de tout faire, excepté d'épouser Fanny. La tendre veuve se fit long-temps presser : elle étoit trop intéressée au parti qu'Edouard devoit prendre pour se croire le droit d'avoir un avis. Mais enfin, la délicatesse des convenances cédant à la délicatesse de l'amour, mistriss Hartlay se résolut à examiner cette affaire, comme si c'eût été celle d'un autre; et, rassemblant, discutant les différentes opinions, elle finit par parler ainsi:

Je ne vous crois pas obligé, dans la plus stricte morale, à faire pour votre bienfaiteur mort ce que vous n'auriez

jamais fait pour votre bienfaiteur vivant. Quelle étoit son intention? Il en avoit deux, ce me semble : l'une, de laisser sa fortune aux deux êtres qu'il aimoit le plus, à sa fille, et à vous qu'il regardoit comme son fils, à vous qu'il assure avoir choisi pour son héritier depuis qu'il vous a connu; son autre intention étoit d'établir sa fille avec un époux estimable qui pût l'aimer, la rendre heureuse, lui donner un état, et lui conserver des biens que M. Mekelfort n'a pas voulu confier à la mere de Fanny, parcequ'il craignoit; comme il le donne à entendre, qu'elle ne les dissipât. En faisant tout ce que vouloit faire M. Mekelfort, vous ne pouvez manquer à sa mémoire. Partagez avec sa fille comme un frere avec une sœur; voilà le premier point rempli. Cherchez ensuite pour elle un époux qui ait à-peu-près toutes les qualités que M. Mekelfort chérissoit en vous :

je dois croire plus que personne que vous le trouverez difficilement; mais Fanny, qui ne vous connoît pas, aura d'autres yeux que les miens. Jusqu'à ce moment, gardez dans vos mains la dot que vous donnerez à Fanny, en l'administrant comme un tuteur sage qui doit en rendre compte à sa pupille. Il me semble que, si votre cousin eût vécu, il ne se seroit pas conduit autrement; et personne ne peut exiger que vous fassiez pour Fanny plus que son pere même n'eût fait.

Un bon raisonnement dans la bouche d'une maîtresse porte une double conviction. Sir Edouard, persuadé par ce qu'il venoit d'entendre, impatient de suivre un conseil qui lui sembloit tout concilier, partit dès le lendemain pour aller instruire mistriss Forward de ses généreux desseins. La mere et la fille, se disoit-il pendant la route, vont se trouver au comble du bon-

heur. Elles ne s'attendent guere à l'immense présent que je leur apporte. Nous assurerons à mistriss Forward une forte pension viagere. L'intéressante Fanny, avec cinq mille livres sterling de rente, ne manquera sûrement point d'époux : je la laisserai maîtresse de son choix. Je ferai deux heureux, je le serai moi-même; et personne, je crois, ne pourra blâmer ma conduite, quand on verra tous les intéressés me respecter et me bénir. O ma chere Eliza, c'est votre prudence, c'est votre raison suprême, qui m'a tiré de l'affreux péril où j'étois! Qu'il est doux pour votre ami de ne jouir d'aucun bonheur qu'il ne le doive à vous seule!

Selmours arriva bientôt à la terre de mistriss Forward. Le château n'avoit pas une grande apparence : les bâtiments qui en dépendoient étoient en mauvais état. Un domestique assez

mal vêtu vint lui demander à la porte ce qu'il vouloit et qui il étoit. Selmours, assez embarrassé, le pria de l'annoncer à sa maîtresse comme le cousin de M. Mekelfort, dont sans doute on avoit appris la mort subite. Le domestique, en lui disant que mistriss en étoit informée, l'introduisit dans une salle basse où une jeune et belle personne lisoit avec beaucoup d'attention une lettre qu'elle interrompit à l'arrivée de Selmours et qu'elle cacha dans son sein. Sir Edouard la salua profondément : la jeune personne lui rendit son salut avec un peu de trouble et beaucoup de grace, le pria de s'asseoir, et se retira sous prétexte d'aller chercher sa tante. Selmours, qui, à ce nom, ne douta point que ce ne fût Fanny, n'osa pourtant la retenir ; et mistriss Forward parut bientôt après sans être suivie de sa niece.

La premiere vue de mistriss Forward redoubla la timidité naturelle de Selmours, et lui fit oublier le petit discours qu'il avoit préparé pour elle. C'étoit une grande femme de quarante à quarante-cinq ans, qui portoit encore sur son visage les restes d'une beauté qu'on jugeoit bien avoir été parfaite : mais cette beauté, même dans son éclat, ne pouvoit pas avoir été touchante; la grace n'y avoit jamais été pour rien. Ses grands yeux noirs, vifs et brillants, avoient une certaine hardiesse qui rendoit impossible de les fixer; et son maintien, ses gestes, sa voix, tout en elle inspiroit une crainte qui n'avoit rien de commun avec le respect.

Après avoir reçu Selmours avec une politesse assez froide, elle écouta dans un profond silence ce qu'il avoit à lui dire. Sir Edouard, un peu déconcerté, lui expliqua, du mieux qu'il

put, qu'étant nommé par M. Mekelfort son légataire universel, et connoissant le tendre intérêt que son bienfaiteur prenoit à miss Fanny, il croyoit remplir un devoir sacré en venant proposer à mistriss Forward de partager avec sa niece l'héritage de leur ami commun; il ajouta qu'il n'exigeoit aucune reconnoissance pour acquitter cette dette, mais que ses arrangements de fortune ne lui permettoient pas de livrer les fonds de cette moitié avant l'époque où sa jeune niece prendroit un époux digne d'elle, pour le choix duquel il demandoit l'honneur d'être consulté.

Après avoir achevé, non sans peine, cette explication difficile, après avoir rougi toutes les fois qu'il prononçoit les noms de tante et de niece, tandis que mistriss Forward ne rougissoit point du tout, Selmours cessa de parler, en s'étonnant du peu d'effet qu'il

avoit produit. Mistriss prit alors la parole:

Je ne comprends pas, lui dit-elle avec une gravité dédaigneuse, comment vous, monsieur, qui avez reçu de la part de M. Mekelfort des preuves si positives de sa confiance et de sa tendresse, pouvez ignorer le projet qui l'occupa toute sa vie et dont il m'a parlé cent fois. C'étoit à vous qu'il destinoit ma niece; c'étoit vous qu'il avoit choisi pour être l'époux de Fanny. Le dernier jour où je l'ai vu, il me raconta dans un grand détail les avantages qu'il comptoit vous faire, uniquement à cause de ce mariage. Souffrez donc qu'avant de répondre à votre proposition je vous demande à vous, monsieur, dont la sincérité ne peut être suspectée, si vous n'avez aucune connoissance de cette intention de votre bienfaiteur.

En disant ces mots, elle regarda

fixement Selmours, qui ne put s'empêcher de rougir, baissa les yeux, et tirant de sa poche la copie du testament, la lui présenta d'une main mal assurée, pour prouver à mistriss Forward qu'aucune condition n'étoit prescrite. Son aversion pour le mensonge ne lui permit pas de faire une réponse plus claire. Mais l'habile mistriss Forward sut interpréter sa rougeur; et lui rendant le papier après l'avoir parcouru : Je vois, dit-elle d'un air froid, que ma niece n'a nul droit ni à vos biens ni à votre main; mais, dans ce cas, vous n'avez vous-même aucun titre pour nous humilier par un présent. Je le refuse au nom de ma niece, certaine d'en être approuvée: elle ne peut, elle ne doit recevoir de bienfaits que de son époux. Si vous voulez le devenir, peut-être votre conscience n'en sera-t-elle pas moins tranquille; si vous ne le voulez pas,

un plus long entretien me paroît superflu.

Terrassé par ces paroles, sir Edouard ne trouva rien à répondre. Mistriss Forward se leva, lui fit une révérence, et le laissa seul dans l'appartement.

Selmours ne vit, dans le moment, d'autre parti à prendre que celui d'aller réfléchir ailleurs sur l'étrange maniere dont on recevoit ses propositions. Il regagna sa voiture, et se fit conduire à Oxford, qui n'étoit qu'à deux milles de cette maison. A peine arrivé dans son auberge, son premier soin fut d'écrire à mistriss Forward pour la prier de réfléchir que, n'étant point connu de sa niece, il ne pouvoit par conséquent ni l'aimer ni en être aimé; qu'il étoit bien difficile que déja l'un des deux n'eût pas fait un choix, et que cette supposition vraisemblable suffisoit pour rendre malheureuse une

telle union. Il lui représentoit avec politesse que rien ne l'obligeoit à ce qu'il vouloit faire, renouveloit cependant ses offres, et promettoit de revenir le lendemain au soir pour apprendre la derniere résolution de mistriss.

Cette lettre envoyée, le pauvre Selmours n'en passa pas une meilleure nuit. Cette femme, se disoit-il, est sûrement instruite de mon secret. Si elle s'obstine à me refuser, que ne dira-t-elle pas! Sa terre est voisine d'Oxford; on y parlera de mon aventure; la calomnie y mêlera sa voix; toute la jeunesse d'Angleterre, qui vient ici faire ses études, me regardera comme un homme sans foi, sans probité, sans reconnoissance, et répandra par-tout cette opinion. Je serai déshonoré, diffamé, dans les trois royaumes; je n'oserai plus me montrer, je mourrai de désespoir; et cela, parcequ'une femme entêtée ne veut pas consentir à rece-

voir de moi cinq mille livres sterling de rente.

Le jour suivant se passa dans les mêmes réflexions. Selmours attendit le soir, comme il l'avoit dit dans sa lettre, espérant que plus il laisseroit de temps à mistriss Forward, plus il pouvoit se flatter qu'elle auroit changé de pensée. Dès que le soleil fut couché, il monta dans sa voiture; et, ne voulant pas arriver avec autant de bruit que la premiere fois, il fit arrêter ses chevaux au bout de l'avenue: là, descendant, seul,, à pied, il s'avança vers le château, méditant encore un nouveau discours.

Comme il passoit auprès d'un bosquet attenant à la maison, sir Edouard entendit chanter, et distingua la voix d'une femme. Les accents de cette voix étoient si doux, si plaintifs, exprimoient si bien que la personne qui chantoit étoit tendre et malheureuse,

que Selmours ne put s'empêcher d'écouter jusqu'au bout cette romance si connue :

LE VIEUX ROBIN GRAY,

ROMANCE (1).

Quand les moutons sont dans la bergerie,
Que le sommeil aux humains est si doux ;
Je pleure, hélas ! les chagrins de ma vie,
Et près de moi dort mon bon vieux époux.

Jame m'aimoit ; pour prix de sa constance
Il eut mon cœur : mais Jame n'avoit rien ;
Il s'embarqua, dans la seule espérance
A tant d'amour de joindre un peu de bien.

---

(1) AULD ROBIN GRAY.

When the sheepare in the fauld, and the kye at hame,
And all the weary warld a sleep is gane,
The waes o my heart fall in showers fra my eye,
While my gude man sleep sound by me.

Jamie lov'd me weel, and ask'd me for his bride :
But, saving a crown, he had naithing beside.

Après un an, notre vache est volée,
Le bras cassé mon pere rentre un jour,
Ma mere étoit malade et désolée,
Et Robin Gray vint me faire la cour.

Le pain manquoit dans ma pauvre retraite,
Robin nourrit mes parents malheureux :
La larme à l'œil, il me disoit : Jeannette,
Epouse-moi, du moins pour l'amour d'eux.

Je disois : Non, pour Jame je respire.
Mais son vaisseau sur mer vint à périr.... :
Et j'ai vécu ! Je vis encor pour dire :
Malheur à moi de n'avoir pu mourir !

To make the crown a pound, my Jamie went to sea,
And the crown and the pound were baith for me.

He had nae been gane a year and a day,
When my faither brake his arm, and our cow was stole
away,
My mither she fell sick, and Jamie at the sea,
And auld Robin Gray came a courting to me.

My faither cou'd nae wark, and my mither cou'd nae spin ;
I toiled the day and night, but their bread I cou'd nae win :
Auld Robin fed em baith, and wi tears in his eye,
Said : Jeany, for their sake, o pray, marry me.

Mon pere alors parla du mariage;
Sans en parler ma mere l'ordonna:
Mon pauvre cœur étoit mort du naufrage;
Ma main restoit, mon pere la donna.

Un mois après, devant ma porte assise,
Je revois Jame..... et je crus m'abuser.
C'est moi, dit-il: pourquoi tant de surprise?
Mon cher amour, je reviens t'épouser.

Ah! que de pleurs ensemble nous versâmes!
Un seul baiser, suivi d'un long soupir,
Fut notre adieu; tous deux nous répétâmes:
Malheur à moi de n'avoir pu mourir!

My heart it fast hae, and I look'd for Jamie back;
But the wind it blew hard, and his ship was a wrack.
His ship was a wrack: why did nae Jeanie die?
And why was she spared to cry, Wae is me!

My faither urg'd me fair: but my mither did nae speak,
But she look'd in my face, till my heart was like to break:
Sa they gied him my hand, tho' my heart was in the sea,
And auld Robin Gray was gude man to me.

I had nae been a wife but weeks only four,
When, sitting sa mournfully out my ain door,
I saw my Jamye's waist; for I cou'd nae think it he,
Till he said: Love, I am comed hame to marry thee.

Je ne vis plus, j'écarte de mon ame
Le souvenir d'un amant si chéri :
Je veux tâcher d'être une bonne femme ;
Le vieux Robin est un si bon mari!

Après ce dernier couplet, sir Edouard, s'avançant à travers les arbres, se trouva tout-à-coup auprès de la personne qui venoit de chanter, et qu'il avoit reconnue pour Fanny. Elle étoit seule, son mouchoir à la main, assise sur le gazon, au pied d'un hêtre dont l'immense feuillage rendoit encore plus sombre l'obscurité. Troublée de voir paroître un homme, Fanny se leve précipitamment, vient droit à

Sair, sair, did we greer and mickle did we say,
We took but ane kiss, and we tore oursels away.
I wish I were dead, but I'm nae like to bee.
O why was I born to say, Wae is me!

I gang like a ghaist, and I canna like to spin;
I dare nae think o Jamie, for that wou'd be a sin :
But I'll da my best a gude wife to be ;
For auld Robin Gray is very kind to me.

Selmours, et lui dit avec des sanglots: Est-ce ainsi que vous m'obéissez, monsieur Roberts? Je vous ai écrit deux fois ce matin pour vous prier de ne point paroître ici; je vous ai rendu compte des scenes violentes qu'il m'a fallu supporter de ma tante, de la résolution où elle est toujours de me donner pour époux cet odieux héritier de M. Mekelfort, qui, dans ce moment même, est avec elle. Je vous jure de nouveau, monsieur Roberts, de plutôt mourir que de manquer à la fidélité que je vous ai promise: mais j'exige que vous retourniez sur l'heure à Oxford, que vous ne reveniez ici qu'après la rupture de ce fatal mariage et le départ de ce M. Selmours, que j'espere dégoûter de moi à force de haine et de mépris.

En parlant ainsi, Fanny s'approchoit toujours de sir Edouard, qui l'écoutoit sans l'interrompre, lors-

qu'arrivée auprès de lui elle l'envisage, reconnoît sa méprise, recule en jetant un grand cri, et disparoît à ses yeux.

Selmours ne songeoit guere à la poursuivre. Plus étonné qu'affligé de cette aventure, il ne savoit plus s'il iroit trouver mistriss Forward. La crainte de revoir Fanny, de l'embarrasser par sa présence, d'être peut-être la cause de quelque scene désagréable, sur-tout la répugnance extrême qu'il se sentoit pour rien discuter avec cette prétendue tante, le déciderent à retourner sur-le-champ à Oxford, d'où il écrivit à mistriss Forward qu'une affaire imprévue le rappelant dans la capitale, il lui faisoit ses très humbles excuses de manquer au rendez-vous demandé; que d'ailleurs, dans cet entretien, il n'auroit pu que répéter ce qu'il avoit déja dit, et qu'irrévocablement décidé à ne rien

changer à ses desseins il attendroit sa réponse à Londres. Plus tranquille après cette démarche, il se hâta de partir dès cette nuit même pour aller rejoindre mistriss Hartlay.

Il avoit grand besoin de la retrouver. Indépendamment des chagrins de l'absence, toujours si cruels pour un amant, sir Edouard avoit tant d'autres peines à confier à l'amour! Avec un cœur tendre et un caractere timide, on sent bien mieux qu'un autre le bonheur d'être aimé. Les ames fortes se suffisent; elles pensent, agissent toujours : les ames douces n'existent plus, loin de l'objet qui regne sur elles. Près de cet objet, elles peuvent tout; solitaires, elles ne sont rien. C'est le lierre qui, sans son appui, tombe et seche dans la poussiere, mais qui, s'attachant au chêne, s'éleve avec lui verdoyant.

L'aimable veuve approuva la con-

duite de Selmours, et lui conseilla d'attendre patiemment des nouvelles de mistriss Forward. Les éloges qu'il reçut de son amante, les tendres serments qu'elle renouvela, calmerent les inquiétudes qui troubloient encore sir Edouard. Il passa la journée entiere chez mistriss Hartlay, et ne la quitta que le soir pour se rendre chez M. Pikle. Son dessein étoit de l'instruire du résultat de son voyage, de l'aventure du bosquet, et de lui demander si, après cette aventure, il persistoit encore dans l'opinion que Selmours dût épouser la maîtresse de M. Roberts. M. Pikle n'étoit pas chez lui; Selmours, résolu de l'attendre, entra dans un café voisin, s'établit à une table, demanda du punch, et se mit à écouter les papiers du jour qu'un jeune homme lisoit tout haut.

Que devint le pauvre Selmours en entendant lire dans ce papier le récit

détaillé de toute son histoire? Le journaliste en rendoit un compte très exact et assez gai : il parloit de l'embarras extrême où se trouvoit sir Edouard Selmours depuis qu'il avoit eu le malheur d'hériter d'une succession immense, des consultations nombreuses qu'il avoit faites dans Londres pour savoir comment se tirer d'une position si fâcheuse, et de son voyage à Oxford, où il avoit été proposer le cas de conscience aux plus habiles professeurs de l'université : tout cela étoit accompagné de ces réflexions plus ou moins malignes, de ces personnalités mordantes, l'éternel aliment des méchants ou des sots, et qui sont la perfection de ce genre de satire aussi facile que méprisable.

Sir Edouard pensa s'évanouir en entendant cette lecture. Il promenoit autour de lui des yeux timides et embarrassés, tremblant qu'il n'y eût dans ce

café des personnes de sa connoissance. Heureux du moins de n'en point trouver, il se préparoit à sortir, dans la crainte qu'il ne vînt quelqu'un qui pût le nommer, lorsque tout-à-coup il voit arriver son domestique conduisant un grand et beau jeune homme qui avoit l'air extrêmement pressé. Le domestique lui montre son maître, et se retire aussitôt. Ce jeune homme s'avance vers lui; et d'une voix haute et fiere qui attire l'attention de tout le café: N'est-ce pas vous, monsieur, lui dit-il, qui vous appelez sir Edouard Selmours?

A ce nom, toutes les personnes qui venoient de lire l'article où l'on rapportoit l'histoire de sir Edouard Selmours se levent avec empressement, fixent sur lui des regards curieux, et font un cercle autour de sa table. Selmours, au désespoir d'être ainsi regardé, mais incapable de cacher son

nom, répondit au jeune homme qu'il s'appeloit ainsi. Ah! parbleu, reprit l'inconnu, je suis bien aise de vous rencontrer. Je vous suis depuis Oxford avec une très vive impatience de vous joindre. — Je ne vous connois pas, monsieur: quelle affaire pouvons-nous avoir ensemble? — Elle ne sera pas longue à vous expliquer. Je..... — Si nous sortions d'ici, nous serions plus à l'aise. — Point du tout, car il pleut. D'ailleurs, comme vous voyez, je ne cherche pas le mystere. Dans le moment vous allez être au fait. J'aime depuis long-temps, dans le voisinage d'Oxford, une jeune et belle personne. Sa tante veut la marier à un homme de vos amis qu'un hasard assez peu honorable vient de rendre héritier d'une grande fortune sur laquelle il n'avoit aucun droit. Je n'aime pas les héritiers, monsieur: c'est une antipathie que jamais je n'ai pu vaincre; et

je voudrois dire pourquoi je ne les aime pas à celui dont il est question. Ne pourriez-vous point me faire avoir un entretien tête-à-tête avec lui? — Rien de si facile, monsieur: l'héritier dont vous parlez aime beaucoup les tête-à-tête, c'est un goût qu'il a toujours eu; et, si vous voulez me suivre, vous serez satisfait dans l'instant. — Non pas à présent, il fait nuit; et j'aime à voir clair quand je discute une affaire. Demain matin, si vous le voulez bien. — Quand il vous plaira, monsieur. — Touchez là, sir Edouard; je suis plus content de vous que je ne l'espérois. — Cette réflexion assure votre rendez-vous. — Voulez-vous me permettre de finir votre punch? — De tout mon cœur. A votre santé, monsieur. — A la vôtre, sir Edouard.

Tous deux alors s'asseient sur le même banc, boivent ensemble, et conviennent tout bas de se trouver le len-

demain à Hyde-Park, tandis que tout ce qui étoit dans le café leur donne tout haut des marques d'approbation, et les voit sortir en les applaudissant.

Le premier soin de Selmours fut d'aller s'assurer de deux de ses amis pour lui servir de témoins. Le combat devoit avoir lieu, à six heures du matin, au pistolet. Sir Edouard, rentré chez lui, s'occupoit moins de ce combat que des discours qu'il feroit tenir. Ma querelle a été publique, disoit-il; tout le monde sera instruit que je vais me battre pour une jeune personne d'Oxford. On dira que je suis infidele à mistriss Hartlay; toutes les ames honnêtes m'accableront de leur mépris. Que pensera mistriss Hartlay elle-même? Si je suis tué, je ne mérite pas d'être regretté par elle : si je tue, il faudra m'enfuir, ne plus la voir, renoncer à son cœur justement indigné contre moi. Il est bien étrange que,

n'ayant rien fait que la morale la plus austere, l'amour le plus délicat, puissent me reprocher, je me voie sur le point de perdre et ma maîtresse, et ma vie, et l'estime du monde entier! Il faut écrire à mistriss Hartlay: si je succombe, cette lettre lui dévoilera ma conduite; si je suis vainqueur, elle l'engagera peut-être à me pardonner.

Sur-le-champ sir Edouard se met à écrire: mais à peine avoit-il commencé, qu'il entend un grand bruit dans son antichambre, et reconnoît la voix de M. Pikle, qui se disputoit pour entrer. Selmours court au devant de lui. Dès que M. Pikle l'apperçoit, il s'élance dans ses bras avec un air de frayeur: Ah! mon ami, lui dit-il, c'est à vous de me rendre la vie. Je viens d'apprendre que demain..... Parlez plus bas, interrompt Selmours en le faisant entrer dans son cabinet. De quoi s'agit-il? Qu'avez-vous? Ce que j'ai? reprend

vivement M. Pikle : je suis le plus malheureux des hommes..... Répondez-moi promptement : Est-il vrai que dans un café, ce soir.....?—Cela n'est que trop vrai. Un étourdi, un fou, que je ne connois point, qui m'a suivi depuis Oxford, est venu me chercher querelle. Il se dit l'amant de cette Fanny, de cette fille de mistriss Forward que vous m'ordonniez d'épouser. Assurément je n'ai nulle envie de lui disputer sa maîtresse; je suis même certain qu'il en est aimé : mais sa provocation, son insulte, ont été publiques ; il n'y a aucun remede à cela, et j'espere demain matin corriger ce jeune étourdi. —Le corriger! c'est-à-dire le tuer! Et savez-vous quel est ce jeune homme? — Je viens de vous dire que c'est l'amant de miss Fanny... — C'est mon fils, malheureux! mon fils; c'est le neveu de mistriss Hartlay; c'est l'unique enfant de votre an-

cien ami : et vous espérez l'égorger demain ! Sir Edouard, je vous estime assez pour croire inutile de vous dire qu'il n'est plus ici question de ce misérable point d'honneur, reste de la barbarie, de la férocité de nos aïeux. Votre valeur est connue, elle ne peut être suspecte ; et vous seriez le dernier des hommes, si vous étiez capable de sacrifier à un horrible préjugé l'amour, l'amitié, la nature, le respect que vous devez à ma vieillesse, à mon nom de pere, à tous les sentiments les plus chers, les plus sacrés même à des sauvages.

Selmours demeuroit immobile, glacé de surprise, d'effroi, de douleur. Vous ne me répondez point ! reprend alors le vieillard avec un accent encore plus animé : vous hésitez à me donner votre parole que vous ne tremperez point vos mains dans le sang de mon enfant, que vous ne m'enleverez pas

le seul appui qui me reste! Quoi! un pere, un vieillard, votre ami, le frere de votre épouse, vient vous demander en pleurant de ne pas commettre un forfait qui le feroit descendre au tombeau; et vous hésitez, Selmours! Grand dieu! voilà donc la vertu! L'homme qui, pour sauver sa vie, sa maîtresse, son honneur, ne voudroit jamais consentir à s'emparer du bien d'un autre homme, à lui faire le plus léger tort, à le priver du moindre avantage, cet homme, pour un faux honneur, pour un préjugé misérable, atroce, insensé, que lui-même abhorre, ne se fait aucun scrupule de priver un ami, un vieillard, un pere, de son fils, de son fils unique, de son bien le plus précieux, du seul qu'on ne puisse lui rendre, du seul qui, ne lui venant que de Dieu, doit être sacré aux yeux des humains! et cet homme, ce meurtrier, se croit vertueux et sensible! et cet

homme prétend à l'estime!... Au nom du ciel, écoutez-moi, sir Edouard. Roberts vous a défié, dites-vous, vous a insulté publiquement : eh bien! je viens vous en demander pardon, je viens implorer votre clémence; et, si cela ne suffit pas à votre barbare honneur, conduisez-moi où vous voudrez, indiquez-moi la place de Londres où vous voulez que je paroisse, vous demandant le pardon que je vous demande ici, embrassant vos genoux comme je le fais, en les baignant de mes larmes, en baissant jusqu'à la poussiere ces cheveux blancs qui ne vous touchent point.

En disant ces mots, le vieillard se jette aux pieds de Selmours, qui l'avoit écouté jusques-là dans une profonde méditation. Selmours se hâte de le relever, de le presser contre son sein; et lorsqu'il a retrouvé la voix que son émotion lui avoit ôtée: Mon ami, lui

dit-il, mon ami, soyez sûr, soyez bien certain, que je fais tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire, en vous engageant ma parole sacrée de ne point attaquer les jours de votre fils : comptez sur cette parole. Mais j'exige à mon tour une grace de vous : ne vous mêlez point de ceci ; vos soins, vos raisons, vos démarches, ne pourroient être que nuisibles. Ne parlez point à Roberts ; ne cherchez ni à le rencontrer ni à le suivre ; demeurez tranquille chez vous jusques à demain matin : à huit heures, rendez-vous ici. Vous m'y trouverez, je l'espere : alors vous pourrez servir à notre raccommodement. Si vous ne m'y trouvez pas, vous prendrez sur mon bureau cette lettre déja commencée, vous la porterez à mistriss Hartlay, et vous serez instruit de tout ce que j'aurai fait. Ne m'en demandez pas davantage. Dans tous les cas, je vous

réponds que votre fils n'aura couru aucun danger. Si vous faites la moindre démarche, je ne pourrois plus en répondre. Adieu, monsieur Pikle : j'ose vous promettre que vous serez content de moi. Il est minuit, retirez-vous, et laissez-moi le peu d'heures qui me restent pour prendre le repos dont j'ai besoin.

Le vieillard, frappé de l'air calme, noble et sensible à la fois, avec lequel sir Edouard lui parloit, l'embrasse et serre sa main, en lui donnant sa parole de faire tout ce qu'il desire : il laisse en liberté Selmours; et celui-ci s'occupe alors d'écrire à mistriss Hartlay pour l'instruire de sa querelle, de sa douleur, de ses desseins, pour lui dire adieu s'il succombe, et lui jurer encore une fois qu'il est mort en l'adorant. Sa lettre étoit tendre, éloquente, raisonnée; elle fut souvent baignée de

ses pleurs. Après l'avoir cachetée, il se coucha plus tranquille, et attendit le lendemain.

Dès cinq heures il fut debout. Il sortit seul avec ses armes, alla chercher ses témoins, et se rendit un peu avant six heures à l'endroit dont il étoit convenu. M. Roberts y étoit déja avec deux de ses amis. Les témoins commencerent entre eux une assez vive contestation pour décider qui tireroit le premier : sir Edouard les accorda bientôt, en déclarant qu'étant l'insulté c'étoit à lui de tout décider, et que son desir, son usage, n'étoient pas de tirer le premier. Alors les deux ennemis se placerent à dix pas l'un de l'autre, et l'impatient Roberts, visant à la tête de Selmours, perce et jette à quatre pas le chapeau de son adversaire. Sir Edouard froidement va relever son chapeau, le remet sur son front, fixe les yeux sur un jeune arbre plus éloigné de lui que

ne l'étoit Roberts; et lui tirant son coup de pistolet, il brise à moitié sa foible tige. Vous pouvez tirer encore, dit-il à Roberts étonné.

Monsieur, lui répond le jeune homme, je ne comprends pas pourquoi vous dédaignez de m'ôter la vie. Votre générosité devient une espece d'affront; je vous supplie de tirer sur moi, ou de m'expliquer cette étrange conduite. Je préfere l'un à l'autre, réplique sir Edouard en s'approchant : vous êtes le fils de M. Pikle, mon ami depuis vingt ans ; loin d'attaquer vos jours, j'exposerois les miens pour les défendre. Vous êtes venu me provoquer, me faire même une insulte, pour m'empêcher d'épouser une jeune personne que j'ai déclaré formellement ne pas vouloir épouser. L'honneur me défendoit de refuser un combat; l'honneur me prescrivoit d'exposer ma vie: mais il ne m'ordonnoit pas d'attaquer

la vôtre. Je n'ai point de colere contre vous; je n'ai nul motif de vous haïr: mais, comme les préjugés de mon pays soumettent ma raison, mon sang froid, à votre folie, à votre fureur, si vous êtes encore fou et furieux, nous allons recommencer; ensuite, si vous me manquez encore, je vous répéterai que je ne veux pas plus épouser miss Fanny que je ne veux tuer le fils de M. Pikle. Voilà l'explication de ma conduite : décidez-vous; que voulez-vous faire?

Vous demander pardon, monsieur, lui répondit le jeune Roberts, vous supplier devant ces messieurs d'excuser mes torts et mon âge : l'amour, la jeunesse m'avoient égaré. Votre conduite noble et grande me fait rougir de mon erreur. Recevez mes excuses, sir Edouard; et si mon repentir véritable et tout l'avantage que vous avez sur moi ne suffisent pas pour vous faire

oublier mon offense, prononcez vous-même la réparation que vous exigez.

Sir Edouard, se tournant alors vers les quatre témoins qui s'emparoient déja des pistolets : Messieurs, dit-il, êtes-vous contents? Tous témoignerent leur admiration. Eh bien! ajouta-t-il, je vous rends les garants de la parole que me donne M. Roberts; il me prie de lui dicter la réparation que j'exige; la voici : Vous êtes tous instruits, messieurs, grace aux journalistes de Londres, du fameux testament de M. Mekelfort, et de l'embarras où je me suis trouvé à cause de miss Fanny. La tante de cette jeune demoiselle a refusé l'offre que j'ai faite de lui donner la moitié de la succession, en me disant que sa niece ne devoit rien accepter que de la main d'un époux. Je demande à M. Roberts de vouloir bien être cet époux ; et j'exige, pour réparation de l'offense qu'il m'a faite,

qu'il accepte de moi les cinq mille livres sterling de rente offertes inutilement à la tante de miss Fanny.

A ces mots le jeune Roberts se jette au cou de sir Edouard, et les témoins applaudissent. Tous se rendent à l'instant même chez Selmours, où le malheureux M. Pikle les attendoit dans des transes mortelles. Roberts se hâta de lui raconter ce qui venoit de se passer. Le bon M. Pikle versa des larmes: pour la premiere fois de sa vie, il ne disputa contre personne; il ne persista point dans son premier avis, et donna son consentement à l'arrangement de Selmours. Celui-ci les quitta pour aller instruire mistriss Hartlay de toutes ses aventures. La sensible veuve, dès ce même jour, voulut lui donner sa main. M. Pikle courut à Oxford employer sa dialectique à persuader mistriss Forward. Il en vint à bout en lui annonçant le mariage de

Selmours : celui de Fanny et de Roberts fut conclu peu de temps après. Les quatre époux vécurent ensemble, et vécurent heureux, malgré les disputes fréquentes de M. Pikle et de sir Edouard, qui convenoit cependant que, dans certaines circonstances, il est quelquefois difficile de *contenter tout le monde.*

FIN.

SÉLICO,

NOUVELLE AFRICAINE.

Si l'on pouvoit supposer, comme les Parsis le disent, que cet univers est soumis à deux principes, dont l'un fait le peu de bien que nous y voyons, et l'autre tout le mal dont il abonde, on seroit tenté de croire que c'est en Afrique sur-tout que le mauvais principe exerce sa puissance. Nulle terre ne produit autant de poisons, de bêtes féroces, de reptiles venimeux. Le peu que nous savons de l'histoire de Maroc, des negres d'Ardra, des Jaggas, des autres peuples de la côte, jusqu'au pays des Hottentots, doit prodigieusement ressembler à l'histoire des lions, des pantheres, des serpents, si dignes

de partager ce brûlant pays avec les rois cannibales qui font porter à la boucherie la chair de leurs prisonniers (1). Au milieu de ces dégoûtantes horreurs, parmi ces monstres sanguinaires, dont les uns vendent leurs enfants, dont les autres mangent leurs captifs, on trouve pourtant quelquefois de la justice naturelle, de la véritable vertu, de la constance dans la douleur, et un généreux mépris de la mort. Ces exemples, tout rares qu'ils sont, suffisent pour nous intéresser à ces êtres dégradés, pour nous rappeler que ce sont des hommes : ainsi, dans un désert aride, deux ou trois plantes

---

(1) Lisez les voyages de Philips, de Smith, de Bosman, de Barbot, de Snelgrave, et la lettre du facteur Lamb, long-temps prisonnier du roi de Dahomai. C'est sur-tout d'après ces deux derniers que j'ai peint les mœurs, les usages des negres de Juida, sans me permettre aucune exagération.

de verdure que le voyageur consolé découvre de loin en loin l'avertissent encore qu'il est sur la terre.

Dans le royaume de Juida, situé sur la côte de Guinée, par-delà le cap des trois pointes, non loin de la ville de Sabi, sa capitale, vivoit, en 1727, une pauvre veuve appelée Darina. Elle étoit mere de trois fils qu'elle avoit élevés avec une tendresse, commune heureusement dans la nature, mais rare dans ces climats, où les enfants sont regardés comme un objet de commerce, et vendus, pour être esclaves, par leurs parents dénaturés. L'aîné de ces fils se nommoit Gubéri, le second Téloué, le dernier Sélico. Tous trois étoient bons et sensibles : ils adoroient leur bonne mere, qui, déja vieille et infirme, ne vivoit plus que par leurs soins. Les richesses de cette famille se bornoient à une cabane où ils habi-

toient ensemble, à un petit champ contigu dont le maïs les nourrissoit. Tous les matins, chacun à son tour, l'un des trois freres alloit à la chasse, l'autre travailloit au champ, le troisieme restoit avec sa mere. Le soir ils se réunissoient : le chasseur rapportoit des perdrix, des perroquets, ou quelque rayon de miel ; l'agriculteur revenoit avec des ignames ; celui qui étoit resté à la maison avoit pris soin de préparer le repas commun : ils soupoient tous les quatre ensemble en se disputant le plaisir de servir leur mere ; ils recevoient ensuite sa bénédiction, et, couchés sur de la paille à côté les uns des autres, ils se livroient au sommeil en attendant le jour suivant.

Sélico, le plus jeune de ces freres, alloit souvent à la ville porter les prémices de la moisson, les offrandes de la pauvre famille, au temple du principal dieu du pays. Ce dieu, comme

on sait, est un grand serpent, de l'espece de ceux appelés *fétiches*, qui n'ont point de venin, ne font aucun mal, dévorent au contraire les serpents venimeux, et sont si vénérés à Juida, qu'on regarderoit comme un crime horrible d'oser en tuer un seul: aussi le nombre de ces serpents sacrés s'est-il multiplié à l'infini; au milieu des villes et des villages, dans l'intérieur des maisons, on rencontre à chaque pas ces dieux, qui viennent familièrement manger à la table de leurs adorateurs, se coucher près de leur foyer, faire leurs petits dans leur lit; et l'on regarde cette faveur comme le plus heureux des présages.

Parmi les negres de Juida Sélico étoit le plus noir, le mieux fait, le plus aimable : il avoit vu dans le temple du grand serpent la jeune Bérissa, la fille du chef des prêtres, qui, par sa taille, sa beauté, sa grace, l'emportoit sur

toutes ses compagnes. Sélico brûloit pour elle, et Sélico étoit aimé : tous les mercredis, jour consacré chez les negres au repos et à la religion, le jeune amant se rendoit au temple, il y passoit la journée près de sa chere Bérissa; il lui parloit de sa mere, de son amour, du bonheur dont ils jouiroient quand l'hymen les auroit unis. Bérissa ne lui cachoit point qu'elle soupiroit après cet instant; et le vieux Farulho son pere, qui approuvoit ces doux nœuds, leur promettoit, en les embrassant, de couronner bientôt leur tendresse.

Enfin ils voyoient arriver cette époque si desirée; le jour en étoit indiqué; la mere de Sélico, ses deux freres, avoient déja préparé la cabane des nouveaux époux, lorsque le fameux Truro Audati, roi de Dahomai, dont les rapides conquêtes ont été célebres même dans l'Europe, envahit le royau-

me d'Ardra, extermina ses habitants; et s'avançant à la tête de sa formidable armée, il ne s'arrêta qu'au grand fleuve qui le séparoit du roi de Juida. Celui-ci, prince foible, lâche, gouverné par ses femmes et ses ministres, ne pensa seulement pas à opposer quelques troupes à celles du conquérant : il crut que les dieux du pays sauroient bien en défendre l'entrée, et fit conduire au bord du fleuve tous les serpents fétiches qu'on put rassembler. Le Dahomai surpris, et piqué de n'avoir à combattre que des reptiles, se jette à la nage avec ses soldats, gagne l'autre bord; et bientôt les dieux, dont on attendoit des miracles, sont coupés par morceaux, rôtis sur des charbons, et dévorés par les vainqueurs. Alors le roi de Juida, n'espérant plus qu'aucun effort pût le sauver, abandonna sa capitale, alla se cacher dans une isle lointaine; et les guerriers d'Audati,

se répandant au milieu de ses états, le fer, la flamme à la main, brûlerent les moissons, les villes, les villages, et massacrerent sans pitié tout ce qu'ils trouverent de vivant (1).

La terreur avoit dispersé le peu d'habitants échappés au carnage : les trois freres, à l'approche des vainqueurs, avoient chargé leur mere sur leurs épaules, et s'étoient allés cacher dans les bois. Sélico ne voulut point quitter Darina tant qu'elle fut exposée au moindre péril; mais il ne la vit pas plutôt en sûreté, que, tremblant pour Bérissa, il courut à Sabi pour s'informer de son sort, pour la sauver, ou périr avec elle. Sabi venoit d'être pris par les Dahomais; les rues étoient pleines de sang, les maisons pillées,

(1) Cette conquête de Truro Audati, le Gengis-Kan de l'Afrique, se fit au mois de mars 1727.

détruites; le palais du roi, le temple du serpent, n'étoient plus que des ruines fumantes, couvertes de cadavres épars, dont les barbares, selon leur coutume, avoient emporté les têtes. Le malheureux Sélico au désespoir, souhaitant la mort, l'affrontant mille fois parmi cette soldatesque ivre d'eau-de-vie et de sang; Sélico parcourut ces affreux débris, cherchant Bérissa, Farulho, les appelant avec des cris de douleur, et ne pouvant reconnoître leurs corps au milieu de tant de troncs mutilés.

Après avoir consacré cinq jours à cette épouvantable recherche, ne doutant plus que Bérissa et son pere n'eussent été les victimes des féroces Dahomais, Sélico prit le parti de retourner près de sa mere. Il la retrouva dans le bois où il l'avoit laissée avec ses freres. La douleur sombre de Sélico, son air, ses regards farouches,

effrayerent la triste famille. Darina pleura son malheur : elle essaya des consolations auxquelles son fils paroissoit insensible; il refusoit tous les aliments, il paroissoit résolu à se laisser mourir de faim. Gubéri et Téloué ne chercherent pas à l'en détourner par des raisons, par des caresses; mais ils lui montrerent leur vieille mere qui n'avoit plus ni maison ni pain, qui n'avoit plus rien au monde que ses enfants, et lui demanderent si, à cette vue, il ne se sentoit pas le courage de vivre.

Sélico le promit; Sélico s'efforça de ne plus songer qu'à partager avec ses deux freres les tendres soins qu'ils donnoient à la vieille. Ils s'enfoncerent dans les bois, s'éloignerent davantage de Sabi, se bâtirent une cabane dans un vallon écarté, et tâcherent de suppléer par leur chasse au maïs, aux légumes qui leur manquoient.

Privés de leurs arcs, de leurs fleches, de tous les meubles nécessaires qu'ils n'avoient pas eu le temps d'emporter, ils éprouverent bientôt les besoins de la misere. Les fruits étoient rares dans ces forêts, où le nombre prodigieux des singes les disputoit encore aux trois freres. La terre ne produisoit que de l'herbe. Ils n'avoient point d'instrument pour la labourer, point de graine pour y semer. La saison des pluies arriva, et l'horrible famine se fit sentir. La pauvre mere, toujours souffrante sur un lit de feuilles seches, ne se plaignoit pas, mais elle se mouroit. Ses fils, exténués de faim, ne pouvoient plus aller dans les bois inondés de toutes parts : ils dressoient des pieges aux petits oiseaux qui s'approchoient de leur cabane; et, lorsqu'ils en prenoient quelqu'un, ce qui arrivoit rarement, puisqu'ils n'avoient pas même d'appât, ils le portoient à leur

mere, ils le lui présentoient, en s'efforçant de sourire; et la mere ne le mangeoit point, parcequ'elle ne pouvoit pas le partager avec ses enfants.

Trois mois se passerent sans apporter aucun changement à cette affreuse situation. Forcés enfin de prendre un parti, les trois freres tinrent conseil à l'insu de Darina. Gubéri proposa le premier de s'acheminer jusques à la côte, et là de vendre l'un d'entre eux au premier comptoir des Européens, pour acheter avec cet argent du pain, du maïs, des instruments d'agriculture, tout ce qu'il faudroit pour nourrir leur mere. Un morne silence fut la réponse des deux freres. Se séparer, se quitter pour jamais, devenir esclave des blancs! cette idée les faisoit frémir. Qui sera vendu? s'écria Téloué avec un douloureux accent. Le sort en décidera, lui répondit Gubéri; jetons trois pierres inégales au fond de ce

vase d'argille; mêlons-les ensemble : celui qui tirera la plus petite sera l'infortuné..... Non, mon frere, interrompt Sélico; le sort a déja prononcé; c'est moi qu'il a rendu le plus malheureux : vous oubliez donc que j'ai perdu Bérissa, que vous seul m'avez empêché de mourir, en me disant que je serois utile à ma mere. Acquittez votre parole; voici le moment; vendez-moi.

Gubéri et Téloué voulurent s'opposer en vain au généreux dessein de leur frere : Sélico repoussa leurs prieres, refusa de tirer au sort, et menaça de s'en aller seul, si l'on s'obstinoit à ne pas le conduire. Les deux aînés céderent enfin. Il fut convenu que Gubéri resteroit avec la mere, que Téloué accompagneroit Sélico jusqu'au fort des Hollandois, où il recevroit le prix de la liberté de son frere, et qu'il reviendroit ensuite avec les provisions

dont on avoit besoin. Pendant cet accord, Sélico fut le seul qui ne pleura point : mais combien il eut de peine à retenir, à cacher ses larmes, quand il fallut quitter sa mere, lui dire un éternel adieu, l'embrasser pour la derniere fois, et la tromper encore, en lui jurant qu'il reviendroit bientôt avec Téloué; qu'ils alloient seulement tous deux visiter leur ancienne demeure, voir s'ils ne pourroient pas rentrer dans leur héritage! La bonne vieille les crut : elle ne pouvoit cependant s'arracher des bras de ses fils; elle trembloit des dangers qu'ils alloient braver; et, par un pressentiment involontaire, elle courut après Sélico, quand celui-ci disparut à ses yeux.

Les deux jeunes freres, dont on n'auroit pu distinguer le plus à plaindre, arriverent en peu de jours à la ville de Sabi. Les meurtres avoient cessé; la paix commençoit à renaître; le roi

de Dahomai, possesseur tranquille des états de Juida, vouloit faire fleurir le commerce avec les Européens, et les appeloit dans ses murs. Plusieurs marchands anglois et françois étoient admis à la cour du monarque, qui leur vendoit ses nombreux prisonniers, et partageoit à ses soldats les terres des vaincus. Téloué trouva bientôt un marchand qui lui offrit cent écus de son jeune frere. Comme il hésitoit, comme il trembloit de tous ses membres, en disputant sur cet horrible marché, une trompette se fait entendre dans la place, et un crieur public proclame à haute voix que le roi de Dahomai promettoit quatre cents onces d'or à celui qui livreroit vivant un negre inconnu, qui, la nuit précédente, avoit osé profaner le serrail du monarque, et s'étoit échappé vers l'aurore à travers les fleches des gardes.

Sélico entend cette proclamation,

fait signe à Téloué de ne pas conclure avec le marchand; et, tirant son frere à l'écart, il lui dit ces paroles d'une voix ferme:

Tu dois me vendre; et je l'ai voulu pour faire vivre ma mere: mais la modique somme que ce blanc vient de t'offrir ne peut pas la rendre riche. Quatre cents onces d'or assureroient à jamais une grande fortune à Darina et à vous: il faut les gagner, mon frere; il faut me lier tout-à-l'heure, et me conduire devant le roi comme le coupable qu'il cherche. Ne t'effraie pas: je sais comme toi quel est le supplice qui m'attend; j'en ai calculé la durée, elle ne passera pas une heure. Lorsque ma mere me mit au monde, elle souffrit plus long-temps.

Téloué tremblant ne put lui répondre; pénétré d'effroi, de tendresse, il tombe aux pieds de Sélico, embrasse ses genoux, le presse, le supplie, par

le nom de sa mere, par celui de Bérissa, par tout ce qu'il avoit aimé, de renoncer à ce dessein terrible. De qui me parles-tu, répond Sélico avec un sourire amer. J'ai perdu Bérissa; je veux la rejoindre; je sauve ma mere par mon trépas, je rends mes freres riches à jamais, je m'épargne un esclavage qui peut durer quarante années. Mon choix est fait, ne me presse plus, ou je vais me livrer moi-même. Tu perdras le fruit de ma mort, et tu causeras le malheur de celle à qui nous devons la vie.

Intimidé par l'air, par le ton avec lequel Sélico prononce ces dernieres paroles, Téloué n'ose répliquer; il obéit à son frere, va chercher des cordes, lui lie les deux bras derriere le dos, le baigne de pleurs en serrant les nœuds; et le conduisant devant lui, il marche au palais du roi.

Arrêté par les premieres gardes, il

demande à parler au monarque. On va l'annoncer, il est introduit. Le roi de Dahomai, couvert d'or et de pierreries, étoit à demi couché sur un sopha d'écarlate, la tête appuyée sur le sein de ses favorites, vêtues de jupes de brocard, et nues de la ceinture en haut. Les ministres, les grands, les capitaines, superbement habillés, étoient prosternés à vingt pas du roi; les plus braves étoient distingués par un collier de dents humaines, dont chacune attestoit une victoire (1); plusieurs femmes, le fusil sur l'épaule, veilloient aux portes de l'appartement; de grands vases d'or, remplis de vin de palmier, d'eau-de-vie, de liqueurs fortes, étoient placés pêle-mêle, à peu de distance du roi, et la salle étoit pavée des crânes de ses ennemis (2).

(1) Hist. des Voyages, tome III, page 58.
(2) Voyage d'Atkins, etc.

Souverain du monde, lui dit Téloué en baissant son front jusqu'à la terre, je viens, d'après tes ordres sacrés, livrer dans tes mains..... Il n'acheve pas, sa voix expire sur ses levres. Le roi l'interroge, il ne peut répondre; Sélico prend alors la parole.

Roi de Dahomai, dit-il, tu vois devant toi le coupable qui, entraîné par un funeste amour, a pénétré la nuit derniere dans l'enceinte de ton serrail. Celui qui me tient enchaîné fut assez long-temps mon ami pour que je ne craignisse pas de lui confier mon secret. Par zele pour ton service, il a trahi l'amitié, il m'a surpris dans mon sommeil, il m'a chargé de liens, et vient te demander sa récompense; donne-la lui, le malheureux l'a gagnée.

Le roi, sans daigner lui répondre, fait signe à l'un de ses ministres, qui vient s'emparer du coupable, le livre

aux femmes armées, et remet à Téloué les quatre cents onces d'or. Celui-ci, chargé de cet or qui lui fait horreur à toucher, court acheter des provisions, et sort précipitamment de la ville pour les porter à sa mere.

Déja, par l'ordre du monarque, on préparoit l'affreux supplice dont à Juida l'on punit l'adultere avec les femmes du roi. Deux grandes fosses sont creusées à peu de distance l'une de l'autre. Dans celle destinée à l'épouse coupable, on attache l'infortunée à un poteau; et toutes les femmes du serrail, vêtues de leurs plus beaux habits, portant de grands vases remplis d'eau bouillante, viennent, au son des tambours et des flûtes, répandre cette eau sur sa tête jusqu'à ce qu'elle ait expiré. L'autre fosse contient un bûcher au-dessus duquel on place en travers une longue barre de fer que soutiennent deux pieux élevés : on lie

à cette barre le criminel, qui n'est atteint seulement que par l'extrémité des flammes, et périt ainsi dans de longs tourments.

La place étoit remplie de peuple. L'armée entiere, sous les armes, formoit un bataillon quarré, hérissé de fusils et de dards. Les prêtres, en habits de cérémonie, attendoient les deux victimes pour leur imposer les mains et les dévouer au trépas. Elles arriverent de différents côtés, conduites par les femmes armées. Sélico, calme et résigné, marchoit la tête levée. Arrivé près du poteau, il ne put s'empêcher de jeter les yeux sur la compagne de son infortune. Quelle est sa surprise, quelle est sa douleur, en reconnoissant Bérissa! Il jette un cri, veut s'élancer vers elle: mais ses bourreaux le retiennent. Bientôt ce premier mouvement fait place à l'indignation: Malheureux! se dit-il à lui-

même, tandis que je la pleurois, tandis que je cherchois la mort dans l'espérance de la rejoindre, elle étoit au nombre de ces viles maîtresses qui se disputent le cœur d'un tyran! Non contente de trahir l'amour, elle étoit encore infidele à son maître, elle méritoit le nom d'adultere et le châtiment dont on les punit! O ma mere! c'est pour toi seule que je meurs, c'est à toi seule que je veux penser.

Au même instant, l'infortunée Bérissa, qui vient de reconnoître Sélico, pousse des cris, appelle les prêtres, et leur déclare à haute voix que le jeune homme qu'ils font périr n'est pas celui qui pénétra dans le serrail; elle le jure, à la face du ciel, par les montagnes, par le tonnerre, de tous les fétiches le plus redouté. Les prêtres intimidés font suspendre le supplice, et courent avertir le roi, qui lui-même se rend sur la place.

La colere et l'indignation se peignoient sur le front du monarque en s'approchant de Bérissa : Esclave, lui dit-il d'une voix terrible, toi qui dédaignas l'amour de ton maître, toi que je voulois élever au rang de ma premiere épouse, et que j'ai laissée vivre malgré ton refus, quel est ton projet en osant nier le crime de ton complice? Esperes-tu le sauver? Si ce n'est pas là ton amant, nomme-le donc, fille coupable; indique-le à ma justice, et je délivre l'innocent.

Roi de Dahomai, répond Bérissa déja liée au fatal poteau, je ne pouvois accepter ton cœur; le mien n'étoit plus à moi : je n'ai pas craint de te le dire. Penses-tu que celle qui n'a pas menti pour partager une couronne pourroit mentir au moment d'expirer? Non, j'ai tout avoué; je renouvelle mes aveux. Un homme a pénétré cette nuit jusques dans mon appartement;

il n'en est sorti qu'à l'aurore : mais cet homme n'est pas celui-là. Tu me demandes de le nommer : je ne le dois ni ne le veux. Je suis prête à la mort : je sais que rien ne peut me sauver, et je ne prolonge ces affreux moments que pour t'empêcher de commettre un crime. Je te le jure de nouveau, roi de Dahomai ; le sang de cet innocent doit retomber sur ta tête. Fais-le délivrer, et fais-moi punir. Je n'ai plus rien à te dire.

Le roi fut frappé des paroles de Bérissa, de l'accent dont elle les prononçoit ; il n'ordonnoit rien, il baissoit la tête, et s'étonnoit de la répugnance secrete qu'il se sentoit cette fois à répandre un peu de sang. Mais, réfléchissant que ce negre s'étoit accusé lui-même, attribuant à l'amour l'intérêt que Bérissa témoignoit pour lui, toute sa fureur renaît. Il fait un signe aux bourreaux : aussitôt le bûcher s'al-

lume, les femmes se mettent en marche avec leurs vases d'eau bouillante; lorsqu'un vieillard haletant, couvert de blessures et de poussiere, perce la foule tout-à-coup, arrive, tombe aux pieds du roi:

Arrête, lui dit-il, arrête: c'est moi qui suis le coupable, c'est moi qui ai franchi les murs de ton serrail pour en enlever ma fille. J'étois autrefois le prêtre du dieu qu'on adoroit ici; on arracha ma fille de mes bras, on la conduisit dans ton palais. J'ai cherché depuis ce temps l'occasion de la revoir. Cette nuit, je suis parvenu jusqu'auprès d'elle. Vainement elle a tenté de me suivre, tes gardes nous ont apperçus. Je me suis échappé seul à travers les fleches dont tu me vois atteint. Je viens te rendre ta victime; je viens expirer avec celle pour qui seule j'aimois la vie.

Il n'avoit pas achevé, que le roi

commande à ses prêtres de détacher les deux malheureux, de les amener à ses pieds. Il interroge Sélico; il veut savoir quel puissant motif a pu l'engager à venir chercher un si douloureux supplice. Sélico, dont le cœur palpitoit de joie de retrouver Bérissa fidele, ne craint pas de tout révéler au monarque : il lui raconte ses malheurs, et l'indigence de sa mere, et la résolution qu'il avoit prise de gagner pour elle les quatre cents onces d'or. Bérissa, son pere, écoutoient en versant des larmes d'admiration; les chefs, les soldats, le peuple, étoient attendris; le roi sentoit couler des pleurs qui jamais n'avoient baigné ses joues : tel est le charme de la vertu, les barbares mêmes l'adorent.

Après avoir entendu Sélico, le roi lui tend la main, le releve; et se tournant vers les marchands européens que ce spectacle avoit attirés : Vous,

dit-il, à qui la sagesse, l'expérience, les lumieres d'une longue civilisation, ont si bien appris, à un écu près, ce que peut valoir un homme, combien estimez-vous celui-là? Les marchands rougirent de cette question. Un jeune François, plus hardi que les autres, s'écria : Dix mille écus d'or. Qu'on les donne à Bérissa, répondit aussitôt le roi, et qu'avec cette somme elle n'achete point mais qu'elle épouse Sélico.

Après cet ordre exécuté sur l'heure, le roi de Dahomai se retire, surpris de sentir une joie qu'il n'avoit pas encore connue.

Farulho, ce même jour, donna sa fille à Sélico. Les nouveaux époux, suivis du vieillard, partirent dès le lendemain avec leur trésor pour aller trouver Darina. Elle pensa mourir de sa joie, ainsi que les freres de Sélico. Cette vertueuse famille ne se sépara plus, jouit de ses richesses, et, dans

un pays barbare, offrit long-temps le plus bel exemple que le ciel puisse donner à la terre, celui du bonheur et de l'opulence produits par la seule vertu.

FIN.

CLAUDINE,

NOUVELLE SAVOYARDE.

Au mois de juillet 1788, me retrouvant dans ce Ferney qui, depuis la mort de Voltaire, ressemble à ces châteaux déserts qu'ont jadis habités les génies, je résolus d'aller visiter les fameux glaciers de Savoie. Un Genevois de mes amis eut la bonté de m'accompagner. Je ne décrirai point ce voyage: il faudroit, pour le rendre intéressant, imiter ce style exalté, sublime, inintelligible aux profanes, dont un voyageur ne peut guere se passer à présent pour peu qu'il ait fait deux lieues et qu'il ait une *ame sensible*; il faudroit ne parler que d'extases, d'étreintes, de tressaillements; et j'avoue que ces

mots, devenus si simples, ne me sont pas encore assez familiers. J'ai vu *le mont blanc*, et *la mer de glace*, et *la source de l'Arvéron.* J'ai contemplé long-temps en silence ces rochers terribles, couverts de frimas, ces pointes de glace qui percent les nues; ce large fleuve qu'on appelle *une mer*, suspendu tout-à-coup dans son cours, et dont les flots immobiles paroissent encore en fureur; cette voûte immense formée par la neige de tant de siecles, d'où s'élance un torrent blanchâtre qui roule des blocs de glaçons à travers des débris de rocs. Tout cela m'a frappé de terreur et pénétré de tristesse : j'ai cru voir l'effrayante image de la nature sans soleil abandonnée au dieu des tempêtes. En regardant ces belles horreurs, j'ai remercié l'Etre tout-puissant de les avoir rendues si rares; j'ai desiré mon départ pour repasser dans la vallée, la délicieuse val-

lée de Maglan (1). C'est là que je me promettois de consoler mes yeux attristés, en voyageant lentement dans ce riant paysage, en contemplant sur les rives de l'Arve ces riches tapis de verdure, ces bois tranquilles, ces prés émaillés, ces chaumieres, ces maisons éparses, où mon imagination m'offroit un vieillard entouré de sa famille, une mere allaitant son fils, deux jeunes amants venant de l'autel. Voilà le spectacle qui plaît à mes yeux; voilà les aspects qui touchent mon cœur, qui lui donnent des souvenirs doux ou des desirs agréables.

O mon bon ami Gessner, vous pensiez bien comme moi, vous qui, né dans le pays le plus varié, le plus pit-

(1) Vallon charmant sur les bords de l'Arve, que l'on traverse en allant à Chamouny.

toresque de la terre, le plus propre à vous fournir des descriptions toujours différentes, n'avez jamais, comme tant d'autres, abusé de l'art de décrire, n'avez jamais cru qu'un tableau, quelque brillant que fût son coloris, pût se passer de personnages! Vous chantez les bocages sombres, les prés verdoyants, les ruisseaux limpides; mais des bergeres, des pasteurs, y donnent des leçons d'amour, de piété, de bienfaisance. En vous lisant, les yeux satisfaits parcourent le site que vous avez peint; l'ame, plus satisfaite encore, se nourrit d'utiles préceptes et jouit d'une émotion douce.

Telles étoient les idées qui m'occupoient à Chamouny, lorsque je descendois *le Montanverd* en revenant de la mer de glace. Après deux heures d'une marche pénible, j'arrivai près de la fontaine où je m'étois reposé le

matin. Je voulus m'y reposer encore; car, en aimant peu les torrents, je fais grand cas des fontaines. D'ailleurs j'étois excédé, quoique bien indigne de mes fatigues. Je priai mon brave et honnête guide, qui s'appeloit François Paccard, de s'asseoir à côté de moi; et nous commençâmes alors une fort bonne conversation sur les mœurs, sur le caractere, sur la maniere de vivre des habitants de Chamouny. Le bon Paccard m'intéressoit par le récit de ces mœurs si simples, dont on aime à s'entretenir quand ce ne seroit que pour les regretter, lorsqu'une jolie petite fille vint m'offrir un panier de cerises. Je le pris et le lui payai. Dès qu'elle fut éloignée, Paccard me dit en riant: Il y a dix ans qu'à la place où nous sommes il en coûta cher à l'une de nos jeunes paysannes pour être ainsi venue présenter des fruits à un voyageur. Aussitôt je priai Paccard

de me raconter cette histoire. Elle est un peu longue, me répondit-il; j'en ai su jusqu'aux moindres détails par M. le curé de Salanches, qui joua lui-même un grand rôle dans cette aventure. Je pressai Paccard de me répéter ce qu'il avoit appris du curé de Salanches; et, tous deux assis contre deux sapins, mangeant ensemble nos cerises, Paccard commença son récit :

Il faut que vous sachiez, monsieur, que notre vallée de Chamouny n'étoit pas, il y a dix ans, aussi célebre qu'elle l'est aujourd'hui. Les voyageurs ne venoient point nous apporter leurs louis d'or pour voir notre neige glacée et pour ramasser nos petits cailloux. Nous étions pauvres, ignorants du mal; et nos femmes, comme nos filles, occupées des soins du ménage, étoient encore plus ignorantes que nous. Je vous dis ceci d'avance, pour que vous

excusiez un peu la faute que fit Claudine. La pauvre enfant étoit si simple, qu'il étoit bien facile de la tromper.

Claudine étoit fille du vieux Simon, laboureur *au Prieuré* (1). Ce Simon, que j'ai bien connu puisqu'il n'est mort que depuis deux ans, étoit le syndic de notre paroisse. Tout le pays le respectoit à cause de sa probité. Mais son caractere étoit naturellement sévere; il ne se passoit rien à lui-même, et ne passoit pas grand'chose aux autres : on le craignoit autant qu'on l'estimoit. Celui de nos habitants qui auroit eu dispute avec sa femme, ou bu quelques coups de trop le dimanche, n'auroit pas osé parler à Simon de toute la semaine. Nos petits enfants ne faisoient plus de bruit quand il passoit; ils lui ôtoient bien vîte leurs

(1) Principal village de la vallée de Chamouny.

102170

chapeaux, et ne recommençoient leurs jeux que lorsque M. Simon étoit loin.

Simon étoit demeuré veuf de Madelene sa femme, qui lui avoit laissé deux filles. Nanette, l'aînée, étoit assez bien de figure; mais Claudine, la cadette, étoit un ange pour la beauté. Son joli visage rond, ses beaux yeux noirs remplis d'esprit, ses grands sourcils, sa petite bouche qui ressembloit à cette cerise, son air d'innocence et de gaieté, lui faisoient des amoureux de tous les jeunes garçons de notre village; et, quand elle venoit danser le dimanche avec son juste de drap bleu serré sur sa taille fine, son chapeau de paille garni de rubans, et son petit bonnet rond qui pouvoit à peine contenir ses longs cheveux, c'étoit à qui retiendroit son tour pour danser avec Claudine.

Claudine n'avoit que quatorze ans; sa sœur Nanette en avoit dix-neuf, et

demeuroit toujours à la maison pour prendre soin du ménage. Claudine, comme la plus jeune, alloit garder le troupeau sur le Montanverd; elle portoit son dîner, sa quenouille, et passoit sa journée à filer, à chanter, ou à jaser avec les autres bergeres; le soir, elle revenoit chez Simon, qui, après le souper, lisoit à ses filles quelque histoire de la Bible, leur donnoit sa bénédiction; et tout le monde alloit dormir.

Dans ce temps-là les étrangers commencerent à venir voir nos glaciers. Un jeune Anglois, nommé M. Belton, fils d'un riche négociant de Londres, en passant à Geneve pour aller en Italie, eut la curiosité de faire le voyage de Chamouny. Il vint descendre chez madame Couteran (1); et le lende-

(1) C'est le nom très connu de la maîtresse de la plus ancienne auberge de Chamouny.

main, à quatre heures du matin, il monta le Montanverd pour aller voir la mer de glace, conduit par mon frere Michel, qui maintenant est le doyen des guides. Il en revenoit vers les onze heures, et se reposoit comme nous à cette même fontaine, quand Claudine, qui gardoit par là ses moutons, le voyant fort échauffé, vint lui offrir des fruits et du lait qu'elle avoit pour son dîner. L'Anglois la remercia, la regarda beaucoup, causa quelque temps avec elle, et voulut lui donner cinq ou six guinées, que Claudine refusa : mais la pauvre Claudine ne refusa point de mener M. Belton voir son troupeau, qu'elle avoit laissé parmi ces grands arbres. L'Anglois pria son guide de l'attendre, et s'en fut avec Claudine. Il y demeura deux bonnes heures. Vous dire la suite de leur conversation, c'est ce que je ne pourrois pas, puisque personne ne les entendit. Il suffit que

vous sachiez que M. Belton partit le même soir, et que Claudine, en revenant chez son pere, étoit pensive, rêveuse, assez triste, et portoit au doigt un beau diamant verd, que l'Anglois lui avoit donné. Sa sœur lui demanda d'où venoit ce diamant. Claudine répondit qu'elle l'avoit trouvé. Simon, d'un air mécontent, prit aussitôt la bague, et la porta lui-même chez madame Couteran, afin qu'on découvrît la personne qui l'avoit perdue. Aucun voyageur ne la réclama. M. Belton étoit déja bien loin; et Claudine, à qui l'on rendit le diamant, devint chaque jour plus triste.

Cinq ou six mois se passerent. Claudine, qui tous les soirs rentroit avec les yeux rouges, prit enfin le parti de se confier à sa sœur Nanette. Elle lui avoua que, le jour où elle avoit rencontré M. Belton sur le Montanverd, M. Belton lui avoit dit qu'il étoit amou-

reux d'elle, qu'il vouloit s'établir à Chamouny, pour ne plus la quitter et pour l'épouser. Moi, je l'ai cru, ajouta Claudine; il me l'a juré plus de cent fois; il m'a dit que ses affaires le forçoient de retourner à Geneve, mais qu'avant quinze jours il seroit ici, qu'il y acheteroit une maison, que notre mariage se feroit tout de suite. Il s'est assis près de moi, m'a embrassée en m'appelant sa femme, et m'a donné cette belle bague, comme l'anneau des mariés. Je n'ose pas vous en raconter davantage, ma sœur: mais j'ai de grandes inquiétudes, je suis malade, je pleure toute la journée; et j'ai beau regarder le chemin de Geneve, M. Belton ne revient point.

Nanette, qui venoit de se marier, pressa de questions la pauvre Claudine. Elle apprit enfin, après bien des larmes, que l'Anglois avoit indignement trompé cette simple et malheu-

reuse fille, et que Claudine étoit grosse.

Comment faire? Comment annoncer ce malheur au terrible M. Simon? Le lui cacher étoit impossible. La bonne Nanette n'augmenta point le désespoir de sa sœur par des reproches inutiles; elle chercha même à la consoler, en lui faisant espérer un pardon qu'elle savoit bien qu'on n'obtiendroit pas. Après avoir réfléchi long-temps avec elle, Nanette, d'après son consentement, alla trouver notre bon curé, lui confia tout sous le secret, et le supplia d'instruire son pere, de l'adoucir, de lui faire voir que la faute de Claudine étoit le crime du méchant Anglois, de prendre enfin tous les moyens de sauver l'honneur ou du moins la vie à la pauvre malheureuse. Notre curé, fort triste de cette nouvelle, se chargea pourtant de l'annoncer, et se rendit chez Simon à l'heure

où il étoit sûr que Claudine étoit sur le Montanverd.

Simon, selon sa coutume, lisoit l'ancien Testament. Notre bon curé s'assit près de lui, parla des belles histoires qui se trouvent dans ce divin livre, admira sur-tout celle de Joseph lorsqu'il pardonne à ses freres, celle du grand roi David lorsqu'il pardonne à son fils Absalon, et d'autres que je ne sais point, mais que M. le curé sait. Simon étoit de son avis. M. le curé lui disoit que Dieu nous a voulu donner ces exemples de miséricorde, afin qu'en étant doux et miséricordieux envers nos freres comme Joseph, envers nos enfants comme David, nous méritions de trouver aussi la même compassion dans notre pere commun. Tout cela étoit arrangé bien mieux que je ne l'arrange : mais vous comprenez que notre curé préparoit petit à petit le vieillard à la mauvaise nouvelle. Simon

fut long-temps à l'entendre : il l'entendit à la fin, et, se levant aussitôt, pâle, tremblant de colere, il sauta sur le fusil avec lequel il tuoit des chamois, pour aller tuer sa fille. Le curé se jeta sur lui, le désarma, le retint; et tantôt lui parlant avec force de ses devoirs de chrétien, tantôt l'embrassant, le plaignant, le serrant contre sa poitrine, il fit tant, que le vieux Simon, qui jusqu'alors avoit eu les yeux secs, les levres blanches, tout le corps tremblant, retomba dans son fauteuil, avec ses deux mains sur son front, et se mit à fondre en larmes.

Le curé le laissa pleurer quelque temps sans lui rien dire; ensuite il voulut raisonner avec lui des mesures que l'on pouvoit prendre pour sauver l'honneur de Claudine. Mais Simon l'interrompit : Monsieur le curé, lui dit-il, on ne sauve point ce qui est perdu; chaque moyen que nous pren-

drions nous rendroit coupables nous-mêmes par les mensonges qu'il faudroit faire. Cette malheureuse ne doit plus rester ici ; elle y seroit le scandale de tous et le supplice de son pere: qu'elle s'en aille, monsieur le curé ; qu'elle vive, puisque l'infâme peut vivre, mais que moi je meure loin d'elle; qu'elle parte aujourd'hui même; qu'elle sorte de notre pays, et que jamais elle ne se présente devant mes cheveux blancs qu'elle a déshonorés.

M. le curé voulut essayer de fléchir Simon; ses efforts furent inutiles. Simon répéta l'ordre positif de faire partir Claudine. Notre bon curé s'en alloit tristement, lorsque le vieillard courut après lui, le ramena dans sa chambre, ferma la porte; et, lui remettant une vieille bourse de peau remplie d'une cinquantaine d'écus : Monsieur le curé, lui dit-il, cette malheureuse va manquer de tout : donnez-lui ces cin-

quante écus, non pas de ma part, gardez-vous en bien, mais comme une charité de vous : dites-lui que c'est le bien des pauvres que la compassion vous fait donner au crime; sur-tout ne parlez pas de moi..... Et si vous pouviez écrire à quelqu'un pour lui adresser, lui recommander..... Je connois votre humanité, je ne veux ni rien vous dire ni rien savoir.

Le curé ne lui répondit qu'en serrant sa main : il courut rejoindre Nanette, qui l'attendoit dans la rue, plus morte que vive. Rentrez, lui dit-il, rentrez dans la chambre de votre sœur; faites un paquet de toutes ses hardes; prenez tout généralement, et venez l'apporter chez moi : je ne puis vous parler que là. Nanette obéit en pleurant : elle se douta bien de ce qui arrivoit, et mit dans le paquet de Claudine ses propres habits, son linge, avec

le peu d'argent qu'elle possédoit. Elle revint ensuite chez notre curé, qui lui raconta son entretien avec Simon, lui remit une longue lettre pour le curé de Salanches, et lui dit:

Ma chere enfant, aujourd'hui même il faut conduire votre sœur à Salanches : vous lui direz ce qui s'est passé. Il est inutile que je la voie; mon ministere m'obligeroit à lui faire des reproches qui seroient trop cruels dans ce moment. Vous lui remettrez cette bourse, à laquelle je vais joindre quelques écus de mes épargnes; vous lui donnerez cette lettre pour mon confrere le curé de Salanches; vous la menerez jusqu'à son presbytere, où il n'est pas nécessaire que vous entriez; vous reviendrez ensuite auprès de votre pere, qui a besoin de vous, mon enfant, de vous, dont la sagesse et la vertu adouciront, je l'espere, les cha-

grins que lui donne votre sœur. Allez, ma fille, partez tout-à-l'heure; nous nous reverrons demain.

Nanette, en soupirant, prit le paquet, la lettre, la bourse, et s'en alla sur le Montanverd. Elle trouva Claudine couchée par terre, pleurant et se désolant. Nanette lui ménagea tant qu'elle put les ordres qu'elle apportoit : mais quand Claudine fut instruite qu'il falloit s'en aller sur-le-champ, elle poussa des cris horribles, s'arracha les cheveux, se meurtrit le visage en répétant toujours : Je suis chassée; mon pere me donne sa malédiction : tuez-moi, ma sœur, tuez-moi, ou je me jette dans ce précipice.

Nanette l'embrassoit et la contenoit. Elle fut plusieurs heures à la calmer, en lui donnant l'espérance que Simon s'appaiseroit un jour, en lui promettant de l'aller voir souvent, de ne jamais l'abandonner. Enfin elle décida

Claudine à partir; et toutes deux, à la nuit tombante, prirent le chemin de Salanches, en évitant de passer par notre village, où, malgré l'obscurité, la pauvre Claudine auroit cru que tout le monde lisoit sa faute sur son front.

La route fut triste, comme vous pensez; elles n'arriverent qu'au point du jour. Nanette ne put se résoudre à paroître avec sa sœur devant M. le curé de Salanches. Elle fit ses adieux à Claudine avant d'entrer dans la ville, la tint long-temps serrée dans son sein, lui remit tout ce qu'elle avoit pour elle, et la quitta, presque aussi désolée que sa malheureuse sœur.

Dès que Claudine se vit seule, tout son courage l'abandonna. Elle alla se cacher dans la montagne, et y passa la journée sans prendre aucune nourriture, résolue de se laisser mourir. Cependant, quand la nuit fut venue, elle eut peur, et s'achemina vers la

ville, où elle demandoit à voix basse la maison de M. le curé. On la lui indiqua. Elle frappa doucement; une vieille gouvernante vint ouvrir.

Claudine s'annonça de la part de M. le curé du Prieuré. La gouvernante la conduisit aussitôt vers son maître, qui soupoit dans ce moment, tout seul au coin de son feu. Claudine, sans oser lever les yeux, sans oser dire une parole, lui remit sa lettre en tremblant; et, tandis que le curé lisoit en se rapprochant de sa lumiere, la pauvre fille couvrit son visage de ses deux mains, et se mit à genoux près de la porte.

M. le curé de Salanches est un brave et digne homme : toute sa paroisse le chérit et le respecte comme un pere. Quand il eut fini la lettre, et qu'en retournant la tête il vit cette jeune fille à genoux, toute baignée de larmes, il se mit à pleurer aussi. Il la releva,

loua son repentir, lui fit espérer le pardon d'une faute qui lui causoit tant de douleur, la força de manger malgré ses refus; et rappelant sa gouvernante qui étoit sortie, il la chargea de préparer un lit pour Claudine. Claudine, tout étonnée de voir quelqu'un qui ne la méprisoit pas, lui baisoit les mains sans répondre, et baisoit celles de la gouvernante, qui s'empressoit de la faire souper. Le curé, assis près d'elle, lui parloit avec amitié, ne disoit pas le moindre mot qui pût lui rappeler son malheur: il demandoit des nouvelles du bon curé son confrere; il racontoit les bonnes actions que ce digne pasteur avoit faites, et se plaisoit à répéter que la plus belle comme la plus douce fonction de leur ministere étoit de consoler les malheureux et de ramener les cœurs égarés. Claudine l'écoutoit avec un respect, avec une reconnoissance, qui l'empêchoient de

manger; elle le regardoit avec des yeux pleins de larmes : il lui sembloit voir un ange du ciel que Dieu lui envoyoit pour la relever. Quand son souper fut fini, la gouvernante vint l'avertir que sa chambre étoit prête. Claudine alla se coucher bien plus calme : elle ne dormit pas, mais du moins elle reposa.

Dès le lendemain au matin, le bon curé couroit Salanches pour trouver un petit logement où Claudine pût accoucher. Une vieille femme qui vivoit seule, et qui s'appeloit madame Félix, offrit une chambre en promettant le secret. Claudine y vint à la nuit. Le curé voulut payer de son argent trois mois de la pension d'avance; et madame Félix convint avec lui de faire passer Claudine pour une de ses nieces mariée à Chambéry. Tout fut arrangé. Il étoit grand temps; car la fatigue du chemin, les peines, les agitations qu'avoit éprouvées Claudine, lui don-

nerent des douleurs dès le même soir. Quoiqu'elle ne fût grosse que de sept mois, elle accoucha d'un garçon beau comme le jour, que madame Félix tint sur les fonts de baptême et qu'elle nomma Benjamin.

Le curé vouloit tout de suite envoyer cet enfant en nourrice : mais Claudine le pria tant, lui dit avec tant de pleurs qu'elle aimoit mieux mourir que d'être séparée de son petit Benjamin, qu'il fallut le lui laisser, du moins pour les premiers jours; et, quand ces premiers jours furent passés, la tendresse de la mere pour son fils se trouva plus forte. Le curé parla raison, lui représenta qu'elle rendoit impossible son retour à Chamouny, sa réconciliation avec son pere. Claudine l'écoutoit en baissant les yeux, et ne répondoit à tout cela qu'en embrassant Benjamin.

Le temps s'écoula. Claudine ache-

voit sa nourriture, et demeuroit toujours chez madame Félix, qui l'aimoit de tout son cœur. Les cinquante écus de son pere, ceux que Nanette avoit mis dans le paquet, suffisoient pour payer sa pension. Cette bonne Nanette n'osoit point venir voir sa sœur à Salanches; mais elle portoit tout ce qu'elle pouvoit économiser chez notre curé, qui le faisoit passer à son confrere. Ainsi Claudine ne manquoit de rien; il lui falloit si peu de chose! Elle ne sortoit jamais que les dimanches pour aller à la premiere messe. Le reste du temps, elle le passoit avec son fils et la vieille, qui, ayant été autrefois maîtresse d'école à la Bonne-Ville, apprit à Claudine à bien lire, à bien écrire, et lui donna une sorte d'éducation. Claudine enfin n'étoit pas malheureuse, le petit Benjamin étoit charmant: mais ce bonheur ne pouvoit pas durer.

Dix-huit mois se passerent. Benjamin marchoit déja tout seul. Claudine avoit si bien profité des instructions de la bonne madame Félix, qu'elle se trouvoit en état d'instruire un jour elle-même son fils. Ce fils devenoit de plus en plus aimable. Claudine ne pouvoit se lasser de l'admirer; elle n'étoit occupée que de lui; elle ne songeoit qu'à l'aimer, quand le curé de Salanches vint la trouver un matin.

Ma chere fille, lui dit-il, lorsque je vous ai recueillie, lorsque j'ai couvert votre faute du manteau de la charité, mon projet étoit de mettre votre enfant en nourrice, de le faire élever dans un village, et de lui donner ensuite les moyens de gagner sa vie. J'espérois, pendant ce temps, appaiser la colere de votre pere, l'engager à vous reprendre dans sa maison, où votre repentir, votre modestie, votre amour pour la sagesse et le travail, lui auroient

fait oublier les chagrins que vous lui causâtes. Cette conduite étoit la seule raisonnable, la seule qui pût vous rendre l'amitié de votre pere et l'estime de vos amis. Vous seule vous y opposez : votre tendresse passionnée pour votre fils, votre résolution de ne jamais le quitter, vous exilent à jamais de la maison paternelle. Comment voudriez-vous que Simon vît cet enfant? Que pourroit-il être à ses yeux, à ceux de tout votre village, qu'un sujet éternel de honte et de douleur? Vous avez assez de raison, assez de cœur, assez d'esprit, pour sentir qu'il faut renoncer à votre enfant, ou à votre pere, à votre famille, à votre pays. Je lis dans vos yeux que votre choix est fait : mais je dois vous représenter que vous ne pouvez pas rester ici toute la vie chez une pauvre et bonne femme qui vous est tendrement attachée, je le sais, qui vous demandera peut-être

de ne jamais vous séparer d'elle, mais à qui son indigence ne permet pas de vous garder pour rien. Je ne puis moi-même vous continuer les foibles secours que je vous ai donnés, parce-qu'ils sont le bien de tous les malheureux, et qu'après avoir rempli vis-à-vis de vous les devoirs que me prescrivoit votre situation je serois coupable d'abandonner les autres infortunés pour satisfaire un amour que j'excuse, qui m'attendrit, mais que je ne dois pas encourager. Vous me répondrez que vous pouvez vivre avec l'argent que votre sœur vous fait passer. Mais cet argent est pris sur sa subsistance, sur celle de sa famille et de son mari. Nanette travaille à la terre, tandis que vous caressez Benjamin; Nanette vous envoie le fruit de sa peine, et Nanette n'a point fait de faute. Je le demande à votre cœur, ma chere fille, devez-vous recevoir long-temps ces bienfaits?

Il ne vous resteroit qu'une ressource; ce seroit de vous mettre en service, soit à Geneve, soit à Chambéry. A votre âge, avec votre figure, entourée peut-être de mauvais exemples, ce parti vous exposeroit à bien des périls. D'ailleurs je doute qu'avec un enfant que vous ne voulez pas quitter vous trouviez des maîtres qui vous reçoivent. Pensez à toutes ces considérations; réfléchissez-y mûrement : je vous donne deux jours. Vous me direz à quoi vous êtes déterminée; et je vous promets de faire encore pour vous tout ce qu'il me sera possible de faire.

Après ce discours, le curé sortit, laissant Claudine dans une grande incertitude et dans une affliction plus grande. Elle sentoit la vérité de tout ce que le sage curé venoit de lui dire; elle sentoit encore mieux qu'il lui seroit impossible de vivre sans Benjamin. Elle passa toute la journée et

toute la nuit à chercher, à rouler dans sa tête les moyens de ne plus être à charge à sa sœur et de ne pas quitter son fils. Enfin elle prit un parti qui pouvoit avoir ses dangers, mais qui du moins accordoit tout; et, décidée à le suivre, elle se leva dès le point du jour pour écrire ce billet au curé:

« MON CHER BIENFAITEUR,

« J'AI bien du chagrin de ne pou-
« voir m'acquitter de tout ce que je
« vous dois par une soumission égale
« à ma reconnoissance pour vous. Le
« bon Dieu sait que, s'il ne falloit que
« donner ma vie pour que vous fussiez
« content, je ne serois pas si malheu-
« reuse. Mais quelle différence de
« mourir ou de quitter Benjamin! Je
« ne le peux pas, monsieur le curé;
« j'ai essayé tout ce que j'ai de forces:

« ne me haïssez point, je ne le peux
« pas. Je ne veux plus être à charge à
« ma pauvre sœur, ni à la bonne ma-
« dame Félix, ni à vous, qui avez tant
« fait pour moi. Quand cette lettre
« vous arrivera, je serai déja loin de
« Salanches, et je n'y reviendrai plus.
« J'ai trouvé des moyens de vivre sans
« être au service de personne, sans
« risquer d'abandonner jamais la ver-
« tu, que vous m'avez tant fait aimer.
« Soyez tranquille sur ce point, mon
« cher bienfaiteur. Je m'en vais sans
« en instruire la bonne madame Fé-
« lix; elle voudroit me retenir, je
« n'aurois pas le courage de la refuser.
« Je laisse dans le tiroir de ma petite
« table de noyer quarante-cinq livres
« que je lui dois pour le quartier qui
« va finir. Je vous prie de les lui don-
« ner, en lui disant bien que je la
« regretterai et la bénirai toujours.
« Quant à vous, mon cher bienfai-

« teur, c'est le bon Dieu qui vous bé-
« nira, car vous êtes son image sur la
« terre; et, après lui, c'est vous que
« j'honore, que je respecte, et que je
« chéris le plus. »

« CLAUDINE. »

Après avoir cacheté cette lettre, elle la laissa sur la table, fit son paquet, mit dans un mouchoir une vingtaine d'écus qui lui restoient; et, portant Benjamin dans ses bras, elle sortit de Salanches.

Elle prit le chemin de Geneve, alla coucher à la Bonne-Ville, parceque le petit Benjamin ne lui permettoit pas d'aller vîte. Le second jour, elle vint à Geneve. Son premier soin fût d'y vendre tout ce qu'elle avoit de hardes, de linge, et d'acheter, avec ce qu'elle en put tirer, trois chemises d'homme, des souliers plats, des culottes, un

gillet, une veste de drap brun, un mouchoir de soie, et un bonnet rouge. Elle coupa ses beaux cheveux noirs, qu'elle vendit à un perruquier, se fit un havresac de peau de veau, dans lequel elle mit son bagage. Elle ôta de son doigt le beau diamant verd qu'elle n'avoit jamais quitté, le passa dans un cordon qu'elle suspendit à son cou, et le cacha sous sa chemise. Ainsi vêtue en petit Savoyard, un gros bâton à la main, le havresac sur les épaules, et Benjamin assis par-dessus le havresac, joignant ses petites mains sous le menton de Claudine, elle sortit de Geneve en demandant la route de Turin.

Elle mit douze jours à traverser les montagnes, sans qu'il lui arrivât aucun accident : au contraire, dans les auberges où elle dînoit et couchoit, l'âge, la figure du joli Savoyard, cet enfant qu'il portoit sur le dos et qu'il appeloit son frere, intéressoient tout

le monde. Par-tout on traitoit bien les petits voyageurs; et, quand Claudine payoit le matin, on lui demandoit moitié moins qu'aux autres : quelquefois même on n'exigeoit d'elle que de chanter la fameuse chanson des vielleuses de son pays. Claudine alors, sans se faire prier, d'une voix douce et sensible, commençoit ainsi cet air si connu, dont elle avoit un peu changé les paroles:

PAUVRE Jeannette,
Qui chantois si bien,
Larirette,
Triste et seulette,
Tu ne dis plus rien.
Las! je soupire
Loin de mon ami;
Ne sais rien dire
A d'autres qu'à lui.

JEUNE et fillette,
Ne peux-tu changer?
Larirette:

Crois-moi, Jeannette,
Choisis un berger.
Le roi lui-même
Auroit un refus;
Du jour qu'on aime
On ne choisit plus.

Le voyage de Claudine ne fut pas cher. Lorsqu'elle fut arrivée à Turin, il lui restoit encore de l'argent; elle loua une petite chambre sous les toits, dans un cabaret; elle acheta le peu de meubles qu'il lui falloit, une sellette, des brosses, une bouteille d'huile; et, suivie de Benjamin qui ne la quittoit jamais, elle alla, sous le nom de Claude, s'établir dans la place du Palais-royal pour décrotter les passants.

Les premiers jours ne lui valurent pas grand'chose, parcequ'elle s'y prenoit assez mal et qu'elle mettoit beaucoup de temps à gagner un sou: mais bientôt elle devint habile, et l'ouvrage alla beaucoup mieux. Claude, intelli-

gent, alerte, dispos, faisoit les commissions du quartier. Benjamin, pendant ses absences, s'asséioit sur la sellette et la gardoit. S'il y avoit une lettre, un paquet à porter, une caisse à monter dans une chambre, des bouteilles à descendre à la cave, on appeloit Claude de préférence. Tous les domestiques, tous les portiers, toutes les cuisinieres paresseuses, l'avoient pris pour leur homme de confiance; et, le soir, Claude rapportoit souvent chez lui plus d'un écu qu'il avoit gagné. Ce gain suffisoit de reste à son entretien, à celui de Benjamin, qui grandissoit à vue d'œil, devenoit tous les jours plus beau, et se faisoit caresser de tout le monde.

Cette vie assez heureuse duroit depuis plus de deux ans, lorsqu'un jour Claudine et son fils, étant sur la place du Palais-royal, et baissés à terre tous deux pour arranger leur sellette, virent

un pied se poser dessus. Claudine aussitôt prend sa brosse, et, sans regarder le maître du soulier, elle commence promptement son ouvrage. Quand le plus difficile est fait, elle leve la tête... Sa brosse lui tombe des mains; elle demeure saisie: c'est M. Belton qu'elle a reconnu. Le petit Benjamin, qui n'avoit point de distraction et qui ne reconnoissoit personne, releve aussitôt la brosse tombée, et, d'une main foible encore, veut continuer à la place de Claudine, qui restoit toujours immobile, les yeux attachés sur le jeune Anglois. M. Belton étonné demande à Claudine ce qui l'arrête, et rit des efforts de l'enfant dont la figure lui plaît. Claudine reprend alors ses esprits, s'excuse auprès de M. Belton avec une voix si douce, avec des paroles si bien dites, que l'Anglois, plus surpris encore, fait des questions à Claudine sur son pays et sur son sort. Claudine ré-

pond d'un air calme que son frere et lui sont deux orphelins, occupés de gagner leur vie au métier qu'il leur voit faire, et qu'ils sont nés tous les deux dans la vallée de Chamouny. Ce nom frappa vivement M. Belton : il regarda fixement Claudine; et, croyant reconnoître des traits qu'il n'avoit pas oubliés, il lui demanda son nom. Je m'appelle Claude, dit-elle. — Et vous êtes de Chamouny? — Oui, monsieur, du village même du Prieuré. — N'avez-vous point d'autre frere? — Non, monsieur, je n'ai que Benjamin. — Et de sœur, point? — Pardonnez-moi. — Comment s'appelle votre sœur? — Elle se nomme Claudine. — Claudine? — Oui, c'est son nom. — Où est-elle? — Oh! je n'en sais rien. — Comment pouvez-vous ignorer cela? — Pour beaucoup de raisons, monsieur, qui ne vous intéresseroient guere, et qui me feroient pleurer. Elle avoit en effet les

larmes aux yeux. M. Belton se tut en la considérant. Claudine l'avertit que son ouvrage étoit achevé. M. Belton, qui ne s'en alloit point, tire de sa poche une guinée et la lui donne d'un air attendri. Je ne puis vous rendre, lui dit Claudine. Gardez tout, répliqua l'Anglois; et répondez-moi : seriez-vous fâché de quitter le métier que vous faites pour entrer dans une bonne condition? — Cela ne se peut pas, monsieur. — Pourquoi donc? — Parceque rien dans le monde ne me feroit quitter mon frere. — Mais, si on le prenoit avec vous? — Cela deviendroit différent. — Eh bien! Claude, vous êtes à moi; je vous prends à mon service : vous serez fort heureux dans ma maison, et votre frere y demeurera. — Monsieur, lui répondit Claudine fort troublée, ayez la bonté de me donner votre adresse, j'irai vous parler demain au matin. M. Belton déchira

le dessus d'une lettre, lui fit promettre de ne pas manquer, et continua son chemin en retournant plusieurs fois la tête.

Claudine avoit grand besoin que cette conversation finît; ses larmes la suffoquoient. Elle se hâta de gagner sa chambre, et s'y enferma pour réfléchir à ce qu'elle devoit faire. Il lui paroissoit dangereux d'entrer au service du jeune Anglois; son cœur l'y appeloit pourtant, et le desir de rendre un pere à Benjamin étoit un puissant motif. D'un autre côté, la maniere dont M. Belton l'avoit trompée, la promesse qu'elle avoit faite au curé de Salanches et à elle-même de fuir toutes les occasions qui pouvoient menacer sa vertu, la faisoient beaucoup hésiter: mais l'intérêt de Benjamin fut le plus fort. Claudine, après avoir bien réfléchi, résolut d'aller chez M. Belton, de le servir avec zele, de lui faire ché-

trir son fils, mais de lui cacher soigneusement qu'elle étoit cette Claudine qu'il avoit semblé reconnoître. Elle se repentit alors d'en avoir peut-être trop dit, et se promit bien de ne plus ajouter un seul mot qui pût instruire tout-à-fait l'Anglois.

Ce parti pris, dès le lendemain au matin elle se rendit chez M. Belton: elle en fut fort bien reçue. L'Anglois convint de lui donner de très bons gages, la fit loger elle et Benjamin, et donna des ordres pour qu'ils fussent habillés sur-le-champ. Après ces préliminaires, M. Belton voulut reprendre la conversation de la veille et questionna son nouveau domestique sur cette sœur dont il avoit parlé. Mais Claudine l'interrompit: Monsieur, dit-elle, ma sœur n'existe plus: elle doit être morte de misere, de chagrin, de repentir: toute notre famille a pleuré son malheur; et ceux qui ne sont pas

nos parents n'ont peut-être pas le droit de nous rappeler un souvenir si triste. Belton, plus surpris que jamais du ton, de l'esprit de Claude, cessa dès le moment ses questions; mais il conçut beaucoup d'estime et prit une véritable amitié pour ce singulier jeune homme.

Claude devint dans peu de temps le favori de son maître. Le petit Benjamin, vers lequel M. Belton se sentoit attiré par un charme involontaire, étoit sans cesse dans sa chambre, et l'Anglois le combloit de présents. L'aimable enfant, qui sembloit deviner qu'il devoit le jour à M. Belton, l'aimoit presque autant qu'il aimoit Claudine, et le lui disoit avec une grace, avec des caresses si naïves, que l'Anglois ne pouvoit plus se passer de Benjamin. Claudine en pleuroit de joie; mais elle cachoit ses larmes, elle redoubloit de soins pour n'être pas re-

connue. La dissipation de M. Belton, ses liaisons, ses amours avec plusieurs femmes de Turin, affligeoient le cœur de Claudine et lui faisoient craindre que le moment de se découvrir n'arrivât peut-être jamais.

En effet M. Belton, que la mort de ses parents laissoit maître à dix-neuf ans d'une très grande fortune, l'avoit employée jusqu'alors à parcourir l'Italie, s'arrêtant par-tout où il s'amusoit, c'est-à-dire par-tout où il trouvoit des femmes qui lui plaisoient, le trompoient et le ruinoient. Une dame de la cour de Turin, assez âgée, mais encore belle, étoit alors sa maîtresse. Cette femme, vive, emportée, étoit fort jalouse de M. Belton. Elle exigeoit que tous les soirs il vînt souper avec elle, et qu'il lui écrivît tous les matins. L'Anglois n'osoit pas y manquer; encore y avoit-il souvent des querelles,

des brouilleries : pour la moindre chose la dame vouloit se tuer, prenoit un couteau, pleuroit, s'arrachoit les cheveux, et jouoit des comédies qui commençoient à ennuyer M. Belton. Claude voyoit tout cela ; car les soirs il accompagnoit son maître, il le servoit à table, et les matins c'étoit lui qui portoit ses lettres à la dame. Son pauvre cœur en souffroit assez : mais il souffroit sans rien dire ; il obéissoit à M. Belton, qui lui marquoit tous les jours plus de confiance, et se plaignoit souvent à lui de la triste et fatigante vie qu'il menoit. Claude risquoit alors quelques petits conseils moitié gais, moitié sérieux, que son maître écoutoit en les approuvant, en promettant d'en profiter le lendemain : le lendemain arrivoit, M. Belton retournoit chez sa dame plus par habitude que par amour ; et Claude, qui pleuroit en

secret, faisoit semblant de sourire en accompagnant son maître.

Quelques mois se passerent ainsi: enfin il vint une querelle si forte entre l'Anglois et la marquise, que celui-ci, résolu de ne plus retourner chez elle, se lia, pour s'en empêcher, avec une autre dame de la ville qui ne valoit guere mieux que celle qu'il abandonnoit. Claudine ne trouva dans ce changement qu'un nouveau sujet d'affliction. Tout ce qu'elle avoit dit, tout ce qu'elle avoit fait, étoit à recommencer. Elle s'y résigna sans se plaindre; et, toujours aussi soumise, aussi douce, aussi attachée à son maître, elle écouta ses nouvelles confidences et le servit avec la même fidélité.

Mais la marquise n'étoit pas d'humeur à céder ainsi le cœur de son Anglois. Elle le fit épier, découvrit bientôt sa rivale, et, résolue de tout em-

ployer pour ramener ou pour punir M. Belton, elle épuisa d'abord toutes les ressources de la finesse, de l'intrigue, pour le faire revenir chez elle. Ses efforts furent inutiles. L'Anglois ne répondit point à ses lettres, refusa ses rendez-vous, se moqua de ses menaces. La marquise, désespérée, ne s'occupa plus que de se venger.

Un jour que, selon sa coutume, M. Belton, suivi de Claudine, sortoit à deux heures du matin de chez sa nouvelle maîtresse, et que, déja mécontent d'elle, il disoit à son fidele Claude qu'il avoit grande envie de retourner à Londres, tout-à-coup quatre scélérats cachés au détour d'une rue tombent avec des poignards sur M. Belton, qui n'eut que le temps de se jeter contre le mur en mettant l'épée à la main. Claudine, à la vue des assassins, s'étoit précipitée devant son maître, et avoit reçu dans

la poitrine le coup de poignard qui devoit frapper M. Belton : elle étoit tombée aussitôt. L'Anglois, poussant des cris de fureur, court sur celui qui l'a blessée, le jette sur le carreau, et attaque les trois autres avec tant de vivacité, qu'ils prennent la fuite. M. Belton ne les poursuit point; il revient à son domestique, le releve, l'embrasse, l'appelle en pleurant: mais Claudine ne répond point, Claudine est évanouie. M. Belton la prend dans ses bras, la porte à son hôtel qui n'étoit pas loin, va la déposer sur son propre lit; et, tandis que tous ses gens courent, par son ordre, chercher un chirurgien, M. Belton, impatient de voir si la blessure est considérable, déboutonne la veste de Claudine, écarte la chemise pleine de sang, regarde, et demeure stupéfait en voyant le sein d'une femme.

Dans ce même instant, le chirurgien arrive. Il visite la plaie : elle n'est pas mortelle; le poignard avoit glissé sur l'os. Mais Claudine ne revient point : on la panse; on lui fait respirer des eaux fortes. M. Belton, qui lui soutenoit la tête, apperçoit un cordon qui lui pend au cou; il tire ce cordon, voit une bague..... C'est la sienne; c'est la même qu'il avoit laissée sur le Montanverd à cette jolie bergere qu'il abandonna si cruellement. Tout est reconnu, tout est éclairci; mais M. Belton se contient. Il fait venir une garde qui déshabille Claudine, qui la porte dans son lit; et la pauvre fille, en reprenant enfin connoissance, promene des yeux étonnés sur la garde, sur le chirurgien, sur son maître, et sur Benjamin, qui, réveillé par tout ce bruit, s'étoit levé demi-nud pour courir auprès de son frere, qu'il embrassoit en poussant des cris.

Le premier mouvement de Claudine fut de consoler Benjamin. Ensuite, se rappelant ce qui lui étoit arrivé, se voyant dans un lit, et réfléchissant avec inquiétude qu'on l'avoit déshabillée, elle porta vivement sa main au cordon qui tenoit sa bague. M. Belton, qui l'examinoit, lut dans ses regards le plaisir qu'elle sentit en la retrouvant. Il fit aussitôt sortir tout le monde; et se mettant à genoux auprès du lit, en prenant la main de Claudine:

Calmez-vous, lui dit-il; calmez-vous: je sais tout, ma chere amie; et c'est pour notre bonheur à tous deux. Vous êtes Claudine, et je fus un monstre. Je n'ai qu'un moyen de cesser de l'être: vous seule pouvez me le procurer. Je vous dois déja la vie, je veux vous devoir encore l'honneur: oui, l'honneur; car c'est moi qui l'ai perdu,

et non pas vous. Votre blessure n'est pas dangereuse; vous serez dans peu rétablie. Aussitôt que vous pourrez sortir, vous viendrez à l'autel me donner le nom d'époux, me pardonner un crime affreux que je suis loin de me pardonner moi-même. Ce mariage, que je demande, que je sollicite à genoux, doit m'honorer, doit m'ennoblir aux yeux de ceux qui connoissent la vertu. Je l'oubliai long-temps, Claudine, cette vertu si aimable : mais elle m'en devient plus chere, quand c'est vous qui lui rendez mon cœur.

Jugez de l'étonnement, de la joie, des transports de Claudine. Elle vouloit parler, ses pleurs l'en empêchoient. Elle apperçut alors le petit Benjamin, qu'on avoit fait sortir avec les autres, et qui, inquiet de son frere, entr'ouvroit tout doucement la porte, et avançoit son joli visage pour voir ce qui se

passoit dans la chambre. Claudine le montre à M. Belton, en lui disant: Voilà votre fils; il vous répondra mieux que moi. L'Anglois se précipite vers Benjamin, le prend dans ses bras, le couvre de baisers; et, le portant à sa mere, il passa le reste de la nuit entre sa femme et son enfant dans un contentement de cœur qu'il n'avoit pas encore connu.

Au bout de quinze jours Claudine fut rétablie. Elle avoit instruit M. Belton de tout ce qui lui étoit arrivé. Ce récit ne l'avoit rendue que plus chere au jeune Anglois, qui en étoit bien plus amoureux que la premiere fois qu'il l'avoit vue. Dès qu'elle put soutenir le voyage, Claudine, habillée en femme, mais vêtue fort modestement, monta dans la voiture de l'Anglois avec le petit Benjamin; et tous trois, selon leur nouveau projet, allerent droit à

Salanches descendre chez M. le curé. Ce bon pasteur ne reconnut point Claudine. L'Anglois s'amusa quelque temps de son embarras. Enfin Claudine, en l'embrassant, lui rappela tous ses bienfaits et l'instruisit du motif de leur voyage. Le bon curé bénit le ciel; il courut chercher la vieille madame Félix, qui vivoit encore, et qui pensa mourir de joie en revoyant Claudine et Benjamin. Dès le lendemain ils partirent tous pour se rendre à Chamouny, où M. Belton, qui étoit catholique, voulut que le mariage se fît publiquement dans la paroisse du Prieuré.

Dès le soir de leur arrivée, le jeune Anglois envoya M. le curé de Salanches chez le redoutable M. Simon pour lui demander la main de sa fille. Le vieillard le reçut avec gravité, l'écouta sans témoigner beaucoup de joie, et ne répondit que deux ou trois

mots en donnant son consentement. Claudine vint se jeter à ses pieds : le vieillard l'y laissa quelques instants, la releva sans sourire, l'embrassa sans la serrer, et salua froidement M. Belton. La bonne Nanette, qu'on avoit appelée au moment de l'arrivée de Claudine, pleuroit et rioit toujours. Quand on se mit en chemin pour l'église, elle portoit sur un bras Benjamin, de l'autre elle tenoit sa sœur; les deux curés marchoient devant, la vieille madame Félix derriere, avec M. Simon qu'elle grondoit; et tous les enfants du village suivoient en chantant des chansons.

On se rendit ainsi à la paroisse, où M. le curé de Chamouny laissa dire la messe au curé de Salanches. La noce fut belle: tout le village dansa pendant huit jours. M. Belton avoit fait dresser des tables dans la prairie au bord de l'Arve, où venoit s'asseoir qui vouloit.

Il acheta de bonnes terres pour le vieux M. Simon: mais celui-ci refusa de les accepter, et se fâcha même contre notre curé qui lui reprochoit ce refus. Nanette ne fut pas si dure; elle prit ces terres et une jolie maison que M. Belton lui donna : elle est à présent la plus riche et la plus heureuse de notre village. M. et madame Belton s'en retournerent au bout d'un mois, emportant avec eux les bénédictions de tout le monde: ils sont à Londres, où M. Benjamin a déja cinq ou six freres ou sœurs.

Voilà leur histoire, que je n'ai pu rendre plus courte, parceque j'ai tâché de vous la raconter comme la raconte M. le curé, à qui souvent je l'ai entendu dire. Vous m'excuserez, si elle ne vous a pas intéressé.

Je remerciai beaucoup François Paccard, en l'assurant que son récit

m'avoit fort touché. Je descendis ensuite le Montanverd, tout occupé de Claudine; et, de retour à Geneve, j'écrivis cette histoire telle que Paccard me l'avoit dite, sans chercher même à corriger les fautes de goût et de style que les connoisseurs doivent y trouver.

FIN.

ZULBAR,

NOUVELLE INDIENNE (1).

Vous ne me tromperez plus, perfides et lâches humains! Trop long-temps je rendis hommage aux fausses vertus que vous affectez; trop long-temps, pour vous croire bons, je fermois les yeux quand vous agissiez, j'ouvrois les oreilles dès que vous parliez. J'avois soin de vous admirer à l'heure où vous vouliez paroître estima-

(1) Cette nouvelle, à laquelle je n'ai jamais rien compris, m'a été donnée par un des ambassadeurs de Tippo-Saïb, homme fort obligeant, quoiqu'un peu misanthrope. Je ne la place ici que par reconnoissance pour cet honnête Indien, qui perdit beaucoup de temps à la traduire pour moi.

bles, et je vous perdois de vue pendant les années où vous ne l'étiez point. Je suis las enfin d'observer ce long traité de mensonge qu'on signe en entrant dans le monde. Je ne vois plus rien que de méprisable dans cette société d'animaux qui, tout à la fois orgueilleux et bas, envieux et méprisants, agités en sens contraires par le desir de la louange, par l'insouciance de la vertu, par l'amour de la paresse, par le besoin de l'activité, se tourmentent pour passer le temps, se déchirent pour pouvoir vivre. La nature, qui les a traités suivant leurs mérites, les a condamnés à une foule de maux. Mais ces maux n'ont pu leur suffire : ils sont convenus entre eux d'en inventer encore mille autres, dans l'espérance que leurs voisins les souffriroient; et de toutes leurs conventions c'est la seule qu'ils n'aient pas violée... Mais pourquoi tant de plaintes vaines?

Je ressemble à ce vil esclave que son maître avoit envoyé dans un affreux caravanserail. Si tu t'y trouves bien, lui avoit-il dit, tu m'attendras; dans peu de jours, sois sûr que je viendrai te reprendre : si tu t'y trouves trop mal, rien ne t'empêche d'en partir sans moi. L'esclave l'attendoit en se désolant; l'imbécille ne voyoit pas la porte.

C'ÉTOIT ainsi que parloit Zulbar, qui, jeune encore, avoit éprouvé l'injustice et l'ingratitude. Il se trouvoit alors dans un bois immense, solitaire, silencieux. Un orage épouvantable venoit de verser sur la terre des flots de grêle et de pluie; quelques éclairs brilloient encore à travers la sombre verdure; le tonnerre mugissoit au loin; et le malheureux Zulbar, fatigué, mouillé de l'orage, Zulbar, chassé de sa patrie, fugitif, errant, couvert de haillons, marchoit à pas lents, la tête

baissée, sous la voûte des cocotiers. Tout-à-coup, s'abandonnant à ses dernieres réflexions, il s'arrête, tire son poignard, et leve le bras pour se percer le cœur, quand une voix se fait entendre: Respecte tes jours, tu peux m'être utile.

Ah! je suis lassé d'être utile, répondit-il avec dédain; je n'ai trouvé que trop d'ingrats. Cependant, en disant ces mots, il avoit baissé son poignard, et, par un mouvement involontaire, il s'avançoit vers l'endroit d'où la voix étoit partie. Ne découvrant personne autour de lui, Où es-tu donc? s'écria-t-il: parois promptement. Que demandes-tu?

Je demande, répliqua la voix, que tu te baisses jusqu'au pied de ce buisson de roses sauvages. Regarde plus près de la terre, et souleve cette feuille de rose dont le poids m'empêche de me mouvoir.

Zulbar étonné cherche des yeux, découvre la feuille de rose, la souleve avec la pointe du poignard qu'il tenoit encore à la main, et voit alors une fourmi qui, secouant la pluie dont son dos étoit chargé, s'essuie avec ses antennes, vient se placer aux pieds de Zulbar, et lui dit en le regardant :

Graces te soient rendues, généreux étranger! Depuis une heure environ que je suis sous cette feuille, je n'avois pu dégager que ma tête. Sans ton charitable secours, j'aurois peut-être fini là ma vie; ce qui m'auroit bien fâchée, car je suis fort contente de mon sort. Tu me parois peu satisfait du tien : j'ai entendu tes plaintes ameres; je t'ai vu prêt à terminer tes jours. Qu'il me seroit doux, mon cher bienfaiteur, de pouvoir contribuer à te les rendre plus supportables!

Eh! qui es-tu donc? répondit Zulbar plus étonné que jamais : comment

se fait-il que tu parles et que tu raisonnes? Tu serois bien embarrassé, répliqua l'insecte, si je te faisois ta question. Mais je t'expliquerai qui je suis : commence par me raconter tes malheurs; mes conseils peut-être te seront utiles. Il m'a semblé, par ce que tu as dit, que tu avois beaucoup à te plaindre des hommes. Je n'en suis pas surprise; presque tous sont méchants. Cependant j'ai toujours pensé qu'il étoit possible, avec un peu de soin, d'échapper à leur malice; et je n'ai guere vu de malheureux qui ne se fût attiré ses maux.

Vous êtes sévere, interrompit l'Indien; et vous me prouverez sans doute que la feuille qui vous écrasoit n'étoit tombée que par votre faute.

En parlant ainsi, Zulbar s'assit près de la fourmi. L'insecte, pour l'entendre mieux, grimpa sur une branche

du rosier sauvage ; et Zulbar commença dans ces termes :

Je suis le fils d'un riche joaillier de la ville de Tipra. Mon pere, satisfait de la fortune qu'il avoit acquise par ses travaux, n'exigea pas que je continuasse son commerce. Il bâtit une maison jolie et commode dans un village assez éloigné de la capitale ; il acheta les terres qui l'environnoient, et me laissa possesseur, à dix-huit ans, d'un domaine aussi beau qu'utile, d'une retraite charmante, et de beaucoup d'argent comptant. J'avois une sœur, plus jeune que moi, remarquable par sa beauté, adorable par son caractere. Elle possédoit tous les dons qu'on aime, elle réunissoit toutes les qualités qu'on estime. Son nom étoit Balkis. Nous nous étions promis de ne jamais nous quitter.

Riches tous deux d'un patrimoine fort au-dessus de nos besoins, nous résolûmes d'employer nos biens à faire le bonheur des autres. Notre maison, ouverte à nos voisins, aux étrangers, aux voyageurs, fut sur-tout l'asyle des pauvres. La bienfaisance, l'hospitalité, devinrent nos plus grandes dépenses. C'étoit ma sœur qui s'étoit réservé les aumônes, les charités secretes, les secours prodigués aux malades, les dots que nous donnions aux jeunes filles qui n'avoient pas de quoi se marier : c'étoit moi qui m'étois chargé de fournir toujours de l'ouvrage aux ouvriers qui manquoient de pain, de faire les honneurs de notre retraite à ceux qui vouloient bien nous visiter. Les jours de fête, nos bons villageois étoient sûrs de trouver chez nous un dîner simple, mais abondant, que nous leur offrions devant notre porte, que nous partagions avec eux. Ensuite des

hautbois arrivoient : nous dansions tous ensemble jusqu'à la nuit; et jamais nos convives ne nous quittoient sans venir nous couronner de fleurs, sans baiser nos mains en pleurant de joie, sans prier le ciel de veiller sur nous.

J'ai joui, pendant quatre ans, de ce bonheur si paisible dont on ne connoît bien les délices, hélas! que quand on l'a perdu. Je ne desirois rien, je ne regrettois rien; j'aimois ma sœur, ma sœur m'aimoit. Cette amitié pure suffisoit à nos ames : j'entendois bénir le nom de Balkis par tous ceux qui la connoissoient, Balkis entendoit quelquefois bénir le nom de son frere; et c'étoit là notre récompense, c'étoit là le plus sûr moyen de nous payer de nos bienfaits. Enfin de tous les mortels j'étois sans doute le plus heureux, lorsqu'un matin je reçus la visite d'un jeune fakir de notre voisinage, qui ve-

noit toutes les semaines renouveler chez nous sa provision.

Zulbar, me dit-il, sais-tu la nouvelle? Non, répondis-je : qu'est-il arrivé? — La reine de Tipra vient de mourir. Le roi fait publier un édit par lequel toutes les filles de son royaume, depuis seize jusqu'à vingt ans, sont obligées de se rendre dans une immense prairie voisine de sa capitale. Au milieu de cette prairie est un sentier étroit du sable le plus fin, sur lequel on trace légèrement, avec l'extrémité d'une baguette, des caracteres mystérieux. Toutes les jeunes filles, l'une après l'autre, doivent parcourir ce sentier; et celle dont les pieds légers n'auront effacé, dans la course, aucun des caracteres tracés, sera la reine de Tipra. Que m'importe, lui dis-je, que notre roi choisisse pour son épouse la plus légere de ses sujettes? Comment! reprit le fakir, ne veux-tu pas obéir au

roi? Ne faut-il pas que ta sœur Balkis se rende à cette prairie? Le ciel doit à ses vertus de la placer sur le trône. Songe à la gloire qui l'attend, à tout le bien qu'elle pourra faire. Songe que son frere Zulbar, dont la sagesse et les talents sont, pour ainsi dire, perdus dans ce misérable village, emploiera peut-être bientôt au bonheur de tout un peuple ces mêmes qualités dont il doit compte à Dieu. Enfin garde-toi d'oublier que la religion, la morale, te défendent de t'opposer aux desseins du ciel.

Ce discours me rendit rêveur. Ma tendresse pour Balkis, l'espoir de la voir sur un trône dont je sentois qu'elle étoit si digne, la certitude du bonheur qu'elle procureroit à ses sujets, le desir.....

D'être son ministre, interrompit la fourmi; voilà le motif qui te décidoit, sans oser peut-être t'en rendre compte.

Va, je connois la valeur de ces sentiments désintéressés dont l'intérêt personnel s'enveloppe, dont on se cache à ses propres yeux son ambition ou sa vanité. Tu me rappelles certain renard qu'un jour je trouvai pris au piege. Voyez, me dit-il d'une voix dolente, ce qu'il m'en coûte pour aimer mes freres. En passant auprès de cette machine, j'ai craint que l'appât qu'elle renfermoit n'attirât à sa perte quelque innocent renard : j'ai voulu ôter cet appât perfide, et le piege s'est fermé sur moi.

Je n'en dirai pas plus, Zulbar; car je te vois bien malheureux. Tu peux reprendre ton histoire.

Il semble que vous la sachiez, continua le triste Indien. Je conduisis ma sœur à la prairie : ce fut elle que le roi choisit. Dès ce moment, elle devint la maîtresse du royaume; elle disposa de tous les emplois. Moi-même,

comblé d'honneurs, accueilli, fêté, prévenu, je me vis l'idole de la cour, l'objet de tous les hommages. J'étois jeune, riche, crédule, et le frere de la favorite; les naïrs, les courtisans, s'empresserent auprès de moi, me prodiguerent les caresses, briguerent à l'envi mon amitié. Je n'en étois pas avare; je crus qu'on m'aimoit, et j'aimai. Je partageai de bon cœur entre mes nombreux et nouveaux amis mes biens, mon crédit, mes richesses; je vendis toutes mes terres pour leur en prêter le prix; je fatiguai sans cesse ma sœur pour leur obtenir ce qu'ils desiroient; et je me crus trop payé de mes peines, de ma ruine, par l'extrême reconnoissance de ceux que j'avois obligés, par les éloges qu'ils faisoient de moi, par la vive tendresse qu'ils me témoignoient.

Tant de louanges et tant d'amis enhardirent enfin ma sœur à me faire nommer visir. Toute la cour applaudit

à ce choix; je me vis plus loué, plus chéri que jamais. On célébroit déja les succès que devoit avoir mon administration, on ne parloit que de ma gloire; et comme, à force d'entendre dire que j'étois un homme supérieur, j'avois fini par le croire, je résolus de me montrer tel. Je m'appliquai de bonne foi, j'employai tout mon temps, toutes mes facultés, à bien régler les affaires du royaume, à le rendre plus florissant, à diminuer le fardeau des peuples. Jusqu'à ce moment j'avois été prodigue de mon propre bien, je devins avare de celui du roi. Je retranchai les nombreux abus, je ne payai que les vrais services, et je parvins presque en même temps à doubler le trésor public et à réduire à moitié les impôts. J'espérois, par ce résultat, justifier la bonne opinion que l'on avoit prise de moi; je comptois qu'un pareil succès rendroit mes fideles amis

plus heureux cent fois que moi-même: mais je n'avois déja plus d'amis. On murmuroit hautement, on cabaloit pour me déplacer : ceux à qui j'avois partagé mes biens étoient les plus acharnés à me nuire ; le fakir sur-tout, ce jeune fakir dont les funestes conseils me conduisirent à la cour, et que j'avois, pour sa récompense, établi le chef de nos prêtres, étoit à la tête de mes ennemis. Le roi lui-même, chaque jour, me traitoit avec plus de froideur; mieux je le servois, et moins il m'aimoit : j'étois détesté de la cour, de la ville; tout le monde conjuroit ma ruine ; et, sans la protection de Balkis, mes persécuteurs eussent obtenu de me voir périr sur un échafaud.

Une seule idée me consoloit, c'est que le peuple étoit plus heureux qu'il ne l'avoit été sous mes prédécesseurs, quoique les naïrs l'opprimassent encore. L'impunité dont ces grands jouis-

s'oient leur avoit persuadé que les loix n'étoient pas faites pour eux. Je saisis l'occasion de les détromper. Le magistrat chargé de la police vint m'avertir un matin que deux jeunes naïrs, ayant pris querelle la veille avec un pauvre tisserand, l'avoient frappé de leurs bambous jusqu'à le laisser mort sur la place : aussitôt j'envoyai chercher les deux naïrs, j'entendis l'aveu de leur crime, je leur montrai la loi qui les condamnoit, et je les fis livrer aux éléphants.

Cette éclatante justice, dont jamais on n'avoit vu d'exemple, indigna toute la cour. Ma sœur eut de la peine à sauver ma vie : mais je devins l'idole du peuple, qui m'appela son ami, son pere, et ne douta point, parcequ'il me voyoit son appui lorsqu'il étoit attaqué, que je ne le fusse de même s'il attaquoit à son tour. Le jour d'après, deux tisserands, ayant pris querelle

avec un naïr, le frapperent de leurs bâtons, et le firent expirer sous leurs coups. J'envoyai chercher les deux tisserands, j'entendis l'aveu de leur crime, je leur montrai la loi qui les condamnoit, et je les fis livrer aux éléphants.

Dès cet instant je devins l'exécration de ce peuple qui m'avoit adoré la veille; et, comme je n'avois pas de sœur qui pût appaiser chacun des furieux, une foule immense courut à mon palais, le fer et la flamme à la main. Mes anciens amis les guidoient, mes esclaves ouvrirent les portes, mes femmes indiquoient mon appartement. Je n'eus que le temps de me dérober par un souterrain inconnu qui me fit gagner la campagne; je changeai d'habit avec un mendiant; j'allai me cacher au milieu des bois. Bientôt, malgré tous les périls, ma tendre amitié pour ma sœur me ramena dans la

ville : j'entendis un crieur public promettre mille pieces d'or à quiconque apporteroit ma tête; et je fus instruit que Balkis, répudiée par le roi, venoit d'être conduite hors de ses états. Déguisé sous ces haillons, je suivis de loin la trace de ma sœur; j'errai de désert en désert, ne marchant que la nuit, me cachant le jour, n'osant passer dans les villages que pour y demander l'aumône. Hélas! on me l'a refusée à la porte de ma propre maison; j'ai baigné des pleurs de la faim les degrés de mon ancienne demeure; j'ai pensé mourir de misere devant l'asyle que jadis j'avois si souvent ouvert au malheur. Enfin, à force de fatigue, après avoir cent fois bravé la mort, après avoir vuidé jusqu'à la derniere goutte le calice de l'ignominie, je suis sorti du royaume de Tipra : mais je n'ai point retrouvé Balkis. Je sens que je

ne puis vivre loin d'elle ; et, sans vous, un coup de poignard alloit me délivrer de tant de maux. Pensez-vous toujours qu'ils soient mérités?

Oui, répondit la fourmi. Pourquoi croyois-tu ce fakir qui te louoit sur tes talents? Pourquoi mener ta sœur devant le roi? Pourquoi accepter la place de visir? Si je voulois, je pourrois bien te dire d'autres pourquoi. Tu ne savois donc pas, ami, qu'il n'est qu'un seul bien dans ce monde, l'obscurité; l'obscurité, ce bienfait de Dieu que Brama n'accorde qu'à ses favoris; l'obscurité, la source du repos, l'origine de toutes les félicités : tu la possédois, insensé; et tu t'es donné des soins pour perdre ce trésor céleste! tu t'es tourmenté pour fournir à la fortune les moyens de te tourmenter!

Je n'étois pas né, il s'en falloit bien, avec tous les avantages que tu reçus

de la nature. J'étois le fils aîné du roi de Baghnagour, je devois lui succéder à l'empire; et, sans un brame de mes amis, je n'aurois pas évité ce malheur. Ce brame, nommé Dabchelim, m'apprit de bonne heure la sagesse; étude qu'on croit difficile, longue, pénible, compliquée, et qui ne consiste que dans deux maximes, *ne faire aucun mal, et cacher sa vie.*

Dès l'âge de dix-sept ans, mon rang, ma grandeur, et ce trône qui me menaçoit de si près, étoient les objets de mon aversion. Je commençois à connoître les hommes; je venois de voir mon pays déchiré par une guerre civile, la plus sanglante, la plus terrible qu'on eût encore vue sur les bords du Gange. Le motif de cette guerre affreuse n'étoit autre chose que le privilege qu'avoit une certaine caste de porter des bonnets pointus. Les

autres castes avoient exigé que tout le monde portât des bonnets ronds; et les insensés furieux brûloient les moissons, les villages, massacroient leurs peres, leurs freres, les uns pour garder ces bonnets qui jamais ne les avoient guéris d'un mal de tête, les autres pour leur arracher une coëffure dont ils se moquoient tout haut et qu'ils envioient en secret.

Tant d'atrocité dans l'orgueil, tant de perversité dans la sottise, m'inspirerent pour les humains non pas tout le mépris qu'ils méritent, mais la pitié d'humiliation que doit ressentir un de leurs semblables. Je résolus de m'enfuir, d'aller me cacher aux extrémités du monde pour échapper au malheur de vivre avec des fous si méchants. Mon pere mourut; et ce même jour, laissant un écrit authentique par lequel je cédois à mon frere et ma cou-

f[illegible]nne et mes droits, je partis avec Dabchelim, et nous vînmes nous fixer tous deux dans cette forêt solitaire, plus mystérieuse que tu ne penses.

Ici nous bâtîmes une cabane; nous réunîmes dans un jardin les arbres qui devoient nous nourrir; nous cultivâmes la terre; et nos tranquilles jours ne furent remplis que par la vertu, le travail, l'amitié. Ici nous vécûmes cent ans sans affliction, sans maladie, libres de craintes, d'espérances vaines, oubliés, ignorés du monde, jouissant pour nous et par nous de ce repos, le premier des biens, de cette paix délicieuse que les pauvres humains ne peuvent comprendre; de cette douce et vive amitié qui s'augmente par la solitude, qui remplace tout ce qu'on n'a point, s'embellit de tous les plaisirs qu'elle partage et de tous ceux encore dont elle tient lieu. Oh! que nous

fûmes heureux! Le siecle entier que dura notre vie ne nous sembla qu'un court moment. Nos longues barbes blanches nous avertissoient que nous touchions au terme de notre carriere; et nos cœurs, notre esprit, n'avoient point vieilli; lorsque Brama, pour mettre le comble à notre félicité, nous apparut pendant notre sommeil: Enfants d'Adimo, nous dit-il, vous avez connu les vrais biens; il est temps que votre ame pure se dégage de la dépouille qu'elle a si long-temps habitée; il est temps qu'elle anime une autre poussiere, et qu'elle commence les métamorphoses auxquelles Visnou l'a soumise. Mais vous ne vous quitterez point, vous changerez de place et non de mœurs. Revivez pour être toujours heureux, pour vous aimer, travailler, vous cacher.

A ces mots, il disparut; et, m'éveil-

lant aussitôt, je me trouvai sous une touffe de thym, à côté de mon ami, devenu fourmi comme moi. Charmés de notre sort nouveau, nous regardâmes comme une récompense de conserver nos sentiments, nos goûts, et de recommencer la vie en tenant encore moins de place au monde. Nous nous creusâmes notre maison sous cette touffe de thym; nous parcourûmes les environs de notre nouvelle demeure, et nous apprîmes que tous les animaux de cette forêt avoient été des mortels comme nous. Mais, heureux ou malheureux, punis ou récompensés, suivant le bien ou le mal qu'ils ont fait, les méchants, devenus reptiles, ne se nourrissent que de leur venin; les avares, changés en mulots, périssent de faim sur leurs provisions; les envieux, transformés en guêpes, expirent auprès d'un rayon de miel;

les conquérants, les princes guerriers, tous ces amants de la gloire qui remplirent la terre de deuil et de peur, sont devenus des chevreuils timides, livrés eux-mêmes à la peur, et condamnés à périr autant de fois sous la griffe des léopards qu'ils ont fait jadis périr de soldats; tandis que les bons rois changés en abeilles, les époux fideles en colombes, les hommes vertueux en oiseaux divers, travaillent, aiment et chantent, comme ils faisoient autrefois.

Tels sont les habitants de ce bois, nommé le bois des métamorphoses. Il y a quarante ans que j'y suis fourmi avec mon cher Dabchelim. Nous nous suffisons l'un à l'autre; et, parmi les animaux de la forêt, nous n'avons voulu contracter amitié qu'avec un vieux lion appelé Darud. Cette liaison semble t'étonner: c'est que tu ne sais

pas, ami, que lorsque l'ame est dégagée de son enveloppe humaine, elle n'est plus susceptible d'orgueil, elle ne trouve plus de différence entre la matiere animée d'une façon ou d'une autre; un lion et une fourmi deviennent égaux pour elle comme ils le sont pour Brama. Ce digne et brave lion, que nous voyons presque tous les jours, fut jadis un simple soldat qui combattit soixante ans pour le salut de sa patrie, qui fut soixante ans vertueux, incorruptible, vaillant, et toujours oublié de ses rois. Les hommes l'ont laissé mourir soldat; Brama l'a fait lion. C'est lui qui mange quelquefois les conquérants, les chefs de parti, les perturbateurs du repos des peuples, devenus aujourd'hui chevreuils; c'est lui qui venge les humains après les avoir défendus.

Le bon Darud est venu nous voir ce

matin; j'ai laissé Dabchelim avec lui. J'ai quitté notre maison malgré l'avis de mon frere, qui vainement m'a représenté que, les feuilles étant mouillées, il pourroit m'arriver quelque accident. Je ne l'ai pas cru : je suis arrivé jusqu'à ce rosier sauvage; j'ai voulu monter sur une de ses roses, dont une feuille chargée de pluie est tombée à terre avec moi. Sans ton secours elle m'écrasoit. Ainsi tu vois encore, Zulbar, que je m'étois attiré ce malheur pour avoir oublié la maxime du sage : *Pendant l'orage et long-temps après ne quitte pas le sein de ton ami.*

Si tu veux devenir le nôtre, si tes malheurs, comme je le crois, t'ont dégoûté des funestes biens que les insensés envient, je t'offre de bon cœur la chaumiere que Dabchelim et moi nous avions construite. Là, tu couleras doucement tes jours; tu seras paisible,

ignoré; tu pourras même te trouver heureux en te pénétrant bien de cette vérité que je tiens de Dabchelim : *Il vaut mieux se taire que de parler, il vaut mieux être assis que debout, il vaut mieux dormir que veiller; et le souverain bien, c'est la mort.*

La fourmi se tut; et Zulbar, encore plus touché que surpris de son discours, accepta son offre avec reconnoissance. L'espoir de finir sa vie dans un asyle ignoré remplissoit son ame de joie; mais le souvenir de Balkis mêloit cette joie d'amertume. Il se mit en marche, guidé par la fourmi, pour aller retrouver Dabchelim, lorsqu'après avoir fait quelques pas ils entendirent des rugissements qui d'abord troublerent Zulbar et le forcerent de s'arrêter. Ne t'effraie pas, lui dit la fourmi; c'est notre ami Darud qui fait

quelque justice. Bientôt ils arriverent à la touffe de thym où les deux amis demeuroient; et le premier objet qu'apperçut Zulbar fut une femme évanouie, aux pieds de laquelle un énorme lion tenoit dans ses griffes sanglantes le corps d'un homme déchiré. Zulbar recule en jetant un cri : mais presque aussitôt il se précipite, et, sa joie dissipant sa frayeur, il court embrasser Balkis. C'étoit elle, c'étoit sa sœur, qui, conduite sur la frontiere de Tipra, avoit été suivie par l'ingrat fakir que Zulbar fit venir à la cour et qui depuis long-temps brûloit pour elle. Seule, sans secours, au milieu des bois, rejointe par cet infâme, elle alloit devenir la victime de sa brutalité, lorsque le lion Darud, accourant tout-à-coup à ses cris, avoit partagé le fakir en deux morceaux, et, se couchant aux pieds de Balkis, attendoit avec in-

quiétude qu'elle eût repris l'usage de ses sens.

Les soins, les efforts, la voix de Zulbar, la rendirent bientôt à la vie. Elle ouvrit les yeux, reconnut son frere; et, se jetant dans ses bras, elle le serra long-temps sur son cœur. De là, retournant au lion qui les regardoit d'un œil attendri, tous deux, se pressant autour de son cou, baignerent sa longue criniere des pleurs de la reconnoissance, tandis que les deux fourmis, émues de ce doux spectacle, partageoient leurs sentiments et jouissoient de leur bonheur.

Dabchelim et le vieux Darud apprirent de la premiere fourmi les aventures de Zulbar, et lui promirent, ainsi que le prince de Baghnagour, une éternelle amitié. Le frere et la sœur furent conduits par eux dans la cabane qu'ils devoient habiter. Darud

s'établit à la porte; Dabchelim et son ami se fixerent dans le jardin. Zulbar et sa chere Balkis, entourés enfin d'êtres raisonnables, convinrent que, pour être heureux, il ne faut que des amis bien sûrs et un asyle bien caché.

FIN.

BLIOMBÉRIS,

NOUVELLE FRANÇOISE.

J'AI toujours aimé les romans de chevalerie, sur-tout ceux dont les héros sont françois. La valeur, l'esprit, les graces, l'étourderie même des guerriers de cette nation les rendent plus aimables et plus intéressants que tous les autres. Il semble que c'est pour des François que la chevalerie dut être inventée ; et cependant ils ne veulent plus de ces livres qui enchantoient leurs aïeux.

Je crois avoir trouvé la raison de ce peu de goût pour les histoires de chevalerie. Certainement nos officiers sont aussi braves et aussi galants que les anciens Paladins ; nos princesses et nos jeunes dames sont aussi belles et aussi tendres que celles d'autrefois : mais cette scrupu-

leuse fidélité, cette éternelle constance, dont parlent à chaque page les vieux romans, ont rendu leur lecture insipide. On auroit passé les géants pourfendus; on n'a pu passer les amants fideles. De telles fictions ne nous peignent rien, et l'on a rejetté des livres qui étoient trop loin de nos mœurs.

Je veux pourtant vous raconter la vieille histoire d'un chevalier de la table ronde. Vous y verrez, comme dans toutes leurs chroniques, des combats, de l'amour, des aventures. Je ne vous apprendrai rien de nouveau: en fait de mensonges, l'on a tout dit; mais, heureusement, on peut varier encore sur la maniere de mentir.

PHARAMOND régnoit en France; il avoit soumis par ses armes tous les rois de cette contrée. La belle Rosemonde partageoit son trône, et lui étoit plus chere que sa gloire même. Le monarque

françois, après quarante années de victoires, s'étoit apperçu que le bonheur n'est pas dans les conquêtes; et il ne s'occupoit, dans Tournai sa capitale, que de rendre heureux son peuple, son épouse et ses enfants.

Le prince Clodion, son fils, à peine à sa seizieme année, s'étoit déja signalé dans plusieurs occasions. Accoutumé aux armes dès l'enfance, il avoit appris à combattre à côté de Pharamond. Le nom de son pere, le vaste empire sur lequel il devoit régner, son courage, sa bonne mine, et sur-tout les flatteries de ses courtisans, avoient inspiré à ce jeune prince une excessive vanité. Aussi heureux en amour que Pharamond l'étoit à la guerre, Clodion avoit vaincu autant de belles que son pere avoit pris de villes. Fier de sa figure, de sa gloire et de sa naissance, le prince françois étoit le plus beau, le plus confiant et le plus étourdi des chevaliers de son temps.

Sa sœur, la charmante Félicie, n'avoit pas encore quinze ans, et surpassoit déja sa mere par ses attraits. C'étoit la moindre qualité de Félicie : elle sembloit dédaigner tous les dons qu'elle tenoit de la nature, pour ne s'occuper que de ceux qu'elle tiendroit d'elle-même. Elle cultivoit son esprit pour son plaisir, et non pas pour paroître instruite. Douce et modeste, elle oublioit toujours qu'elle étoit princesse, excepté lorsque la princesse pouvoit faire du bien. Félicie, dans l'âge où l'on sort à peine de l'enfance, étoit le refuge des malheureux, l'idole de son pere, et l'objet du respect et de l'amour de tous les chevaliers.

La petite Bretagne étoit tributaire de Pharamond, et divisée en plusieurs royaumes. Celui de Gannes étoit gouverné par le roi Boort, ou pour mieux dire par ses courtisans. Les princes foibles sont presque toujours cruels : Boort l'avoit prouvé en faisant périr sa fille Arlinde pour avoir

donné le jour à Bliombéris. Cette princesse trop tendre n'avoit pu résister à l'amour de Palamede, l'un des plus célebres chevaliers de ce temps-là. Sa foiblesse lui coûta la vie; le barbare Boort la fit précipiter dans un puits, et consentit à laisser vivre l'enfant de sa malheureuse fille.

Bliombéris, privé de sa mere en venant au monde, inconnu de son pere qui ne l'avoit jamais embrassé; Bliombéris fut élevé à la cour du roi Boort. Son éducation fut négligée. Le pays de Gannes étoit à demi barbare: dans tout le royaume il y avoit peu de savants qui sussent lire; à peine l'apprit-on à Bliombéris. Il étoit déja parvenu à l'âge de dix-sept ans sans savoir autre chose que bien tirer des fleches; exercice auquel il étoit très adroit, parcequ'il l'avoit appris tout seul. Bliombéris étoit bien fait, d'une physionomie plus douce que belle, l'air noble et franc; son cœur étoit tendre (il étoit

fils de l'Amour), et son esprit étoit d'autant plus juste que personne n'avoit cherché à le rendre tel.

Bliombéris fut bientôt instruit du malheur de sa mere, et du nom de Palamede son pere : ce nom fameux faisoit trembler toute la cour du roi de Gannes. La crainte de voir revenir ce héros étoit la seule cause des égards que l'on avoit pour son fils : mais ces égards mêmes importunoient Bliombéris ; il s'ennuyoit avec les barons gannois, qui ne savoient rien, pas même se battre. C'étoit en vain que les baronnes cherchoient à le distraire ; Bliombéris s'étoit apperçu qu'elles savoient faire l'amour, mais non le parler ; et son cœur méprisoit l'amour qui ne se parle pas.

Tant de dégoûts lui firent chérir la solitude : il n'habita plus que les bois, où il exerçoit son adresse sur les cerfs et sur les oiseaux. La chasse le rendit misanthrope ; la misanthropie en fit un sage.

Bliombéris n'avoit que dix-huit ans; mais ses réflexions et le bonheur de n'avoir jamais été flatté lui avoient valu trente années d'expérience.

Le roi Boort avoit un fils qui ne ressembloit pas à son pere; ce fils s'appelloit Lionel, et avoit mérité par ses exploits d'être admis à la table ronde. A son retour d'Angleterre, il fut indigné du tribut que Pharamond avoit exigé; et consultant plus sa valeur que la prudence, il engagea le nonchalant Boort à déclarer la guerre au monarque françois.

Pharamond ne crut pas sa présence nécessaire pour remettre sous l'obéissance un peuple battu tant de fois; il voulut donner à son jeune fils le plaisir de terminer seul cette guerre, et le nomma son général.

Clodion transporté embrasse son pere, lui jure qu'avant un mois il fera son entrée à Tournai dans un char traîné par le roi Boort et son fils : il partage entre ses

favoris le royaume qu'il va conquérir; il fait cinq ou six fois la revue de son armée; et, marchant à grandes journées, avant quinze jours il arrive sur les frontieres du pays de Gannes.

Lionel l'attendoit : le combat fut long et sanglant. Clodion fit des prodiges de valeur; mais sa fougue et cette valeur même lui faisoient commettre des fautes. Bliombéris ne quittoit pas le brave Lionel : c'étoit la premiere fois qu'il voyoit une bataille; et le jeune guerrier n'y perdit pas un instant ce sang froid qui caractérise le vrai brave. Mais ses efforts et ceux de Lionel n'auroient pas été capables d'arracher la victoire aux troupes de Pharamond. Déja Clodion, s'abandonnant à son impétuosité, avoit rompu le centre de l'armée : Lionel accourt pour s'opposer à ce prince, et commence avec lui un combat corps à corps qui laisse les Gannois sans général. Le lieutenant de Clodion, vieux guerrier, blanchi dans les

batailles, profite du moment, rassemble les différents corps, donne le signal pour faire une attaque générale, et, sûr de sa manœuvre, il s'avance d'un air victorieux. Lionel est occupé avec Clodion : les Gannois sont perdus; personne ne les commande; le désordre se met dans leurs rangs. Bliombéris, le jeune Bliombéris voit le danger, et le prévient : il jette son épée; il prend son arc, cette arme qui, dans ses mains, a toujours été mortelle; il choisit sa meilleure fleche, regarde le chef des François, et le frappe au défaut de la cuirasse. Le vieux guerrier tombe, ses troupes s'arrêtent, on s'empresse autour du mourant. Plus prompt que l'éclair, Bliombéris vole à ses escadrons; il fond à son tour sur les François, il les rompt, il les disperse, et bientôt le champ de bataille est couvert de morts et de fuyards.

Clodion abandonné frémit de honte et de rage : il porte un coup terrible à

Lionel; et, perçant à travers l'armée victorieuse, il fuit, mais en héros, du côté opposé à son armée fugitive.

Bliombéris ne se laissa point emporter à la poursuite des François. Occupé de contenir ses troupes et d'empêcher le désordre, qui arrache si souvent la victoire, il fit voir dans cette journée qu'à la valeur du soldat il joignoit les talents du général. Bientôt Lionel reparut, et vint achever la défaite. Bliombéris alors ne s'occupa que d'arrêter le carnage; il fit respecter les prisonniers, les traita avec douceur et noblesse : et comme le sifflement des fleches et le bruit des armes ne l'avoient pas ému pendant le combat, de même les lauriers qu'il venoit de cueillir, les cris de victoire et les acclamations des soldats ne le firent pas sortir un instant de cette tranquillité que donne le contentement de soi-même. Bliombéris n'étoit sensible qu'au bonheur d'avoir servi son pays.

Cependant le fougueux Clodion, au désespoir d'avoir été battu la premiere fois qu'il avoit commandé une armée, Clodion couroit les champs, incertain de ce qu'il devoit faire. Sa vanité venoit de recevoir un affront sanglant; il n'osoit reparoître dans Tournai, après avoir distribué le pays ennemi, et commandé le char de victoire auquel il devoit attacher le roi Boort et son fils. Il résolut de ne plus retourner chez son pere qu'il n'eût effacé sa honte; et s'embarquant pour l'Angleterre, il courut y chercher des aventures et des lauriers.

Tandis qu'il alloit porter son étourderie et sa valeur à la cour d'Artus, Pharamond apprenoit sa défaite. Ce monarque n'étoit pas accoutumé à de telles nouvelles. Il court à la vengeance; et, s'armant de cette épée qui a donné la mort à tant de rois, il rassemble ses vieux guerriers, et marche vers la petite Bretagne. Les François, impatients de ven-

ger leurs freres, portent le fer et le feu dans les états du roi de Gannes. Lionel, enivré du dernier succès, voulut marcher à l'ennemi; Bliombéris étoit d'avis de se retrancher, et de l'attendre : mais le général l'emporta, et les troupes eurent ordre de se préparer à la bataille.

Elle ne fut pas un moment indécise. Pharamond se montroit, et tout fuyoit devant lui. Les Gannois en déroute entraînerent leur général. Bliombéris, après avoir fait des prodiges de valeur, s'efforçoit de sauver un corps de troupes qu'il commandoit; mais le roi de France vint l'attaquer lui-même. A peine les soldats de Bliombéris eurent apperçu les fleurs de lis que Pharamond portoit sur son bouclier, qu'une terreur soudaine les saisit: ils se disperserent, et le jeune Bliombéris resta seul entouré d'ennemis. Rends-toi, lui cria Pharamond, c'est moi qui te demande ton épée. Bliombéris, dédaignant de faire des bravades inutiles, re-

mit son épée au monarque, et le suivit dans son camp.

Peu de jours suffirent à Pharamond pour s'emparer de tout le pays de Gannes. Il fit payer les frais de la guerre au roi Boort, mit une garnison dans sa ville, et garda Bliombéris comme ôtage. Après avoir ainsi terminé cette expédition, le monarque françois fit chercher son fils Clodion dans toute la petite Bretagne : mais ses soins furent inutiles. Pharamond affligé reprit la route de Tournai, où Bliombéris le suivit.

En arrivant dans sa capitale, Pharamond trouva la joie répandue dans tous les cœurs. Le bruit de sa victoire l'avoit précédé. Rosemonde et Félicie venoient au-devant de lui, au milieu de tout un peuple qui célébroit le retour d'un roi chéri. Rosemonde s'attendoit à revoir son fils; les lauriers de son époux n'empêcherent pas ses larmes de couler, lorsqu'elle apprit qu'on ignoroit ce qu'étoit

devenu Clodion. Félicie partageoit sa douleur, et pleuroit aussi en baisant les mains victorieuses de son pere.

Bliombéris, présent à ce spectacle, se reprochoit déja d'être la cause des pleurs de Félicie. La beauté de cette princesse lui faisoit éprouver une sensation qui lui étoit inconnue : il avoit beau détourner ses yeux, ses yeux revenoient malgré lui sur Félicie. Le sage, le prudent Bliombéris ne savoit plus où il en étoit, lorsque le roi le présenta à Rosemonde et à sa fille comme un prisonnier respectable par sa valeur : ensuite, prenant une épée, Vous vous en servez trop bien, lui dit-il, pour qu'elle ne vous soit pas rendue. L'intérêt de l'état s'oppose à votre liberté; mais que rien ne vous retienne ici que votre seule parole. Bliombéris remercia le roi, et se troubla en le remerciant, parceque Félicie le regardoit.

Bliombéris s'apperçut bientôt que cette princesse réunissoit à ses charmes le cœur

le plus droit, l'ame la plus sensible et l'esprit le mieux cultivé : cette découverte ne fit que l'enflammer davantage. Mais la premiere fois que l'on aime, on craint si fort que ce ne soit un crime, on espere si peu d'être aimé, que le plaisir de brûler en silence paroît encore un suprême bonheur. Bliombéris s'y livroit en tremblant : la cour de Pharamond étoit un séjour si redoutable pour lui ! Ce jeune homme, qui n'étoit jamais sorti de Gannes, qui avoit passé sa vie dans les bois, se voyoit transporté dans la plus brillante cour de l'univers : il osoit aimer la fille du plus puissant des monarques, celle qui dédaignoit les vœux d'une foule de princes. Pouvoit-il se flatter d'en être distingué, lui, fils inconnu d'un simple chevalier ; lui, cause malheureuse de l'opprobre et de la mort de sa mere ; lui enfin, dont tous les talents, tous les secrets pour plaire se bornoient à savoir aimer ?

Ces réflexions étoient accablantes pour un amant, et devoient rebuter un sage; mais Bliombéris n'étoit plus sage. Il se fit toutes ces objections; et après s'être bien dit qu'il alloit commencer le malheur de sa vie, après s'être bien convaincu que la raison lui prescrivoit d'étouffer son amour, il prit la résolution de s'y livrer et de passer les jours et les nuits à acquérir tout ce qui lui manquoit.

Dès ce moment Bliombéris étudia cette politesse, cet usage du monde qui rendent tant de sots supportables : il eut bientôt acquis tous ces dehors si vantés et si vains. Il y joignit des agréments plus solides; il orna son esprit, et acquit des talents : l'Amour étoit son maître; c'est le précepteur qui avance le plus ses écoliers. En moins d'un an Bliombéris étoit le chevalier le plus poli et le plus aimable de la cour.

Félicie, qui avoit remarqué Bliombéris dès le premier jour où elle le vit,

devina bientôt son secret : la moins coquette des femmes sait que l'on est amoureux d'elle un peu avant celui qui en devient amoureux. La passion de ce jeune sauvage avoit flatté la princesse : mais lorsque le sauvage fut devenu poli, lorsqu'elle fut bien sûre que c'étoit pour elle seule que Bliombéris avoit pris tant de peines, la timide Félicie s'interrogea elle-même sur ce qu'elle avoit à faire. Le résultat de ses questions fut qu'elle pouvoit sans scrupule être reconnoissante des soins de Bliombéris. Cette reconnoissance devint bientôt amitié ; cette amitié n'avoit pas trois mois, qu'elle étoit de l'amour. La sage princesse n'en étoit pas encore bien sûre ; mais sa raison lui conseilloit de ne pas écouter son cœur.

Quand une jeune princesse est obligée de choisir entre son cœur et la raison, son choix est long quelquefois ; mais il n'est jamais douteux. Félicie se livra bientôt au charme qui l'entraînoit. Elle reçut

un billet de Bliombéris : un billet d'amour est un talisman qui détruit toutes les résolutions de la sagesse. Jeunes amants, soyez sans crainte, si vous parvenez à vous faire lire. Félicie répondit à Bliombéris pour le prier de ne plus lui écrire. Bliombéris écrivit encore pour en demander la permission; et cette permission une fois donnée, ils ne s'écrivirent plus, ils se parlerent.

Vous qui avez aimé, vous n'avez pas oublié sans doute combien sont doux ces premiers moments d'une passion que l'on fait partager. Chaque jour, chaque heure est intéressante : aujourd'hui l'on est heureux d'un coup-d'œil; demain l'on veut davantage, on dispute, et on l'obtient; le jour d'après on se brouille, et en se raccommodant on se trouve plus avancé qu'on ne l'étoit avant la querelle. Comme ils passent vîte ces jours si beaux qu'on appelle le temps des peines! Ô Amour! si je te regrette, c'est bien moins pour

tes derniers plaisirs que pour tes premieres faveurs.

Un jour que la belle Félicie étoit allée se promener dans un bois près de la ville, elle fit rester sa suite à l'entrée du bois, et s'enfonça seule dans une des allées les plus sombres : elle pensoit à Bliombéris. Il y avoit déja un an qu'ils s'aimoient ; il y avoit un an qu'ils s'étoient juré de vivre et de mourir l'un pour l'autre. Félicie relisoit une lettre où Bliombéris répétoit mille fois ce doux serment ; elle croyoit entendre son amant prononcer les mots qu'il avoit écrits, et, dans l'erreur charmante qui l'enivroit, elle imprimoit mille baisers sur la lettre : tout-à-coup un sanglier écumant paroît ; il vient droit à la princesse ; il est prêt à s'élancer.... Où êtes-vous, Bliombéris ?

Bliombéris n'étoit pas loin : il avoit devancé Félicie ; et, caché parmi les arbres, il jouissoit du plaisir de la voir s'occuper de lui. Il apperçoit le monstre, et

vole à sa rencontre. Le sanglier, l'atteint, et lui fait une blessure qui n'est que légere, parceque l'adroit Bliombéris le frappe au même instant qu'il en est frappé : leur sang confondu baigne le gazon. Félicie tremblante a les yeux fixés sur son amant, son cœur palpite, la pâleur est sur son visage : mais un moment suffit pour dissiper sa crainte ; Bliombéris saisit une fleche et perce le flanc de l'animal furieux.

Félicie court à Bliombéris, le fait asseoir auprès d'elle, appuie sa tête contre son sein, et veut panser sa blessure. Cette blessure n'étoit pas profonde : la tendre Félicie arrache quelques simples que le hasard offre à ses yeux, elle les applique sur la plaie, elle en exprime lentement le suc ; encore interrompt-elle mille fois son ouvrage par les baisers qu'elle laisse prendre ou qu'elle donne à l'heureux blessé.

A peine eut-elle posé le premier ap-

pareil, que la tendre Félicie, soutenant toujours son amant, semble chercher dans ses yeux comment elle peut payer un si grand service : Bliombéris la regarde et soupire. Le hasard vint à leur secours.

Une tourterelle passe près d'eux d'un vol rapide, en cherchant à se dérober au milan qui la poursuivoit : elle alloit devenir sa proie, quand le mâle de la tourterelle se précipite dans les serres de l'oiseau pour qu'il abandonne sa compagne. Le milan laisse la tourterelle et emporte le tourtereau : mais Bliombéris avoit eu le temps de préparer une fleche ; le trait part, vole, tue le ravisseur, et délivre le généreux tourtereau.

A peine libre, il vient se poser sur un arbre, vis-à-vis de Félicie et de Bliombéris. Sa fidele compagne vole près de lui, elle le caresse en roucoulant, elle répare avec son bec le désordre où l'ont mis les serres cruelles du milan, elle prend plaisir à lisser ses plumes, elle agite ses ailes

autour de lui ; et bientôt le tendre oiseau, lui rendant ses vives caresses, s'empresse de lui prouver que l'amour est plus fort que la peur.

Quelle image pour nos amants ! ils étoient assis sur le gazon, ils regardoient le couple fidele avec des yeux humides et brillants ; leurs soupirs précipités, leur haleine brûlante, expliquoient ce qui se passoit dans leurs ames. Bliombéris avoit été aussi généreux que le tourtereau ; Félicie n'étoit pas moins tendre que la tourterelle ; pouvoit-elle éviter d'être aussi reconnoissante ?

Cette forêt, cette allée, devinrent le rendez-vous de ces tendres amants. L'Amour, qui veilloit sur eux, empêchoit que l'on ne soupçonnât leur bonheur. Hélas ! il n'en est point qui dure.

Déja depuis deux ans, uniquement occupés l'un de l'autre, ils voyoient les mois s'écouler comme des jours : l'on vieillit vîte quand on est aimé. Félicie

avoit dix-huit ans, et le roi son pere lui annonça qu'elle eût à choisir un époux parmi les princes qui prétendoient à sa main.

Quelle nouvelle pour Félicie ! Elle voulut aller se consulter à la forêt : on s'attend bien que Bliombéris y étoit pour donner son avis. Le temps du bonheur est passé, lui dit la triste Félicie : tu ne peux prétendre à ma main. Je ne dois ni obéir ni résister à mon pere : partons, fuyons ensemble ; l'Amour prendra soin de nous. Bliombéris, en arrosant de larmes le beau visage de Félicie, lui déclara que la fuite étoit impossible, puisqu'il étoit prisonnier sur sa parole. Mais si nous pouvons gagner du temps, ajouta-t-il, j'espere me rendre digne de prétendre à vous. Je suis le fils de Palamede ; le nom de Palamede est respecté même de Pharamond. Ma mere étoit fille d'un roi ; mon pere est de la race des souverains de Babylone. Je vais chercher mon

pere, il me reconnoîtra, il viendra vous demander lui-même à Pharamond; et s'il faut un royaume pour obtenir Félicie, il n'est rien d'impossible à la valeur de Palamede et à l'amour de Bliombéris.

En prononçant ces mots, le feu du courage brilloit dans ses yeux. L'espérance entre si aisément dans des ames amoureuses, que Félicie et Bliombéris s'y livrerent avec transport. Il fut décidé que la princesse feroit assembler tous les prétendants à sa main, et leur déclareroit que celui qui reviendroit dans deux ans avec le plus de gloire, seroit celui qu'elle choisiroit.

Dès que Pharamond apprit le projet de sa fille, il y souscrivit avec joie. Bientôt on sut dans toute la France à quel prix étoit la main de Félicie; et tous les chevaliers de sang royal quitterent la cour et allerent la mériter.

Bliombéris saisit cette occasion pour

demander sa liberté; elle ne lui fut point refusée. C'étoit Félicie qui s'étoit chargée de cette triste commission. Quelle douleur quand il fallut se séparer! quand il fallut prononcer cet ADIEU, ce mot si cruel pour des amants! Que de soupirs! que de larmes! Bliombéris ne pouvoit quitter Félicie; Félicie serroit sur son cœur la main de Bliombéris : ils se regardoient, ils pleuroient; ils se disoient de ne pas pleurer, et un torrent de larmes leur coupoit la parole. Ils avoient beau se répéter que c'étoit pour se rejoindre à jamais qu'ils alloient se quitter un moment. Vain espoir! deux ans ne sont un moment que lorsqu'on les passe ensemble; ils paroissent devoir durer plus que la vie, quand c'est le terme où l'on doit se revoir. Ah! que Bliombéris eut de peine à s'arracher des bras de Félicie! il le falloit, il s'y résout : il l'embrasse, lui dit adieu, lui serre la main; lui redit adieu d'une voix étouffée, et il fuit, sans oser retourner la tête.

La malheureuse princesse, obligée de dévorer ses larmes devant les dames de sa cour, va se cacher dans son appartement : elle y pleure ; elle relit les lettres de Bliombéris, elle en recommence la lecture : Hélas! il ne m'écrira plus, dit-elle ; je l'ai peut-être embrassé pour la derniere fois! Cette idée met le comble à sa douleur; son imagination lui exagere tous les dangers qui menacent Bliombéris; et, comme si elle n'avoit pas assez de ses maux, elle s'afflige d'avance de tous ceux qui n'arriveront pas.

Bliombéris, au désespoir, laissoit aller son cheval à l'aventure. Ce cheval lui avoit été donné par Félicie : elle l'avoit fait venir d'Ibérie, et le coursier étoit digne d'être offert au Courage par les mains de l'Amour. Il étoit noir comme du jais ; une étoile blanche brilloit au milieu de son front : plus léger qu'un oiseau, il galoppoit sur le sable sans y laisser l'empreinte de ses fers. Félicie l'avoit monté

quelquefois, et lui avoit donné le nom d'Ébene. Ébene connoissoit Bliombéris, et lui étoit attaché : tant il est vrai que l'Amour électrise tout ce qui l'approche.

Bliombéris, en traversant une grande forêt, trouva qu'il s'éloignoit trop vîte de l'objet qu'il aimoit : il s'arrêta, descendit de cheval; et laissant paître le fidele Ébene, il alla s'asseoir au pied d'un arbre, sur le bord d'un petit ruisseau. Là, il se mit à réfléchir : ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-temps.

Les réflexions sont assez inutiles en amour; on finit par faire tout comme si l'on n'avoit pas réfléchi : ainsi c'est au moins du temps perdu. Mais Bliombéris ne cherchoit qu'à en perdre. Il pleura beaucoup; et bientôt, inspiré par le silence de la forêt, par le murmure du ruisseau, et sur-tout par son amour, il chanta ce lai sur un air bien triste :

Loin de toi, ma Félicie,
Je sens que je vais mourir :
L'amour soutenoit ma vie,
L'amour va me la ravir.
Mais pour toi toujours le même,
Quand je subirai mon sort
Je prononcerai JE T'AIME,
Et je recevrai la mort.

J'ai cru qu'au pied de ce chêne
Je trouverois du repos ;
Loin de soulager ma peine,
Je n'ai fait qu'aigrir mes maux.
Cette forêt me rappelle
Un bois cher à nos deux cœurs ;
J'entends une tourterelle,
Et je sens couler mes pleurs.

Ce ruisseau dont l'onde pure
S'échappe tout près de moi,
Si j'écoute son murmure,
Je crois qu'il parle de toi.
Par-tout je vois mon amie,
Sans songer, dans ma douleur,
Que ma chere Félicie
N'est ici que dans mon cœur.

Bliombéris alloit continuer son lai, quand il vit venir à lui un chevalier, qui ne l'eut pas plutôt envisagé, que, mettant pied à terre, il courut l'embrasser: c'étoit le brave Lionel. J'allois vous porter, lui dit-il, une lettre de Palamede. Ô ciel! vous l'avez vu? s'écria Bliombéris. Oui, reprit Lionel; il est revenu à Gannes croyant retrouver sa chere Arlinde: au désespoir de sa perte, il a défié le roi mon pere, et l'a tué du premier coup de lance. J'ai voulu venger sa mort; mais le terrible Palamede m'a vaincu, et m'a imposé pour loi du combat de venir vous porter moi-même ce billet.

Dans ce billet Palamede s'excusoit auprès de son fils d'avoir été près de vingt années sans venir retrouver sa malheureuse mere: il avoit été retenu tout ce temps dans les prisons du roi d'Aquitaine. Il assuroit Bliombéris de sa tendresse, et lui ordonnoit de le venir joindre sur-le-champ à la cour d'Artus. Bliom-

béris, brûlant du desir de voir son pere, prend congé de Lionel, gagne un port de mer, et s'embarque pour l'Angleterre.

En arrivant dans ce royaume, il prit la route de la capitale d'Artus. Comme il traversoit la fameuse forêt de Brocéliande, il apperçut une dame qui fuyoit aussi vîte que pouvoit aller sa haquenée, pour éviter un chevalier qui la poursuivoit, et qui étoit sur le point de l'atteindre. Bliombéris court à lui; et saisissant les rênes de son cheval: Arrête, lui dit-il, qui que tu sois: la frayeur de cette dame me fait connoître ta violence; et par-tout où je suis, le plus foible trouve un défenseur. De quoi te mêles-tu? lui répond le farouche Bréhus; je vais punir ton audace, et t'apprendre à ne pas troubler les chevaliers qui poursuivent des fugitives.

A ces mots Bréhus leve une antenne qui lui servoit de lance, et fond sur Bliombéris. Celui-ci évite le coup terrible de la

lance, et atteint de son épée la tête de Bréhus, qu'il fait courber jusques sur le cou de son cheval. Furieux d'avoir été frappé sans avoir seulement touché son adversaire, Bréhus jette sa lance, prend son sabre à deux mains, et s'élevant sur ses étriers, il revient à Bliombéris en blasphémant les noms de tous ses dieux. Bliombéris, qui invoquoit Félicie, s'apperçoit que, par ce mouvement, le dessous du bras de son ennemi est désarmé; aussitôt son épée y est enfoncée jusqu'à la garde. Bréhus fait un cri épouvantable, tombe, mord la terre, et expire.

Dans ce moment Bliombéris voit arriver à toute bride un chevalier couvert d'armes éclatantes, et suivi de la dame qu'il avoit sauvée. Ce chevalier avoit déja la lance en arrêt, et la visiere baissée; mais voyant Bréhus sur la poussiere, il descend de cheval, et vient remercier Bliombéris. Le barbare que vous venez de tuer, lui dit la dame, a voulu me faire

violence, parceque je m'étois éloignée un instant de mon chevalier, qui s'étoit arrêté au perron de Merlin. Dès que j'ai vu commencer votre combat, j'ai couru au perron, et ce peu de temps vous a suffi pour délivrer l'Angleterre d'un brigand indigne du nom de chevalier. Celui que vous voyez près de moi est Perceval le Gallois : je suis Blanchefleur sa bien-aimée; et jamais nous n'oublierons ce que nous devons à votre valeur.

Bliombéris, charmé de connoître un chevalier aussi illustre que Perceval, le pria d'être son guide à la cour d'Artus. Je ne vous quitte plus, lui dit le Gallois; vous vous êtes acquis aujourd'hui des droits éternels sur mon cœur. Les deux nouveaux amis s'embrasserent, et reprirent la route de Cramalot, capitale du grand Artus.

Pendant le chemin, Bliombéris instruisit Perceval du sujet de son voyage, et lui demanda des nouvelles de Pala-

mede. Perceval ne put le satisfaire : il avoit bien entendu parler de ce héros, mais jamais il ne l'avoit rencontré. Il résolut de le chercher avec Bliombéris, qui lui fit confidence de tout ce qui l'intéressoit. Le brave Gallois ne l'en aima que davantage ; il lui jura fraternité d'armes, et promit de faire le voyage de France, lorsque les deux ans seroient expirés, pour aller rendre compte lui-même à Pharamond des exploits qu'il auroit vu faire à Bliombéris. Blanchefleur, qui avoit le cœur très tendre, et qui s'intéressoit à tous les amants, desiroit beaucoup de connoître Félicie : Que n'est-elle ici ! disoit-elle, nous voyagerions tous les quatre ensemble ; et, pour faire durer la route, nous nous promenerions d'un bout du monde à l'autre.

Comme elle disoit ces mots, ils apperçoivent un chevalier qui venoit à eux à bride abattue : ses armes couvertes de poussiere ne reluisoient plus au soleil ;

son cheval fatigué avoit les flancs déchirés de coups d'éperon, et sembloit prêt à tomber de lassitude. L'impatient chevalier ne l'en pressoit que davantage. Dès qu'il fut arrivé près de Bliombéris : Dépêche-toi, lui cria-t-il, de descendre et de changer ton coursier contre le mien ; je suis pressé, ne me fais pas attendre. Bliombéris et Perceval se regarderent en riant. L'inconnu irrité leur cria d'une voix menaçante : Si mes paroles ne suffisent pas, ma lance vaudra mieux sans doute ; songez à vous défendre, et attaquez-moi l'un après l'autre, ou tous deux ensemble, peu m'importe.

Le fier Perceval voulut sur-le-champ mettre l'épée à la main et punir le téméraire agresseur : mais Bliombéris lui dit que c'étoit sa querelle ; et, la lance en arrêt, il part au galop, et heurte si rudement le chevalier inconnu, qu'il le jette, lui et son cheval, à vingt pas, roulant tous deux dans la poussiere.

Notre héros, aussi humain que brave, se précipite pour le secourir : mais la chûte de l'inconnu l'avoit tellement étourdi, qu'il étoit resté sans mouvement. Bliombéris lui ôte son casque pour le faire respirer, et l'asseyant sur le gazon, il le secourt avec une ardeur dont il est étonné lui-même. Blanchefleur le seconde dans les soins qu'il rend au chevalier vaincu ; tandis que le fier Perceval, qui ne peut lui pardonner son orgueil, dit qu'il devroit payer plus cher ses extravagances.

Bliombéris, poussé par une puissance surnaturelle, cherchoit à faire revenir le chevalier vaincu, lorsqu'il vit tomber de dessous sa cuirasse une lettre sur laquelle étoit écrit Au prince Clodion. A peine a-t-il lu ces mots, que, détestant sa victoire, il ne veut plus quitter le frere de sa maîtresse : il court chercher de l'eau dans son casque ; et aidé par Blanchefleur et Perceval, il parvient enfin à ranimer le triste Clodion. Celui-ci, à peine revenu

à lui-même, s'écria d'un ton douloureux : Hélas ! cette aventure me fait manquer un rendez-vous. Ah ! prince, lui dit Bliombéris, vous êtes ici avec le meilleur de vos amis ; je suis prêt à tout entreprendre pour réparer le mal que je vous ai fait. Clodion le remercie ; et la belle Blanchefleur demande au prince françois le motif qui lui a fait attaquer deux chevaliers qui ne le provoquoient pas.

Clodion, se tournant vers elle, oublia toutes ses douleurs pour la regarder : Vous excuserez mon imprudence, lui dit-il, quand vous saurez que l'amour en est la cause. Daignez écouter mon aventure et vous intéresser à mon malheur. Alors le beau Clodion, d'une voix foible et d'un air un peu confus, commença ainsi son récit :

Il y a trois mois que je me trouvai dans un tournoi, dont je dédaignai de remporter le prix, parceque mes adversaires ne me sembloient pas dignes de

ma valeur : assis parmi les dames spectatrices des joûtes, j'attendois que l'un des tenants demeurât vainqueur de tous les autres, pour aller lui enlever d'un coup de lance sa gloire et toutes ses couronnes; mais l'Amour m'attendoit aussi, et me vainquit sans combattre.

Une jeune personne, nommée Céline, attira mes yeux par sa beauté. Je m'approchai d'elle, je lui parlai : sa douceur, sa grace, sa modestie, acheverent de m'enflammer. Pendant les trois jours que dura le tournoi je ne la quittai pas, et je ne crains pas de vous dire que, dès le second jour, elle y prenoit autant de plaisir que moi.

Céline m'instruisit de sa naissance et de son sort. Je suis, me dit-elle, la fille du comte de Suffolk : j'ai perdu mes parents dans mon enfance; je suis héritiere de tous leurs biens, et la loi me donne pour tuteur un cousin éloigné qui prétend devenir mon époux. Cet homme

que je déteste s'appelle Brunor; c'est le chevalier que vous voyez dans l'arene. Il me traîne par-tout avec lui; et dès demain il me ramenera dans un affreux château, où je suis condamnée à passer mes jours avec Brunor et un de ses amis nommé Danain, qui ne le quitte jamais, et qui n'est pas plus aimable que lui.

Ce récit suffisoit pour me donner l'envie d'enlever Céline à Brunor. Sur-le-champ, je médite le projet d'avoir entrée dans le château des deux amis; je m'élance dans l'arene, et je défie le farouche Brunor. A peine je me sentis ébranler par son coup de lance; mais je me laissai tomber de cheval, je feignis d'être évanoui par la force du coup; et reprenant avec peine l'usage de mes sens: Seigneur chevalier, lui dis-je d'une voix mourante, j'ai besoin de secours; je suis étranger et ne connois personne dans ce royaume: votre courage m'est un sûr garant de votre courtoisie; c'est à mon vain-

queur que je m'adresse pour qu'il prenne soin de mes jours. Brunor, fier de sa victoire et de ma confiance, me rassura avec dignité; et consultant son cher ami Danain, ils convinrent tous deux qu'ils ne pouvoient se dispenser de me faire porter à leur château, pour me laisser rétablir de ma chûte.

Sur-le-champ l'on me pose sur un brancard; on me prodigue les soins les plus empressés: Brunor, Danain et Céline m'escortent jusqu'au château. Pendant toute la route, mes yeux étoient toujours sur Céline; et dès que j'appercevois ceux de Brunor, je jettois des cris affreux que m'arrachoit la douleur de ma chûte.

Enfin nous arrivâmes à ce château dont l'accès étoit interdit à tout autre que Brunor et Danain. On envoya chercher le médecin le plus savant du pays: il m'examina long-temps, et conclut, après beaucoup de réflexions, qu'il y

avoit quelque fracture interne, et que la maladie seroit longue. C'étoit bien mon projet.

L'aimable Céline, qui devoit être le médecin de tous mes véritables maux, venoit me voir quelquefois. Brunor ne la quittoit guere; mais il la quitta un moment, et ce moment me suffit pour l'instruire de la feinte que m'avoit inspirée l'amour. Céline fut d'abord effrayée; bientôt elle se rassura, bientôt elle m'aida elle-même à mentir, et me récompensa de tous mes mensonges.

Ce fut ainsi que je passai près de trois mois dans le château de Brunor, toujours malade et toujours soigné par la belle Céline. Hélas! l'habitude du bonheur rend imprudent. Un matin que j'étois avec ma charmante maîtresse, Danain, ce fidele ami de Brunor, voulut savoir des nouvelles du malade; et comme il me croyoit endormi, il prit des précautions pour ne pas troubler mon sommeil.

Quelle fut sa surprise, lorsqu'il me vit très éveillé aux genoux de Céline, où j'avois plutôt l'air de remercier que de demander !

Soit amitié pour Brunor, soit dépit d'avoir été trompé, il s'élance sur moi l'épée à la main. J'ai bientôt saisi la mienne ; et, dans mon appartement même, nous commençons un combat d'autant plus dangereux, que notre épée étoit notre seule arme. Les amants heureux le sont par-tout : je renversai Danain baigné dans son sang ; je courus à lui, et ne lui donnai la vie qu'après lui avoir fait jurer, foi de chevalier, qu'il garderoit le secret avec Brunor, et trouveroit un prétexte à sa blessure. Je lui promis de mon côté que je partirois à l'heure même, et je tins parole. Je dis adieu à la belle Céline ; je pris congé de Brunor, et m'éloignai de ce château, dans le dessein d'y revenir aussitôt que je le pourrois sans danger.

Plusieurs aventures me conduisirent

à la cour du roi de Camélide, où j'étois encore ce matin, lorsque le nain de la charmante Céline est venu me porter une lettre de cette belle, qui m'apprend que Danain, guéri de sa blessure, doit partir aujourd'hui avec Brunor pour aller chez le roi Perles, et que leur absence laisse Céline maîtresse de ses actions et du château. Sur-le-champ je suis parti pour retourner auprès de Céline. Mais j'avois trente lieues à faire; et jugeant bien que mon cheval ne pourroit pas y suffire, j'ai juré de combattre tous les chevaliers que je rencontrerois, pour les obliger de changer avec moi de coursier. Cette maniere de relayer m'avoit réussi; je n'étois plus qu'à quatre lieues du château de Céline, quand, pour mon malheur, je vous ai rencontrés.

Clodion fit un profond soupir, et finit là son récit. Blanchefleur ne put s'empêcher de rire de ses aventures : Perceval, qui, dans sa jeunesse, avoit été fort

étourdi, pardonna de bon cœur au prince françois ; et Bliombéris, au désespoir de sa victoire, lui dit en l'embrassant : Si vous vous sentez en état de continuer votre route, mon cheval réparera les torts que j'ai avec vous. Promettez-moi de me le ramener dans huit jours à la cour d'Artus, et je vais vous le confier. Je sais trop quelle est la douleur de vivre loin de ce qu'on aime. Clodion embrasse son généreux vainqueur, lui demande son nom, et jure qu'avant huit jours Ébene aura rejoint Bliombéris. Ensuite, se relevant avec peine, il essaie de monter sur le bel Ébene ; mais sa chûte l'avoit tellement moulu, que jamais il n'en seroit venu à bout, sans le secours de Bliombéris. Enfin, une fois monté, le prince Clodion, malgré ses douleurs, pique des deux ; et le léger Ébene l'emporte plus vîte que le vent.

Bliombéris, enchanté d'avoir servi le frere de Félicie, fit relever le cheval que

Clodion avoit laissé; et jugeant que le pauvre animal pouvoit encore le mener au pas jusqu'à Cramalot, dont il n'étoit pas éloigné, il le monta, et pria Blanchefleur et Perceval de ralentir un peu leur course. Ils n'étoient plus qu'à une petite lieue de la ville, quand ils rencontrerent un chevalier à pied, qui n'eut pas plutôt apperçu Bliombéris, que, mettant l'épée à la main: Te voilà donc, lui dit-il, et voilà l'état où tu as réduit mon malheureux cheval! Descends, si tu as de l'honneur, et nous verrons si le hasard te servira aussi bien qu'il t'a servi ce matin. En vain Bliombéris voulut lui expliquer sa méprise; en vain Perceval, qui connoissoit ce guerrier, voulut retenir sa fureur : rien ne fut capable de l'appaiser. Il força Bliombéris de commencer à pied un des plus terribles combats qu'il eût livrés.

Ce chevalier étoit le vaillant Gauvain, un des héros de la table ronde. Le jeune

Clodion l'avoit renversé le matin ; et Gauvain, irrité de sa défaite, combattoit avec une rage qui eût été funeste à tout autre que Bliombéris. Celui-ci faisoit tomber sur Gauvain une grêle de coups, et n'en paroit pas moins beaucoup de ceux que Gauvain lui portoit. Le combat duroit depuis une heure : les armes des deux chevaliers étoient déja teintes de leur sang ; leurs forces commençoient à ne plus servir leur courage, lorsque, d'un mutuel accord, ils se demanderent quelques instants de repos. Assis tous deux sur le gazon qu'ils venoient de baigner de leur sang, ces deux braves guerriers, sans crainte, sans méfiance, se parlerent avec douceur, en attendant le moment de s'égorger. Bliombéris profita de ce repos pour raconter à Gauvain la cause de son erreur : celui-ci, que plusieurs blessures avoient rendu plus attentif, écouta Bliombéris, et lui demanda pardon de sa méprise. Les deux ennemis

s'embrasserent, et firent d'autant plus sagement, que le prix de la victoire n'existoit déja plus : le cheval de Gauvain rendoit les derniers soupirs. Bliombéris continua sa route à pied, ainsi que le brave Gauvain; et sans quitter Blanchefleur et son chevalier, ils arriverent tous ensemble à Cramalot.

Notre héros fut présenté au grand Artus par son ami Perceval. Témoin des actions de Bliombéris, il le fit connoître aux chevaliers de la table ronde, comme un jeune héros digne de devenir un jour leur frere. Lancelot, Tristan, le roi Carados, tous les chevaliers de la cour d'Angleterre l'accueillirent avec amitié : le monarque le combla de caresses, et voulut en vain le retenir quelque temps. Le premier soin de Bliombéris avoit été de demander des nouvelles de son pere; Gauvain seul avoit pu lui en apprendre. Gauvain avoit rencontré Palamede sur la route d'Orcanie: Bliombéris seroit parti·

sur-le-champ pour l'Orcanie; mais il étoit forcé d'attendre son cheval, son cher Ébene, et il se repentoit déja de l'avoir confié à l'imprudent Clodion.

Il avoit raison de s'en repentir : les huit jours expirés, Clodion ne parut point. Bliombéris, au désespoir, vouloit aller à pied au château de Brunor; mais le desir de voir son pere l'appelloit en Orcanie. Perceval raconta ses chagrins au grand Artus; et ce monarque, pour satisfaire l'impatience d'un fils si tendre, lui donna un de ses plus beaux coursiers. Bliombéris, après avoir remercié le roi, prit sur-le-champ la route d'Orcanie, suivi de Blanchefleur et de son cher Perceval.

Après deux jours de marche, ils s'égarerent dans des montagnes, et marcherent long-temps sans rencontrer personne qui pût les remettre dans leur chemin. Tout-à-coup une femme éplorée vint se jetter à genoux devant eux : Ah! braves chevaliers, s'écria-t-elle, venez sauver

la plus malheureuse et la plus tendre des amantes : ma maîtresse va périr dans les flammes, si votre valeur ne la délivre. Nos deux héros impatients pressent la dame de les conduire : ils arrivent à un château dont le pont étoit levé. Une fumée épaisse et des tourbillons de flamme se faisoient voir au-dessus des remparts : Perceval et Bliombéris craignirent d'être arrivés trop tard. Ils sonnent du cor avec violence ; le pont se baisse, et nos paladins voient paroître deux chevaliers, dont l'un étoit couvert d'armes noires, et l'autre d'armes dorées.

Étrangers, leur dit le chevalier noir, ne venez point troubler un supplice juste, et laissez-nous punir des coupables. Ils peuvent l'être, reprit le Gallois ; dans ce cas mon épée servira mal mon courage : mais ils peuvent être innocents, et alors elle punira des barbares. A peine ces mots sont prononcés, que Perceval est aux mains avec le chevalier noir, et

Bliombéris se précipite sur celui qui portoit des armes dorées.

Comme ils alloient s'atteindre de leurs lances, le cheval de l'adversaire de Bliombéris fait un écart qui empêche son maître de toucher notre héros. En vain le chevalier furieux lui fait sentir l'aiguillon; le cheval résiste, se cabre, jette son cavalier loin de lui, et court en sautant auprès de Bliombéris. Celui-ci surpris regarde ce bel animal qui caracole autour de lui, hennit en le regardant, et vient lui mouiller les pieds de son écume. Bliombéris jette un cri en reconnoissant Ébene : il se précipite à terre, court à ce beau coursier, le caresse, le baise; et l'aimable Ébene semble partager sa joie. Le chevalier aux armes dorées profite du moment; il se releve, et s'avance, l'épée à la main, pour frapper Bliombéris par derriere. Ébene l'apperçoit, et attend que le traître soit à portée; alors il lui détache de toute sa force ses deux pieds contre la

poitrine, le renverse, le foule; et, malgré les cris de Bliombéris, il lui passe vingt fois sur le corps.

Pendant ce temps, Perceval s'étoit défait de son ennemi : Bliombéris, vainqueur sans avoir combattu, monte sur Ébene, et court avec le Gallois délivrer la malheureuse victime. Quelle est sa surprise en reconnoissant Clodion et Céline enchaînés, et prêts à être jettés dans le bûcher ! Ces amants imprudents avoient été surpris par Brunor et Danain, qui avoient ordonné leur supplice. Mais Danain venoit d'être immolé par Perceval; et Brunor, moulu par le charmant Ébene, pouvoit à peine respirer. Bliombéris le fit porter dans son château, remit Céline dans les mains de Clodion, fit rendre à ce prince ses armes, et lui donna le cheval d'Artus. Clodion embrassa mille fois ses chers libérateurs, leur jura de ne jamais oublier leurs bienfaits; et pressé de quitter un pays où il lui étoit arrivé

tant d'infortunes, il courut s'embarquer sur-le-champ, et arriva heureusement à Tournai avec la belle Céline.

Bliombéris reprit la route d'Orcanie; mais il n'y trouva point Palamede : le sort sembloit toujours l'éloigner de ce héros. Jamais il ne put le rencontrer, pendant dix-huit mois employés à parcourir l'Angleterre. Dans ces voyages, Bliombéris fit des actions dignes d'une éternelle mémoire : par-tout il délivroit les prisonniers, prenoit des châteaux, assommoit des géants, désarçonnoit des chevaliers, et sauvoit l'honneur des pucelles. Perceval, enchanté de son vaillant ami, l'aimoit comme le frere le plus tendre : Blanchefleur auroit donné tout ce qu'elle possédoit, hors son amant, pour unir Bliombéris et Félicie; et comme elle savoit les conditions auxquelles cette princesse seroit mariée, la charmante Blanchefleur tenoit un registre exact de toutes les actions de notre hé-

ros, pour pouvoir en rendre compte à Pharamond. Elle avoit déja fait un état de quarante-deux châteaux pris, vingt-trois géants tués, onze chevaliers vaincus, et soixante-trois pucelles délivrées : encore avoit-elle la modestie de ne pas se comprendre dans le nombre.

Bliombéris, que la gloire ne consoloit point de ne pas retrouver son pere, retournoit à la cour d'Artus, lorsqu'en traversant la forêt de Brocéliande, il arriva à ce même perron de Merlin où Blanchefleur avoit été poursuivie par Bréhus. Auprès de ce perron nos voyageurs apperçurent un grand chevalier couvert d'armes noires, couché sur le bord de la fontaine de Merlin, et profondément endormi. La chaleur lui avoit fait ôter son casque, et son visage sembloit annoncer que les chagrins l'avoient plus vieilli que les années. Sa lance et son bouclier étoient auprès de lui; sur ce bouclier étoit peinte une couronne de cyprès, avec ces

mots : JE N'EN VEUX POINT D'AUTRE. Perceval ne reconnut pas les traits de ce chevalier ; et desirant vivement de le connoître, il fit du bruit pour le réveiller. L'inconnu ouvrit à peine les yeux, que, reprenant ses armes, il s'élance sur un superbe coursier qui étoit auprès de lui ; et, sans dire un mot à Perceval, il met la lance en arrêt, et vient au galop sur lui. Le fier Gallois court à sa rencontre : mais, quelque terrible que soit le coup qu'il porte à l'inconnu, ce coup ne l'ébranle seulement pas ; au lieu que le magnanime Perceval vuide les arçons pour la premiere fois de sa vie. Bliombéris veut venger son frere d'armes ; et jugeant de la force de son ennemi par ce qu'il vient de faire, il s'affermit sur ses étriers, serre sa lance de toute sa force, et vole à la rencontre de l'inconnu. Vaines précautions ; celui-ci reçoit le coup de lance sur son bouclier, et renversant le vaillant Bliombéris, il le jette sur le gazon à côté de son

frere d'armes. Après cette double victoire, l'inconnu court après les chevaux des vaincus qui s'étoient échappés; il les ramene à leurs maîtres, salue Blanchefleur avec autant de politesse que de grace, s'éloigne au galop sans dire un seul mot, et bientôt on le perd de vue.

Nos héros, tous deux par terre, se regardoient, et ne savoient que penser. Blanchefleur, qui d'abord avoit craint que leur chûte ne les eût blessés, n'eut bientôt plus d'inquiétude; et voyant qu'ils remontoient tristement à cheval sans se parler, elle ne put s'empêcher de rire, et pensa fâcher Perceval. Jamais de sa vie ce fier Gallois n'avoit été désarçonné; c'étoit la premiere fois que Bliombéris l'étoit aussi: ils ne douterent point que ce ne fût quelque lutin qui avoit pris la figure d'un chevalier pour les vaincre; et ce qui le leur fit penser, c'est que l'aventure leur arrivoit près de la fontaine de Merlin, lieu célebre pour les enchan-

tements. Consolés par cette idée, nos paladins continuerent leur route vers Cramalot, où Perceval vouloit faire recevoir son ami chevalier de la table ronde.

Le compte qu'il rendit à Artus des actions de Bliombéris engagea ce monarque à lui accorder ce qu'il desiroit. La seule aventure dont Perceval ne parla pas fut celle de la fontaine de Merlin ; et tous les chevaliers de la cour d'Angleterre donnerent leur suffrage au nouveau frere qu'on leur présentoit. La belle Genievre, la tendre Yseult, étoient trop liées avec Blanchefleur pour refuser leur voix au chevalier qu'elle protégeoit. Bliombéris fut donc admis d'une voix unanime à cette fameuse table ronde, dont tous les chevaliers étoient si braves et si galants. Tant d'honneurs ne lui faisoient pas oublier sa Félicie ; il y pensoit sans cesse, et calculoit avec transport que les deux ans d'épreuve alloient expirer dans un mois.

Peu de jours avant son départ pour

la France, le roi Artus étant à table avec ses dames et ses paladins, on vit entrer un chevalier dont la bonne mine inspiroit du respect. Son bouclier sans devise annonçoit qu'il vouloit être inconnu ; la visiere de son casque étoit baissée : il s'approche fièrement d'Artus, et le saluant avec grace et noblesse : Puissant roi, lui dit-il, j'ai traversé les mers sur le bruit de ta renommée. Le desir de te voir, de voir la belle Genievre, m'amene d'un pays éloigné, et je n'ai pas regret à mon voyage. Il me reste un vœu à remplir ; c'est de me battre à outrance avec le plus vaillant de tes chevaliers.

A ces mots, Lancelot, Tristan, Perceval, Gauvain, Bliombéris, Arrodian, se levent ; et regardant de côté le téméraire étranger, ils demandent tous l'honneur d'éprouver leurs armes contre les siennes. Artus, content de leur impatience, se retourne vers l'inconnu : Seigneur chevalier, lui dit-il, vous n'avez qu'à choisir

parmi ces guerriers. L'inconnu demande un casque, il y jette les noms de tous ces chevaliers, et, après avoir agité le casque, il en tire lui-même le nom de Bliombéris. A peine l'a-t-il nommé, que, le regardant fixement, il paroît mécontent du sort, et va cependant se préparer au combat. Bliombéris, piqué de l'air de mépris qu'a eu l'inconnu en lisant son nom, fier d'être chargé de l'honneur de la table ronde, embrasse son cher Perceval, baise la main du roi Artus, et se fait amener Ébene. Toutes les dames, tous les chevaliers, se rendent au lieu du combat; Artus lui-même donne le signal, et les barrieres s'ouvrent.

D'un côté paroît le chevalier inconnu; ses armes bronzées contrastent parfaitement avec son cheval plus blanc que la neige. De l'autre côté s'avance Bliombéris monté sur le bel Ébene : son air est assuré, mais modeste. Les deux chevaliers courent l'un sur l'autre, et brisent

leurs lances sans s'ébranler. Le terrible cimeterre brille déja dans leurs mains; mille coups font jaillir le feu de leurs casques et de leurs boucliers. Surpris tous deux de tant de résistance, la colere se joint à la valeur. Impatients de terminer ce combat, ils se saisissent par le milieu du corps, et se tiennent étroitement embrassés. Ils font des efforts pour se renverser : leurs chevaux se dérobent sous eux, et les deux paladins tombent ensemble, mais tombent debout et sans se quitter. Pied contre pied, poitrine contre poitrine, leurs armes crient sous les efforts qu'ils font; les secousses violentes qu'ils se donnent semblent mutuellement les raffermir; leurs forces sont si égales, que leur combat a l'air d'un repos, et leur résistance réciproque les fait paroître immobiles. Bliombéris, en serrant son ennemi, distingua une fleur de lis gravée sur sa cuirasse : cette marque lui suffit pour connoître celui qu'il combattoit.

Grand Pharamond, lui dit-il, je me reconnois vaincu; et, s'il le faut, je vais tomber sur le sable : mais laissez-moi la gloire de vous avoir résisté. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie, et ma défaite m'est plus glorieuse que toutes mes victoires. Pharamond lui répondit, en lui serrant la main : J'exige de vous le secret; je veux partir sans être connu; et satisfait de m'être éprouvé contre le plus vaillant des chevaliers d'Artus, je n'oublierai jamais ni votre valeur, ni votre courtoisie : changeons d'épée. Bliombéris fléchit un genou devant le roi de France : celui-ci l'embrasse, lui donne son épée, prend la sienne; et remontant sur son cheval blanc, il sort de la lice, et disparoît.

Quel fut l'étonnement du roi Artus et de sa cour, lorsqu'ils virent la fin d'un combat qui faisoit craindre la mort des deux chevaliers. Bliombéris, fidele à sa promesse, ne confia qu'au seul Perceval

quel étoit celui qu'il avoit combattu ; mais tout le monde le devina, et le modeste Bliombéris ne savoit comment se dérober aux louanges de toute la cour.

Les deux ans d'épreuve expiroient : notre héros, désespérant de trouver son pere, prit congé du grand Artus, et se mit en route pour aller disputer Félicie. Le fidele Perceval et l'aimable Blanchefleur ne voulurent pas le quitter ; ils passerent tous trois la mer, et prirent le chemin de Tournai.

Qui pourroit peindre tous les sentiments qui agitent Bliombéris ? Chaque pas qu'il fait le rapproche de Félicie ; chaque instant qui s'écoule avance l'instant de la revoir. Son imagination lui peint cent fois le jour ce fortuné moment ; il en jouit avant d'y être ; et, tout entier à sa rêverie, il ne parle que pour engager Blanchefleur et Perceval à presser davantage leurs coursiers. Ces deux amants respectoient son impatience, et le bel

Ébene, qui sembloit toujours deviner les desirs de son maître, n'avoit jamais marché si vîte.

Bliombéris étoit vivement inquiet du premier moment où il verroit la princesse : il avoit peur de n'être pas maître de lui. Si Félicie, disoit-il, partage mon émotion, nous nous perdrons infailliblement. Perceval se creusoit la tête pour prévenir ce malheur; mais tous les moyens qu'il trouvoit étoient impossibles ou dangereux. Heureusement Blanchefleur les aida : l'imagination d'une femme tendre est plus fertile que le génie de tous les enchanteurs réunis. Il faut, dit-elle à l'amoureux Bliombéris, que vous écriviez à Félicie ; je lui porterai moi-même la lettre, et vous irez attendre la réponse dans la forêt des tourterelles. Cet avis est suivi ; Bliombéris écrit à la princesse : Blanchefleur et Perceval entrent dans Tournai avec la lettre; et Bliombéris gagne la forêt.

Avec quel plaisir, avec quel attendrissement ne revit-il pas cette allée où il avoit eu le bonheur d'être blessé par le sanglier! De douces larmes couloient de ses yeux en reconnoissant des lieux si chers. Il retrouva sur l'écorce de quelques arbres le mot TOUJOURS que sa main y avoit gravé. Rien n'est changé, disoit-il; tout est encore comme je l'ai laissé. Ah! Félicie, êtes-vous toujours la même? votre cœur.... t'adore toujours, s'écria Félicie qui arrivoit dans ce moment. A peine Blanchefleur lui avoit remis la lettre, qu'elle étoit partie pour la forêt. Elle vole, elle se précipite dans les bras de Bliombéris : ils veulent se parler; des sanglots redoublés leur coupent la parole; ils s'embrassent, ils pleurent; leurs levres brûlantes recueillent ces larmes, et l'ivresse du bonheur leur laisse à peine la faculté de le sentir.

Au bout de quelques instants Bliombéris et Félicie se raconterent tout ce qui

leur étoit arrivé. Ce récit fut souvent interrompu, et les deux amants ne purent le finir, parceque la princesse étoit obligée de retourner au palais. Pour éviter tout soupçon, Bliombéris convint de n'entrer que le lendemain dans Tournai; et il passa la nuit sur ce gazon où il avoit jadis délivré la tourterelle.

Cependant les chevaliers arrivoient de toutes parts pour disputer la main de la princesse : la ville de Tournai pouvoit à peine les contenir. Bliombéris alla descendre au palais du roi, et se présenta à son lever avec la foule des paladins. Il n'avoit eu garde d'oublier la brillante épée qu'il tenoit de la main de Pharamond. Le monarque la reconnut, et combla de caresses Bliombéris. Ce jeune guerrier se rendit chez la reine, qui le reçut avec bonté; et passant ensuite dans l'appartement de Félicie, au moment où elle recevoit tous les seigneurs de la cour, cette princesse ne put s'empêcher de

rougir en lui disant qu'il y avoit bien long-temps qu'on ne l'avoit vu.

Tout étoit prêt pour le tournoi dont la princesse étoit le prix. Déja un magnifique trône est élevé pour Pharamond et Rosemonde. Clodion et la belle Céline sont à leurs pieds : Félicie, parée de tous les diamants de la couronne, et plus brillante que sa parure, est à côté de la reine ; le cirque est rempli de gradins couverts de riches tapis ; toutes les dames, tous les seigneurs de la cour remplissent ces gradins ; une foule immense de peuple est au bas, et l'on voit au milieu du cirque une trentaine de chevaliers qui prétendoient à la main de la princesse.

Avant de commencer le tournoi, le roi avoit décidé que l'on feroit l'examen des actions de chaque prétendant, et qu'il ne seroit permis qu'aux plus illustres de combattre. Telle étoit la bonne foi de ces heureux temps : Pharamond ne demandoit à chaque chevalier d'autre garant de

sa gloire que son propre récit; et la franchise de ces paladins ne se seroit pas démentie, même pour obtenir la princesse. Chacun rendit compte au roi avec modestie et vérité de ce qu'il avoit fait. Lorsque le tour de Bliombéris fut arrivé, il détacha son épée; et la présentant au monarque: Voilà, dit-il, grand roi, le seul titre qui me rend digne de disputer la princesse. Cette épée m'a été donnée par le plus vaillant chevalier du monde, comme un gage de son estime. Mes autres actions ne sont rien, et je les ai oubliées depuis celle qui m'a valu cette épée. Je vous entends, lui répond Pharamond en souriant; combattez, soyez vainqueur, et ma fille est à vous. Quelle fut la joie de Bliombéris! il embrasse les genoux du roi, baise le bas de la robe de la belle Rosemonde, serre contre son sein Clodion et Perceval; et, animé par un coup-d'œil de la princesse, il s'élance sur Ébene, d'un air qui annonçoit déja la victoire.

Des trente prétendants à la princesse, onze avoient été jugés dignes de combattre: Bliombéris étoit le douzieme. Pour être déclaré vainqueur, il falloit renverser ses onze rivaux, et tenir tête pendant tout le jour à tout chevalier qui demanderoit le combat. Rien n'étonne ces vaillants guerriers; ils sont déja sur leurs coursiers, déja leurs bras nerveux agitent leurs lances brillantes: on n'attend plus que le signal.

Les trompettes sonnent; Bliombéris part comme un trait, et renverse au milieu de la carriere le rival qui couroit contre lui. Un autre se présente, et Bliombéris lui fait vuider les arçons. Un troisieme a le même sort. Bliombéris étoit le dieu Mars. Le bel Ébene, plus fier, plus ardent que jamais, sembloit jetter du feu par les yeux et par les naseaux, et hennissoit à chaque victoire. Félicie tremblante suivoit des yeux son amant: elle ne respiroit pas jusqu'au moment où

Bliombéris renversoit son adversaire ; alors elle reprenoit haleine, et le plus bel incarnat se répandoit sur ses joues. Pharamond voyoit avec plaisir que la victoire couronnoit Bliombéris ; Clodion applaudissoit de toutes ses forces ; Perceval juroit de se battre contre celui qui vaincroit Bliombéris ; et, malgré les représentations de tous ceux qui l'entouroient, Blanchefleur crioit chaque fois : Courage, Bliombéris !

Ce vaillant guerrier se surpasse lui-même ; et, sans briser sa lance, il a déja renversé ses onze rivaux. Les acclamations le déclarent vainqueur. Pharamond le prend par la main, et le conduit à Félicie. Cette princesse faisoit des efforts pour dissimuler sa joie. Bliombéris est à ses pieds : il va recevoir le prix de son courage, lorsqu'un chevalier inconnu demande le combat. Bliombéris, irrité de voir son bonheur troublé par un concurrent qu'il n'attendoit pas, quitte la main

de la princesse; et reprenant sa lance avec fureur: Qu'il paroisse, s'écria-t-il, qu'il vienne, ce nouveau rival! Ce rival parut: et que devint Bliombéris en reconnoissant le chevalier à la couronne de cyprès, qui avoit triomphé de lui et de Perceval à la fontaine de Merlin? Son courage fut prêt à l'abandonner; une sueur froide coule par tout son corps. Allons, dit-il, il faut savoir mourir, même à l'instant d'être heureux. Le chevalier des cyprès s'avance; il salue le roi et les princesses avec grace; et faisant caracoler son cheval, il glace d'effroi la tendre Félicie.

Perceval, qui l'a reconnu, s'élance dans l'arene, et veut combattre à la place de son ami; il prétend avoir à venger une injure particuliere: mais les juges du camp s'y opposent, et le fier Gallois est obligé d'aller se rasseoir, en menaçant des yeux le chevalier des cyprès. La princesse tremblante n'ose regarder ce dernier combat:

un silence morne regne dans l'assemblée, et l'on n'entend qu'en frémissant le son triste et aigu de la fatale trompette. Bliombéris regarde Félicie, se recommande à elle, serre fortement Ébene, et vole à son ennemi.

La rencontre de deux nuages chargés de tonnerre et poussés par des vents contraires ne fait pas un bruit plus affreux. Les deux chevaliers tombent sur la croupe de leurs chevaux, qui sont eux-mêmes renversés : mais, se débarrassant des étriers, ils se rejoignent le cimeterre à la main, et commencent un nouveau combat qui fait frémir les plus hardis des spectateurs. Félicie, que je vous plains! vous sentez tous les coups que l'on porte à votre amant, et votre cœur n'a point de cuirasse. Ce tendre cœur est déchiré par chaque coup d'épée que Bliombéris reçoit sur ses armes. Perceval furieux ne se contient déja plus; il veut aller prendre la place de son ami. Pharamond et

Blanchefleur peuvent à peine le retenir: ils lui font remarquer que Bliombéris n'a pas encore le moindre désavantage. Ce héros se défend avec la même vigueur qu'il est attaqué. Déja cette fatale couronne de cyprès est effacée; chaque coup de Bliombéris fait voler une piece de l'armure de son adversaire; chaque coup de son ennemi fracasse celle de Bliombéris. Le sang ne coule pas encore, mais il va bientôt couler: Bliombéris, le vaillant Bliombéris, chancele; un coup d'épée brise son casque, et laisse sa tête désarmée: il la couvre de son bouclier; mais bientôt il tombe un genou à terre, et se défend encore avec intrépidité. Félicie est évanouie; Blanchefleur jette des cris affreux; et Perceval, l'épée à la main, s'élance entre les combattants. Barbare, dit-il à l'inconnu, c'est à moi qu'il faut adresser tes coups; je suis ton ennemi, je te défie, je t'abhorre; je te regarde comme le plus lâche des hommes si tu

poursuis l'avantage que le hasard te donne sur Bliombéris... Bliombéris! s'écria l'inconnu, Bliombéris! Ô ciel!.. et c'est mon fils que j'allois immoler! A ces mots, il jette son épée et son casque; et tendant ses bras tremblants à Bliombéris: Mon fils, mon cher fils, viens embrasser Palamede! Bliombéris se précipite dans son sein; Palamede le presse contre son cœur, le baigne de ses larmes: Ah! mon fils, dit-il avec des sanglots, mon enfant, mon cher enfant, c'est toi que mon épée frappoit!.. toi... pour qui seul je supporte la vie!.. Guerriers, s'écrie-t-il en regardant tous les spectateurs, voilà mon vainqueur, je lui rends les armes; mon fils me surpasse, mon fils est un héros. Ces paroles sont entendues; le cirque retentit d'applaudissements.

Palamede vient présenter son fils à Pharamond, qui voulut finir cette heureuse journée par l'hymen de Félicie et de Bliombéris.

Palamede, Perceval et Blanchefleur ne quitterent plus ces tendres amants; et leur union, en les rendant heureux, fit le bonheur de toute la cour de Pharamond.

FIN.

PIERRE,

NOUVELLE ALLEMANDE.

La langue allemande est trop difficile : presque aucun François ne l'apprend, et c'est dommage ; nous y perdons du plaisir ; les Allemands y perdent de la gloire. Si nous pouvions lire en original leurs bons auteurs, nous serions enchantés de cette simplicité, de cette douceur qui caractérisent leurs ouvrages. Ils connoissent la nature, et sur-tout la nature champêtre, mieux que nous ; ils l'aiment bien davantage, et la peignent avec des couleurs plus vraies. Les simples traductions de Gessner sont au-dessus de toutes nos pastorales : on ne quitte jamais la mort d'Abel, les idylles, Daphnis, sans se trouver plus patient, plus tendre, plus doux, plus vertueux enfin, qu'avant la

lecture. Par-tout c'est de la morale pure et facile, et de la vertu qui rend heureux. Si j'étois curé de village, je lirois à mon prône les ouvrages de Gessner; et je suis bien sûr que tous mes paysans deviendroient honnêtes gens, toutes mes paroissiennes chastes, et que personne ne dormiroit au sermon.

En attendant, je fais des contes; et en voici un que je tiens d'un petit Suisse de treize ans, qui avoit long-temps gardé les vaches de M. Gessner.

Dans un village du marcgraviat de Bareith, en Franconie, vivoit un laboureur nommé Pierre. Il possédoit la plus belle ferme du pays, et c'étoit sa moindre richesse. Trois filles et trois garçons, qu'il avoit eus de sa femme Thérese, étoient déja mariés, avoient des enfants, et habitoient tous dans sa maison. Pierre, âgé de quatre-vingts ans, Thérese de soixante et dix-huit, étoient servis, aimés

et respectés par cette nombreuse famille, qui n'étoit occupée que de prolonger leur vieillesse. Comme ils avoient été sobres et laborieux pendant toute leur vie, nulle infirmité ne les tourmentoit dans leurs vieux ans : contents d'eux-mêmes, s'aimant toujours, heureux et fiers de leur famille, ils remercioient Dieu, et bénissoient leurs enfants.

Un soir, après avoir passé la journée à faire la moisson, le bon Pierre, Thérese et sa famille, assis sur des gerbes, se reposoient devant leur porte. Ils admiroient le spectacle de ces belles nuits d'été que ne connoissent point les habitants des villes. Voyez, disoit le vieillard, comme ce beau ciel est parsemé d'étoiles brillantes, dont quelques unes, en se détachant, laissent après elles un chemin de feu. La lune, cachée derriere ces peupliers, nous donne une lumiere pâle et tremblante, qui teint tous les objets d'un blanc uniforme. Le vent ne souffle plus;

les arbres tranquilles semblent respecter le sommeil des oiseaux qui sont dans leurs nids : la linotte et la fauvette dorment la tête sous leur aile : le ramier repose avec sa compagne, au milieu des petits qui n'ont encore d'autres plumes que celles de leur mere. Ce profond silence n'est troublé que par un cri plaintif et lointain, qui vient frapper nos oreilles à intervalles égaux; c'est le hibou, image du méchant: il veille quand les autres reposent; il se plaint sans cesse, et craint la lumiere du jour. Ô mes enfants! soyez toujours bons, et vous serez toujours heureux. Depuis soixante ans, votre mere et moi nous jouissons d'une félicité tranquille : puissiez-vous ne pas l'acheter aussi cher qu'elle nous coûta!

A ces mots, quelques larmes vinrent baigner les yeux du vieillard. Louison, une de ses petites-filles, qui n'avoit encore que sept ans, courut l'embrasser. Mon grand-papa, lui dit-elle, vous nous

faites tant de plaisir quand vous nous racontez, les soirs, quelque belle histoire! jugez combien nous en aurions si vous vouliez nous dire la vôtre! il n'est pas tard; la soirée est belle, et personne n'a envie de dormir. Toute la famille de Pierre lui fit les mêmes instances: on se mit en cercle autour de lui; Louison alla s'asseoir à ses pieds, et recommanda le silence. Chaque mere prit sur ses genoux l'enfant dont les cris auroient pu distraire l'attention; tout le monde écouta; et le bon vieillard, caressant d'une main Louison, et tenant de l'autre la main de Thérese, commença son histoire.

Il y a bien long-temps que j'avois dix-huit ans, et Thérese en avoit seize. Elle étoit fille unique d'Aimar, le plus riche fermier du pays. J'étois le paysan le plus pauvre du village: je ne m'apperçus de ma pauvreté qu'en devenant amoureux de Thérese.

Je fis tous mes efforts pour éteindre une

passion qui devoit me rendre malheureux. J'étois bien sûr que mon peu de fortune seroit un obstacle éternel pour obtenir Thérese, et que je devois renoncer à elle, ou songer aux moyens de m'enrichir. Mais, pour m'enrichir, il falloit quitter le village où demeuroit Thérese : cet effort étoit au-dessus de moi; j'aimai mieux aller me présenter comme valet de ferme chez le pere de Thérese.

Je fus reçu. Vous jugez avec quel courage je travaillois. Je devins bientôt l'ami d'Aimar; je le devins encore plus vîte de sa fille. Vous tous, mes enfants, qui vous êtes mariés par amour, vous savez bien comme l'on se plaît, comme l'on se cherche, comme l'on se trouve, quand une fois le cœur s'est donné. Thérese m'aimoit autant qu'elle étoit aimée. Je ne songeois à rien qu'à Thérese; je vivois auprès d'elle; je la voyois tous les jours : je ne pensois plus que ce bonheur pouvoit finir.

Je fus bientôt détrompé. Un paysan d'un village voisin fit demander Thérese à son pere. Aimar alla visiter les blés de celui qui s'offroit pour son gendre : d'après cet examen, il décida que c'étoit l'homme qu'il falloit à sa fille. Le mariage fut arrêté.

Nous eûmes beau pleurer, nos larmes ne servoient de rien. L'inflexible Aimar fit entendre à Thérese que sa tristesse lui déplaisoit : il fallut encore se contraindre.

Le jour fatal approchoit : tout espoir nous étoit ôté ; Thérese alloit devenir la femme d'un homme qu'elle haïssoit. Elle étoit sûre d'en mourir ; j'étois certain de ne pas lui survivre : nous prîmes le seul parti qui nous restoit ; nous nous enfuîmes : et le ciel nous punit.

Thérese et moi quittâmes le village au milieu de la nuit : elle étoit montée sur un petit cheval qu'un de ses oncles lui avoit donné ; j'avois décidé qu'elle pou-

voit emmener ce cheval, qui n'appartenoit pas à son pere. Un petit paquet de ses hardes et des miennes étoit dans un bissac : quelques provisions, très peu d'argent, fruit de ses épargnes, voilà ce qu'emportoit Thérese. Moi, je n'avois rien voulu prendre, tant il est vrai que la jeunesse se fait des vertus à son gré : j'enlevois une fille à son pere, et je me serois fait un scrupule de rien emporter de chez lui.

Nous marchâmes toute la nuit : au point du jour nous étions sur la frontiere de Boheme, hors de crainte d'être rejoints. Nous nous arrêtâmes dans un vallon, au bord d'un de ces petits ruisseaux que les amoureux aiment tant à trouver. Thérese descendit de cheval, s'assit avec moi sur le gazon; et nous fîmes un repas frugal, mais délicieux. Ce repas fini, nous nous occupâmes de ce que nous allions devenir.

Après un long entretien, après avoir

compté plus de vingt fois notre argent, et estimé le cheval à sa plus haute valeur, nous trouvions toujours que toutes nos richesses ne valoient pas vingt ducats. Vingt ducats ne font pas vivre long-temps. Nous décidâmes qu'il falloit d'abord gagner une grande ville pour y être moins découverts si l'on nous poursuivoit, et pour nous marier le plus promptement possible. Après cette sage résolution nous prîmes la route d'Égra.

En arrivant nous courûmes à l'église; un prêtre nous maria : nous lui donnâmes la moitié de notre petit trésor; jamais argent ne fut dépensé de si bon cœur. Il nous sembloit que toutes nos peines étoient finies, que nous n'avions plus rien à craindre : tout alla bien pendant huit jours.

Au bout de ce temps le petit cheval étoit vendu; au bout d'un mois nous n'avions plus rien. Que faire? que devenir? Je ne savois rien que les travaux rusti-

ques; et les habitants des grandes villes font si peu de cas de l'art qui les nourrit! Thérese n'étoit guère plus habile que moi; elle souffroit, elle trembloit pour l'avenir, et nous nous cachions mutuellement nos peines, supplice cent fois plus affreux que les peines mêmes. Enfin, n'ayant plus de ressource, je m'engageai dans le régiment de cavalerie qui étoit en garnison à Égra. Le prix de mon engagement fut donné à Thérese, qui le reçut en pleurant.

Ma paie me suffisoit pour vivre; les petits ouvrages que faisoit Thérese, car l'indigence l'avoit instruite, lui donnoient le moyen de faire aller notre petit ménage. Un enfant vint resserrer nos nœuds: c'étoit toi, ma chere Gertrude; nous te regardâmes, Thérese et moi, comme devant faire le bonheur de nos vieux jours. A chaque enfant que le ciel nous a donné, nous avons dit la même chose, et jamais nous ne nous sommes trompés. Je

te mis en nourrice, parceque ma femme ne put te nourrir ; elle en fut désolée ; elle passoit les jours auprès de ton berceau, tandis que, par mon exactitude à mes devoirs, je tâchois d'acquérir l'estime et l'amitié de mes chefs.

Frédéric, mon capitaine, n'avoit que vingt ans : il se distinguoit de tous les autres officiers par sa douceur et par sa figure. Il m'avoit pris en affection ; je lui racontai mon aventure : il vit Thérese, et notre sort l'intéressa. Il nous promettoit tous les jours de faire des démarches auprès d'Aimar ; et comme je dépendois absolument de lui, j'avois sa parole qu'il me rendroit ma liberté aussitôt qu'il auroit appaisé mon beau-pere. Frédéric avoit déja écrit à notre village, sans recevoir de réponse.

Le temps s'écouloit : mon jeune capitaine ne paroissoit pas se refroidir. Thérese cependant devenoit chaque jour plus triste. Lorsque je lui en demandois le mo-

tif, elle me parloit de son pere, et détournoit la conversation. J'étois loin de soupçonner que Frédéric étoit la cause de son chagrin.

Ce jeune homme, ardent comme on l'est à son âge, avoit vu Thérese comme je la voyois : sa vertu étoit plus foible que sa passion. Il connoissoit nos malheurs ; il savoit le besoin que nous avions de lui : il osa expliquer à Thérese quel prix il vouloit de sa protection. Ma femme fut indignée, et le lui témoigna : mais connoissant mon caractere violent et jaloux, elle me déroboit ce fatal secret ; elle résistoit à Frédéric sans me le dire, tandis que, trop crédule, je lui vantois tous les jours la généreuse amitié du capitaine.

Un jour qu'après avoir descendu le piquet je regagnois la maison où demeuroit ma femme, j'apperçus devant moi, jugez de ma surprise, Aimar. Te voilà donc, s'écria-t-il, ravisseur ! rends-moi ma fille ; rends-moi le bonheur que tu

m'as enlevé pour prix de l'amitié que je t'avois marquée. Je tombai à genoux devant Aimar ; j'essuyai le premier moment de sa colere ; je l'appaisai par mes pleurs : il consentit à m'écouter. Je n'entrepris point de me justifier : Le mal est fait, lui dis-je ; Thérese est à moi ; elle est ma femme. Ma vie est dans vos mains, punissez-moi ; mais épargnez votre enfant, votre fille unique ; ne déshonorez pas son époux ; ne la faites pas mourir de douleur : oubliez-moi pour ne vous souvenir que d'elle. En disant ces mots, au lieu de le conduire chez Thérese, je le conduisois vers l'endroit où l'on te nourrissoit, ma fille : Venez, ajoutai-je, venez voir quelqu'un dont il faut aussi que vous ayez pitié.

Tu étois dans ton berceau, Gertrude ; tu dormois ; ton visage blanc et vermeil peignoit l'innocence et la santé. Aimar te regarde, ses yeux se mouillent. Je te prends dans mes bras, je te présente à

lui : Voilà encore votre fille, lui dis-je. Tu te réveillas à mon mouvement ; et, comme si le ciel t'avoit inspirée, loin de te plaindre, tu te mis à sourire ; et, tendant tes deux petits bras vers le vieux Aimar, tu saisis ses cheveux blancs que tu serrois dans tes doigts en rapprochant son visage du tien. Le vieillard te couvrit de baisers, me pressa contre sa poitrine ; et t'emportant avec lui : Allons trouver ma fille ; viens, mon fils, s'écria-t-il en me tendant la main. Vous devez penser, mes enfants, avec quelle joie je le conduisis à notre maison.

Pendant le chemin, je craignis que la vue de son pere ne fît du mal à Thérese. Dans le dessein de la prévenir, je cours devant Aimar ; je monte, j'ouvre la porte, et je vois Frédéric aux genoux de Thérese, qui étoit obligée d'employer la force pour se dérober à ses transports. A peine ce spectacle avoit frappé mes yeux, que mon épée étoit dans le sein de Frédéric.

Il tombe baigné dans son sang, il s'écrie : on accourt ; la garde arrive ; mon épée fumoit encore ; on me saisit, et le malheureux Aimar arrive avec la foule pour voir son gendre chargé de fers.

Je l'embrassai, je lui recommandai mon enfant et ma femme qui étoit sans connoissance : je t'embrassai aussi, ma chere Gertrude, et je suivis mes camarades, qui me conduisirent dans un cachot.

J'y fus deux jours et trois nuits, dans l'état que vous pouvez imaginer. J'ignorois tout ce qui se passoit ; j'ignorois le sort de Thérese : je ne voyois personne que mon sinistre geolier, qui répondoit à toutes mes questions en m'assurant que je ne pouvois demeurer long-temps sans être condamné.

Le troisieme jour, les portes s'ouvrent ; on me dit de sortir ; un détachement m'attendoit : on m'entoure ; je marche ; on me conduit à la place d'armes :

Je vois de loin le régiment assemblé, et j'apperçois l'affreux instrument de mon supplice. L'idée que j'étois au comble de mes maux me rendit les forces que j'avois perdues : je doublai le pas par un mouvement convulsif; ma langue prononçoit malgré moi le nom de Thérese ; je la cherchois des yeux, je me plaignois de ne pas la trouver : j'arrive enfin.

On me lit ma sentence ; on me livre à celui qui devoit l'exécuter : je n'attendois plus que le coup mortel, lorsque des cris perçants suspendent mon supplice. Je regarde, je vois un spectre à demi nu, pâle, sanglant, faisant des efforts pour percer la troupe armée qui m'environnoit : c'étoit Frédéric. Mes amis, crioit-il, c'est moi qui suis coupable, c'est moi qui mérite la mort. Mes amis, grace pour l'innocent : j'ai voulu séduire sa femme, il m'en a puni ; il a été juste : vous êtes des barbares, si vous osez attenter à ses jours. Le chef du ré-

giment court à Frédéric; il veut le calmer: il lui montre la loi qui me condamne pour avoir porté la main sur mon officier. Je ne l'étois plus, s'écrie Frédéric ; je lui avois rendu sa liberté : voilà son congé signé de la veille ; il n'est pas soumis à votre justice. Les chefs étonnés s'assemblent; Frédéric et l'humanité défendent mes droits; je suis reconduit en prison : Frédéric écrit au ministre; il s'accuse lui-même; il demande ma grace, et l'obtient.

Aimar, Thérese et moi, nous allâmes nous jetter aux pieds de ce libérateur. Il confirma le don qu'il m'avoit fait de ma liberté; il voulut y joindre des bienfaits que nous n'acceptâmes point. Nous revînmes dans ce village, où la mort d'Aimar m'a laissé maître de ses biens, et où nous finirons nos jours, Thérese et moi, dans la paix et au milieu de vous.

Tous les enfants de Pierre s'étoient pressés autour de lui pendant son récit.

Il ne parloit plus, qu'ils écoutoient encore; et leurs pleurs couloient le long de leurs joues. Consolez-vous, leur dit le bon vieillard; le ciel m'a récompensé de toutes mes peines par l'amour que vous avez pour moi. En disant ces mots, il les embrassa; Louison le baisa deux fois, et toute la famille alla se coucher.

FIN.

CÉLESTINE,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

Les Espagnols ont été nos maîtres en littérature : nous les avons passés depuis ; mais il ne faut pas oublier qu'ils nous guiderent. Ils avoient un théâtre et de bons poètes long-temps avant nous : Lope de Véga, Garcilasso, Michel de Cervantes, écrivoient avant la naissance de Rotrou et de Corneille. Don Quichotte avoit déja valu à la littérature espagnole une gloire dont elle a paru se contenter, puisqu'elle ne s'est pas souciée d'aller au-delà. Leur langue étoit universellement répandue : presque tous les académiciens dont le cardinal de Richelieu composa l'académie françoise savoient l'espagnol, et traduisoient ou imitoient les auteurs de cette nation. Tous les romans,

toutes les comédies de ce temps peignoient les mœurs de l'Espagne. En effet, ces mœurs étoient favorables à la scene : les aventures singulieres, les quiproquo, les déguisements, les duels, qui remplissent tous leurs livres, déplaisent quelquefois, mais n'ennuient guere. La curiosité fait toujours achever l'ouvrage, ce qui n'arrive pas toujours avec des auteurs plus raisonnables. D'ailleurs cette galanterie maure, mêlée à la vivacité, à la noblesse du caractere castillan, fait de tous les vrais Espagnols autant de héros ; et l'on sait que les Espagnoles sont les amantes les plus passionnées.

Comment se fait-il donc que ce peuple, qui a de la valeur, de l'esprit, une patience à toute épreuve, un superbe royaume, les Philippines, les mines du Potose, la moitié de l'Amérique, et des Bourbons, ne soit pas le plus puissant peuple de l'Europe ? Il y auroit là-dessus beaucoup de choses à dire, que je ne di-

rai point, pour trois raisons. La premiere, c'est qu'elles seroient inutiles : la seconde, c'est que je déplairois peut-être à ALGUNO FAMILIAR DEL SANTO OFFICIO ; et que Dieu m'en préserve! la troisieme, c'est que j'ai une nouvelle à raconter.

CÉLESTINE à dix-sept ans étoit la beauté de Grenade. Orpheline et héritiere d'une fortune immense, elle vivoit sous la tutele d'un vieux oncle dur et avare : cet oncle s'appelloit Alonze. Il étoit occupé toute la journée à compter ses ducats, et toute la nuit à faire taire les sérénades que l'on venoit donner à Célestine. Le dessein d'Alonze étoit de marier cette riche héritiere avec don Henrique son fils, qui étudioit depuis dix ans à l'université de Salamanque, et commençoit à expliquer Cornélius Népos assez passablement.

Presque tous les cavaliers de Grenade étoient amoureux de Célestine ; ils ne

pouvoient la voir qu'à la messe, et tous les jours l'église où elle alloit étoit remplie des jeunes gens les plus aimables et les mieux faits. Parmi eux se distinguoit don Pedre. Capitaine de cavalerie à vingt ans, peu riche, mais d'une grande maison, beau, doux, spirituel et très tendre, il s'attiroit les yeux de toutes les dames de Grenade, et il ne regardoit que Célestine. Celle-ci, qui s'en étoit apperçue, commençoit à regarder aussi don Pedre.

Ils passerent ainsi deux mois sans oser se parler, et ne s'en disant pas moins beaucoup de choses. Au bout de ce temps don Pedre trouva le moyen de faire parvenir à sa maîtresse une lettre qui lui apprenoit tout ce qu'elle savoit déja. La sévere Célestine eut à peine lu cette lettre, qu'elle la fit reporter à don Pedre avec beaucoup de dignité : mais comme Célestine avoit une mémoire fort heureuse, elle retint la lettre par cœur, et fut en état d'y répondre très en détail huit jours après.

Nos deux amants s'aimoient et s'écrivoient : don Pedre vouloit davantage. Il sollicitoit depuis long-temps la permission de venir causer à la jalousie de Célestine. Tel est l'usage d'Espagne, où les fenêtres servent bien plus pour la nuit que pour le jour : là se donnent tous les rendez-vous. A l'heure où la rue doit être déserte, l'amant s'enveloppe dans son manteau, s'arme de son épée, et marche, en invoquant l'Amour et la Nuit, vers une jalousie basse, grillée du côté de la rue, et fermée en dedans par des volets. Bientôt les volets s'ouvrent doucement; la charmante Espagnole paroît, et demande en tremblant si personne n'est dans la rue : son amant transporté de joie la rassure; on se parle à voix basse, on s'interrompt, on se dit cent fois la même chose; les serments volent à travers les grilles, les baisers y passent à moitié; l'amant maudit les barreaux; la maîtresse leur rend graces : le jour approche, il faut

se séparer; on est encore une heure à se dire adieu, et l'on se quitte sans avoir parlé d'une infinité de choses intéressantes que l'on avoit à se dire.

La jalousie de Célestine étoit au rez-de-chaussée, et donnoit sur une petite place mal bâtie, déserte, et habitée seulement par les plus pauvres du peuple. La vieille nourrice de don Pedre y occupoit une misérable chambre vis-à-vis la fenêtre de Célestine. Pedre va trouver sa nourrice : Ma bonne mere, lui dit-il, j'ai souffert trop long-temps que vous fussiez si mal logée; cet oubli est coupable de ma part, et je veux le réparer en vous donnant un appartement chez moi : venez l'occuper, et abandonnez celui-ci à ma disposition. La bonne femme, attendrie jusqu'aux larmes, refuse long-temps; mais pressée de maniere à ne pouvoir résister, elle accepte l'échange en baisant les mains de son pieux nourrisson.

Jamais roi ne prit possession d'un pa-

lais avec autant de joie qu'en ressentit don Pedre en s'établissant dans la chambre de sa nourrice. Dès que le soir fut venu, Célestine parut à la jalousie : elle promit d'y venir tous les deux jours, et tint parole tous les jours. Ces doux entretiens acheverent d'enflammer ces tendres amants : bientôt toutes les heures de la nuit furent employées à se parler, et toutes les heures du jour à s'écrire. Enfin, ils en étoient tous deux à ce point d'ivresse, de bonheur et de tourments, dernier période de l'amour, quand le fils d'Alonze, Henrique, le futur époux de Célestine, arriva de Salamanque, apportant pour sa prétendue une déclaration d'amour en latin que son régent lui avoit faite.

On tint conseil à la jalousie; mais pendant ce temps le vieux tuteur faisoit dresser le contrat de mariage, et le jour étoit fixé pour marier Célestine et Henrique. Tout le monde sait bien qu'en pareille

circonstance il n'y a d'autre parti à prendre que de s'enfuir en Portugal. C'est à quoi l'on se décida. Il fut arrêté qu'en arrivant à Lisbonne, les deux amants commenceroient par se marier, et plaideroient ensuite avec le tuteur. Célestine devoit se munir d'une cassette de pierreries que sa mere lui avoit laissée : cette cassette valoit beaucoup d'argent, et devoit faire vivre les époux jusques au gain du procès. Jamais dessein ne fut combiné avec tant de prudence.

Il ne s'agissoit plus que de pouvoir s'échapper; et pour cela il falloit s'emparer de la clef de la jalousie. Célestine en vint à bout. Aussitôt il fut arrêté que le lendemain, à onze heures du soir sonnantes, Pedre, après avoir disposé des chevaux hors de la ville, viendroit chercher Célestine qui descendroit par la fenêtre, et qu'ils fuiroient tous deux vers le Portugal.

Don Pedre employa toute la journée

aux apprêts de son départ; Célestine, de son côté, arrangea et dérangea vingt fois la petite cassette qui devoit les suivre : elle eut grand soin d'y serrer une fort belle émeraude que son amant lui avoit donnée. Célestine et la cassette étoient prêtes à huit heures du soir, et il n'en étoit pas dix que don Pedre, après avoir disposé ses chevaux sur la route d'Andalousie, gagnoit en palpitant de joie la petite place.

Sur le point d'y arriver, il entend appeller au secours, et voit deux hommes attaqués par cinq spadassins qui, armés d'épées et de bâtons, s'en servoient alternativement contre eux. Le brave Pedre oublie tout pour se jetter sur les agresseurs : il en blesse deux, et fait fuir les trois autres. Quelle est sa surprise en reconnoissant dans ceux qu'il a délivrés le tuteur Alonze et son fils Henrique! Les jeunes cavaliers de la ville, amoureux de Célestine, et sachant qu'Henrique alloit

l'épouser, avoient eu l'indignité de faire insulter leur rival par des spadassins, espece de scélérats trop commune en Espagne; et, sans la valeur de don Pedre, le vieux avare et le jeune écolier auroient eu de la peine à se tirer de leurs mains.

Pedre cherchoit à se dérober à leurs remercîments; mais Henrique, qui se piquoit d'avoir appris la politesse à Salamanque, juroit qu'il ne le quitteroit pas de toute la nuit. Pedre au désespoir avoit déja entendu sonner onze heures. Hélas! il ne savoit pas le malheur qui lui étoit arrivé.

Un des spadassins qu'il avoit mis en fuite avoit passé, le nez dans son manteau, près de la jalousie de Célestine. Il faisoit une nuit très obscure: la malheureuse amante, qui avoit ouvert la fenêtre, et qui attendoit don Pedre, crut le voir en appercevant le spadassin. Elle lui tend la main avec un soupir d'impatience et de joie; et lui présentant la cassette: Pre-

nez nos diamants, lui dit-elle, tandis que je vais descendre. Au mot de diamants le spadassin s'arrête, saisit la cassette sans répondre un seul mot; et tandis que Célestine est occupée à descendre, il s'enfuit précipitamment.

Jugez de la surprise de Célestine, lorsque, seule dans la rue, elle regarde autour d'elle, et ne voit plus celui qu'elle avoit pris pour don Pedre. Elle croit d'abord qu'il s'est éloigné pour ne pas donner de soupçons; elle marche, elle se hâte, le cherche des yeux, l'appelle à voix basse : elle n'apperçoit rien, et personne ne répond. La frayeur la saisit : elle ne sait plus ce qu'elle doit faire. Retournera-t-elle dans sa maison? Sortira-t-elle de la ville pour aller trouver les chevaux et les gens de don Pedre qui l'attendent? Elle balance, elle frémit, et marche toujours. Bientôt elle s'égare dans les rues : la solitude, l'obscurité, tout redouble ses alarmes. Enfin elle rencontre un homme,

et lui demande en tremblant si elle est loin de la porte de la ville : cet homme la lui indique. Célestine respire ; elle avance avec plus de courage, sort de Grenade, et ne trouve personne. Elle n'ose encore accuser son amant ; elle espere toujours qu'il est plus loin : elle s'engage dans le chemin, tremble à chaque buisson, appelle à chaque pas don Pedre ; et plus elle marche, plus elle s'égare : c'étoit le côté opposé à la route de Portugal.

Cependant don Pedre n'avoit pu se débarrasser du reconnoissant Henrique et de son pere. Sans vouloir le quitter d'un pas, ils le forcerent de venir avec eux dans leur maison. Pedre, comptant bien que Célestine alloit apprendre en le voyant la cause de son retard, se résigne à les suivre. Ils arrivent : Alonze court à la chambre de sa pupille pour l'instruire du péril qu'il a couru ; il l'appelle, on ne répond point ; il entre, la jalousie est ouverte. Ses cris font venir les valets ;

l'alarme est dans la maison : Célestine s'est échappée. Pedre, au désespoir, veut sur-le-champ courir après elle : Henrique, en le remerciant de l'intérêt qu'il prend à son malheur, veut l'accompagner par-tout. Mais pour être plus sûrs de la retrouver, Pedre exige qu'il aille d'un côté pendant qu'il ira de l'autre. Il court rejoindre ses gens ; et ne doutant pas que Célestine ne soit sur la route de Portugal, il creve ses chevaux en s'éloignant d'elle, tandis qu'Henrique galope vers les Alpuxares, chemin que Célestine avoit pris.

La triste Célestine suivoit la route des Alpuxares, demandant son cher don Pedre à tous les objets que la nuit lui laissoit distinguer. Elle entendit derriere elle un bruit de chevaux : sa premiere pensée fut que c'étoit don Pedre ; la seconde, que ce pouvoient être des voyageurs ou des brigands : elle sort du chemin toute tremblante, et se cache derriere des brous-

sailles. Bientôt elle voit passer Henrique suivi de plusieurs valets : elle frémit à cette vue ; et de peur de retomber au pouvoir d'Alonze, si elle suit la grande route, elle s'en détourne et s'enfonce dans les bois.

Les Alpuxares sont une chaîne de montagnes qui va depuis Grenade jusqu'à la Méditerranée : elles ne sont habitées que par des pâtres et des laboureurs. Un sol aride et pierreux, des chênes verds épars çà et là, des torrents, des cascades bruyantes, et quelques chevres suspendues à la cime des rochers, sont les seuls objets qui se présentent à Célestine aux premiers rayons du jour. Épuisée de lassitude et de douleur, les pieds déchirés par les cailloux, elle s'arrête sous un roc, au travers duquel filtroit une eau limpide. Le silence de cette grotte, le paysage agreste qui l'environnoit, le bruit sourd et lointain de plusieurs cas-

cades, le murmure de cette eau qui tomboit goutte à goutte dans le bassin qu'elle s'étoit creusé, tout sembloit se réunir pour faire mieux sentir à Célestine qu'elle étoit seule au milieu d'un désert, abandonnée de toute la nature. Couchée au bord de cette eau, où ses larmes tomboient par intervalles, songeant aux malheurs qui la menaçoient, mais songeant sur-tout à don Pedre, elle se flattoit encore de le retrouver un jour. Ce n'est pas lui, disoit-elle, que j'ai vu fuir avec mes diamants; en vain j'ai cru le reconnoître. Comment est-il possible que mon cœur ne m'ait pas avertie! Il me cherche, j'en suis sûre; il pleure loin de moi, et je vais mourir loin de lui.

Comme elle disoit ces mots, elle entendit au bas de la grotte le son d'une flûte champêtre : elle écoute, et bientôt une voix douce, mais sans culture, chante sur un air rustique ces paroles :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment;
Chagrin d'amour dure toute la vie.
J'ai tout quitté pour l'ingrate Silvie :
Elle me quitte, et prend un autre amant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Tant que cette eau coulera doucement
Vers le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétoit Silvie :
L'eau coule encore; elle a changé pourtant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Qui le sait mieux que moi? s'écria Célestine en sortant de la grotte pour parler à celui qui chantoit. C'étoit un jeune chevrier, assis au pied d'un saule, et regardant avec des yeux mouillés de pleurs l'eau qui serpentoit sur les cailloux. Dans ses mains étoit une flûte, à ses côtés un bâton d'épine et un petit paquet de hardes enveloppées dans une peau de chevre. Berger, lui dit Célestine, on vous a sans doute abandonné; ayez pitié d'une

étrangere que l'on abandonne aussi, et enseignez-moi dans ces montagnes un village, une habitation, où je puisse trouver, non du repos, mais du pain. Hélas! madame, lui répondit le chevrier, je voudrois pouvoir vous conduire jusqu'au village de Gadara, situé derriere ces roches : mais vous n'exigerez pas que j'y retourne, quand vous saurez que ma maîtresse doit épouser aujourd'hui même mon rival. Je vais quitter ces montagnes pour n'y revenir de ma vie ; et je n'emporte que ma flûte, un habit dans ce paquet, et le souvenir du bien que j'ai perdu. Ce peu de mots fit naître plusieurs idées à Célestine : Mon ami, dit-elle au chevrier, vous n'avez point d'argent, et il vous en faudra quand vous serez sorti de ce pays : j'ai quelques pieces d'or que je vais partager avec vous, si vous voulez me donner l'habit renfermé dans ce paquet. Le chevrier accepte l'offre : Célestine lui donne une douzaine de ducats ;

et, après s'être fait instruire du sentier qui menoit à Gadara, elle dit adieu au chevrier, et rentre dans la grotte pour s'habiller en berger.

Elle en sortit avec la veste de peau de chamois, tailladée en bleu céleste, la panetiere, le chapeau orné de rubans, et plus belle dans cet équipage qu'elle ne l'avoit jamais été couverte de pierreries. Elle prend le chemin du village, arrive; et, s'arrêtant sur la grande place, elle demande aux paysans si quelqu'un d'eux n'a pas besoin d'un valet de ferme. On l'environne, on la regarde; les jeunes filles sur-tout considerent ses beaux cheveux blonds qui flottent sur ses épaules, ses yeux doux et brillants, quoiqu'un peu abattus: sa taille svelte, sa démarche, tout les surprend et les ravit. Personne ne peut deviner d'où vient un si beau jeune homme. L'un pense que c'est un grand seigneur déguisé; un autre, que c'est un prince amoureux de quel-

que bergere ; et le magister, qui étoit le poète du lieu, assure que c'est Apollon réduit une seconde fois à venir garder les troupeaux.

Célestine, qui prit le nom de Marcélio, ne fut pas long-temps à trouver un maître. Ce fut le vieux alcade du village, regardé comme le plus honnête homme du pays. Ce bon laboureur, car les alcades ne sont pas autre chose, se sentit bientôt la plus tendre amitié pour Célestine. A peine la laissa-t-il un mois à la garde de son troupeau : il lui donna l'emploi de veiller sur sa maison ; et Marcélio s'en acquittoit avec tant de douceur et de fidélité, que le maître et les valets s'en louoient également. Au bout de six mois, l'alcade, qui avoit plus de quatre-vingts ans, laissa l'entiere disposition de son bien à son cher Marcélio : il alla même jusqu'à le consulter sur toutes les causes qu'on lui portoit à juger ; et jamais l'alcade n'avoit été si juste que depuis

qu'il étoit guidé par Marcélio. Marcélio étoit l'exemple et l'amour du village ; sa douceur, ses graces, sa sagesse lui gagnoient tous les cœurs. Voyez, disoient toutes les meres à leurs fils ; voyez ce beau Marcélio : il est toujours avec son maître ; il s'occupe sans cesse de rendre heureuse sa vieillesse, et ne quitte pas ses devoirs, comme vous, pour courir après les bergeres.

Deux ans se passerent ainsi. Célestine, songeant toujours à don Pedre, avoit secrètement envoyé un berger dont elle étoit sûre s'informer à Grenade de son amant, d'Alonze et d'Henrique. Le berger lui avoit rapporté que le vieux Alonze étoit mort, qu'Henrique étoit marié, et que depuis deux ans Pedre n'avoit paru dans le pays. Célestine n'espéroit plus le revoir ; et, heureuse de passer ses jours au village, au sein de la paix et de l'amitié, elle tâchoit d'accoutumer son cœur à ne vivre que de ce dernier sentiment,

quand le vieux alcade, son maître, tomba dangereusement malade. Marcélio lui rendit les soins du fils le plus tendre, et le bon vieillard le traita comme un pere reconnoissant : il mourut en laissant tout son bien au fidele Marcélio. Ce testament ne consola pas l'héritier.

Tout le village pleura son alcade : après lui avoir rendu les honneurs funebres, avec plus de larmes que de pompe, on s'assembla pour élire son successeur. En Espagne, certains villages ont le droit de nommer leur alcade, c'est-à-dire le magistrat qui juge leurs procès, prend connoissance des délits, fait arrêter les coupables, les interroge, et les livre ensuite aux justices supérieures, qui d'ordinaire confirment les sentences de ces paysans magistrats : car les bonnes loix sont toujours d'accord avec la simple raison.

Le village assemblé élut tout d'une voix celui que le dernier alcade sembloit

avoir désigné pour successeur. Les vieillards, suivis de tous les jeunes gens, vinrent en cérémonie porter à Marcélio la marque de sa dignité: c'étoit une baguette blanche. Célestine l'accepta; et, touchée jusqu'aux larmes des témoignages d'affection que lui donnoient ces bonnes gens, elle résolut de consacrer à leur bonheur une vie destinée d'abord à l'amour.

Tandis que le nouvel alcade s'occupe des devoirs de son état, rappellons-nous le malheureux don Pedre, que nous avons laissé galopant sur la route de Portugal, et s'éloignant toujours de celle qu'il espéroit rencontrer.

Il alla jusqu'à Lisbonne, sans apprendre aucune nouvelle de Célestine. Il revient sur ses pas, cherche de nouveau dans tous les lieux où il a cherché, retourne à Lisbonne, et n'est pas plus heureux. Après six mois de soins et de peines inutiles, s'étant assuré que sa chere Cé-

lestine n'avoit pas reparu à Grenade, il s'imagina qu'elle étoit peut-être à Séville, où elle avoit des parents. Il court à Séville : les parents de Célestine venoient de partir avec la flotte du Mexique. Pedre ne doute pas que sa maîtresse ne soit au Mexique : il s'embarque sur le dernier vaisseau qui restoit à partir, arrive à Mexico, trouve les parents de Célestine, mais ne trouve point celle qu'il cherchoit. Il revient en Espagne : son vaisseau battu de la tempête fait naufrage sur les côtes de Grenade. Don Pedre se sauve à la nage avec quelques passagers; ils abordent, pénetrent dans les montagnes pour demander du secours, et le hasard où l'amour les conduit à Gadara.

Don Pedre et ses compagnons d'infortune entrent dans la premiere hôtellerie : ils se félicitent d'avoir échappé au danger; et tandis qu'on les questionne sur leur malheur, un des passagers prend querelle avec un soldat du vaisseau, pour

une cassette que le soldat avoit sauvée; et que le passager prétendoit lui appartenir. Don Pedre, qui veut appaiser la dispute, fait déclarer au passager ce que contient la cassette, et va l'ouvrir, pour s'assurer qu'il a dit vrai. Que devient-il en reconnoissant les pierreries de Célestine, et parmi elles l'émeraude qu'il lui avoit donnée? Il demeure un instant immobile, examine plus attentivement les bijoux; et fixant le maître de la cassette avec des yeux pleins de fureur: D'où vous viennent ces pierreries? lui dit-il d'une voix terrible. Que vous importe? répond fièrement le passager; il suffit qu'elles m'appartiennent. Il veut alors les arracher à Don Pedre: mais celui-ci, ne se possédant plus, le repousse, met l'épée à la main; et attaquant le passager: Traître, lui dit-il, tu confesseras ton crime, où tu périras sur l'heure. En disant ces mots, il pousse son ennemi qui se défend avec valeur, mais qui tombe

bientôt percé d'un coup mortel. Tout le monde accourt à ce spectacle : on environne Don Pedre, on le saisit, on le traîne au cachot ; et le maître de l'hôtellerie envoie sa femme chercher le curé pour assister le mourant, tandis qu'il court lui-même chez l'alcade porter la cassette, et rendre compte de tout ce qui vient d'arriver.

Quelles furent la surprise, la joie, la frayeur de Célestine en reconnoissant ses diamants, et en apprenant l'attentat du cavalier prisonnier ! Sur-le-champ elle court à l'hôtellerie : le curé y étoit déja ; et le mourant, touché de ses exhortations, déclara devant l'alcade que, deux ans auparavant, en passant la nuit dans une rue de Grenade, une femme, à une jalousie, lui avoit présenté la cassette, en lui disant de la garder tandis qu'elle alloit descendre ; qu'il s'étoit enfui avec les bijoux, et qu'il demandoit pardon de ce vol à Dieu, et à la dame qu'il ne connois-

soit point. Après ce récit, il expira, et Célestine courut à la prison.

Comme son cœur palpitoit pendant le chemin ! Elle précipite ses pas : tout lui dit que c'est don Pedre qu'elle va revoir ; mais elle craint d'en être reconnue. Elle enfonce son chapeau sur ses yeux, s'enveloppe de son manteau ; et, précédée d'un greffier et du geolier qui portoit une lumiere, elle descend dans le cachot.

A peine fut-elle au bas de l'escalier, qu'elle reconnut don Pedre. A cette vue, la joie lui ôte presque l'usage de ses sens : elle s'appuie contre le mur ; sa tête tombe sur son épaule, et ses larmes coulent le long de ses joues. Elle les essuie, reprend haleine, et, s'efforçant de parler avec assurance, elle approche du prisonnier : Étranger, lui dit-elle en déguisant sa voix et prenant de longs intervalles pour respirer, vous avez tué votre compagnon !... qui a pu vous porter... à une action si coupable ? Après ce peu de mots elle ne

peut se soutenir, et s'assied sur une pierre en couvrant son visage de sa main. Alcade, lui répond don Pedre, je n'ai point fait un crime, c'étoit une justice : mais je demande la mort; la mort seule peut finir de longs malheurs dont le scélérat que je viens d'immoler fut la premiere cause. Condamnez-moi, je ne veux pas me défendre; délivrez-moi d'une vie qui m'est odieuse depuis que j'ai perdu le seul bien que je chérissois, depuis que je n'espere plus retrouver... Il n'acheva pas, et ses levres murmurerent tout bas Célestine.

Célestine tressaillit en entendant prononcer son nom : elle n'est plus maîtresse de son transport; elle se leve, et va pour se précipiter dans les bras de son amant. Mais la présence des témoins l'arrête; elle détourne les yeux, étouffe ses sanglots, et demande à rester seule avec le prisonnier : elle est obéie. Laissant alors couler ses larmes avec plus de liberté, elle s'avance vers don Pedre, le regarde,

lui tend la main, et dit en sanglottant : Vous aimez donc toujours celle qui ne vit que pour toi?... A ce son de voix, à ces paroles, Pedre leve la tête, et n'ose en croire ses yeux : Ô ciel! est-ce vous? est-ce ma Célestine, ou un ange du ciel qui prend sa figure?... Ah! c'est toi, je n'en doute plus, s'écria-t-il en la serrant dans ses bras, en la baignant de ses larmes; c'est mon épouse, mon amie : tous mes malheurs sont finis.

Non, lui dit Célestine après quelques moments de silence, tu es coupable d'un meurtre, et je ne puis briser tes fers : mais j'irai dès demain à la ville tout révéler au juge de qui nous dépendons, je lui découvrirai ma naissance, je lui raconterai nos malheurs; et, s'il me refuse ta liberté, je reviendrai finir mes jours en prison.

Aussitôt Marcélio ordonne que don Pedre soit tiré du cachot souterrain pour en occuper un autre moins affreux : il

pourvoit à ce qu'il ne puisse manquer de rien ; et le tendre alcade, plus tranquille, retourne chez lui disposer son voyage du lendemain. L'événement le plus terrible l'empêcha de partir, et hâta la liberté de don Pedre.

Quelques galeres d'Alger, qui suivoient depuis plusieurs jours le vaisseau de don Pedre, étoient arrivées sur la côte après son naufrage. Pour ne pas perdre leur course, elles résolurent de faire une descente pendant la nuit. Deux renégats qui connoissoient les lieux se chargerent de les conduire au village de Gadara ; et ces malheureux ne les guiderent que trop bien. Vers une heure du matin, temps de repos pour le laboureur, et de réveil pour le scélérat, on entend crier : Aux armes ! aux armes ! les Turcs ont débarqué, ils massacrent nos habitants, ils brûlent nos maisons ! Ces tristes paroles, l'horreur de la nuit, les plaintes des mourants, jettent la consternation dans tous

les cœurs. Les femmes tremblantes serrent leurs époux dans leurs bras ; les vieillards vont se réfugier près de leurs fils. Dans un moment le village est en feu. C'est alors qu'à la lueur des flammes on voit briller les terribles cimeterres, et que l'on distingue les turbans blancs des infideles. Ces barbares, le flambeau d'une main et la hache de l'autre, brisent, brûlent les portes des maisons, se précipitent à travers les débris fumants pour aller chercher des victimes ou des dépouilles, et reviennent couverts de sang et chargés de butin.

Les uns pénetrent dans l'asyle où deux jeunes époux, unis seulement depuis le matin, viennent d'être conduits par leur mere. Plus pressés d'être reconnoissants que d'être heureux, tous deux, à genoux à côté l'un de l'autre, remercient le ciel d'avoir couronné leurs longues et chastes amours ; tous deux lui demandent le bonheur de l'objet aimé.... Un barbare ose

porter ses mains sanglantes sur la timide épouse ; il fait enchaîner son malheureux amant, qu'il épargne par cruauté ; et malgré ses cris et ses pleurs, il arrache, à ses yeux, le prix qui n'étoit dû qu'à lui.

D'autres, plus cruels peut-être, vont enlever l'enfant qui dort dans son berceau. La mere, au désespoir, furieuse, hors d'elle-même, le défend seule contre tous : rien ne l'étonne, rien ne l'épouvante ; elle brave, elle provoque la mort ; elle supplie, elle menace ; tandis que le tendre enfant, déja saisi par ces tigres, les baigne de ses larmes, leur tend ses petits bras, et demande avec des cris que l'on ne tue pas sa mere.

Rien n'est sacré pour ces barbares : ils forcent les portes de la maison de Dieu, brisent les tabernacles, arrachent l'or qui couvroit les reliques, et foulent aux pieds les os des saints. Hélas ! de quoi servent aux prêtres leur caractere sacré, aux vieillards leurs cheveux blancs, à la jeu-

nesse ses graces, aux enfants leur innocence? tout est poignardé ou enchaîné; et bientôt le village ne sera plus qu'un amas de pierres et de cadavres.

Aux premiers cris, au premier tumulte, l'alcade réveillé se leve, court à la prison, fait ouvrir les portes, et instruit don Pedre du danger. Le brave Pedre demande une épée pour lui, et un bouclier pour l'alcade. Il prend par la main Célestine, se fait jour à travers le tumulte, et arrive à la grande place. Là, il s'adresse aux fuyards: Amis, s'écrie-t-il, vous êtes Espagnols, et vous fuyez! vous fuyez en abandonnant vos femmes et vos enfants à la fureur des infideles! Il les arrête, les range autour de lui, leur inspire son audace, et fond le sabre à la main sur un gros de Turcs qui s'avançoit: il les rompt, il les disperse, il crie victoire. Les habitants reprennent courage; ils viennent en foule se joindre à leurs compagnons. Pedre,

sans quitter Célestine, et toujours occupé de lui faire un rempart de son corps, attaque les barbares, les effraie par ses cris, les terrasse par ses coups, immole tous ceux qui résistent, chasse le reste hors du village, reprend les dépouilles, les prisonniers, et quitte la poursuite des ennemis pour venir éteindre l'incendie.

Le jour commençoit à naître, quand on vit arriver de la ville prochaine un corps de troupes averti trop tard de la descente des infideles. Le gouverneur les conduisoit : il trouve don Pedre environné de femmes, d'enfants, de vieillards, qui baisoient ses mains en pleurant, et le remercioient de leur avoir rendu leur époux, leur pere, leur fils. L'alcade, auprès de don Pedre, jouissoit du plaisir si doux de voir aimer l'objet qu'on aime. Le gouverneur, informé des exploits de Pedre, le comble d'éloges et de caresses : mais Célestine demande qu'on l'écoute,

et déclare au gouverneur, devant tout le village assemblé, son sexe, ses aventures, le meurtre qu'a commis don Pedre, et les motifs qui le rendent si excusable. Tous les habitants attendris tombent aux pieds du gouverneur pour obtenir la grace de celui qui les a sauvés. Cette grace est accordée ; et l'heureux Pedre embrassoit à la fois Célestine, le gouverneur, et les principaux habitants, quand un des vieillards s'avance vers lui : Brave étranger, lui dit-il, vous êtes notre libérateur ; mais vous nous enlevez notre alcade, et cette perte est peut-être plus grande que votre bienfait. Doublez nos biens au lieu de nous en ôter : restez dans ce village ; daignez être notre alcade, notre maître, notre ami : honorez-nous en nous permettant de vous aimer à notre aise. Dans une grande ville le lâche et le méchant, qui ont le même rang que vous, se croiront vos égaux : ici, chaque habitant ver-

tueux vous regardera comme son pere. Après Dieu, ce sera vous que nous honorerons le plus; et tous les ans, à pareil jour, nos peres de famille viendront vous présenter leurs enfants, en leur disant: Voilà celui qui a sauvé votre mere.

Pedre se jette au cou du vieillard qui lui parloit ainsi. Oui, mes enfants, oui, mes freres, je reste ici; je ne vivrai plus que pour Célestine et pour vous. Mais mon épouse a des biens considérables à Grenade, notre digne gouverneur nous les fera rendre; et ces biens seront employés à rebâtir les maisons brûlées par les infideles. A cette seule condition j'accepte la place d'alcade: et quand je vous aurai consacré et nos richesses et ma vie, nous ne serons pas quittes; vous m'avez rendu Célestine.

Tout le village embrassa les genoux de don Pedre. Le gouverneur se chargea de tout arranger selon ses desseins. Deux

jours après on célébra le mariage de Célestine et de son amant. Malgré les malheurs récents, les habitants leur firent des fêtes ; et les deux amants vécurent long-temps heureux, en rendant heureux tout le village.

FIN.

SOPHRONIME,

NOUVELLE GRECQUE.

Il faut être plus Grec que je ne le suis pour oser parler des Grecs : je me contente d'admirer leurs livres, que je ne lis pourtant que traduits. L'Iliade, et surtout l'Odyssée, me transportent. Je pleure toujours en relisant la scene d'Ulysse et d'Eumée, celle avec la fidele Euriclée, la reconnoissance du roi d'Ithaque et de Pénélope. Comme il connoissoit la nature, celui qui n'a pas dédaigné de placer dans un poème épique Argus, ce bon vieux chien qu'on laissoit périr sur du fumier à la porte du palais, et qui meurt de joie en revoyant son maître !

Les Grecs modernes ne font plus de si beaux contes ; et malheureusement la nouvelle suivante est l'ouvrage d'un Grec moderne.

Sophronime naquit à Thebes: son pere, d'une famille ancienne de Corinthe, étoit venu s'établir dans la capitale de la Béotie. Il y mourut; sa femme le suivit bientôt: Sophronime à douze ans se trouva sans parents, sans fortune et sans protecteur.

De tout ce qui lui manquoit, il ne regrettoit que son pere et sa mere. Le pauvre enfant alloit pleurer tous les jours sur leur tombe; il revenoit ensuite manger le pain que lui donnoit par charité un prêtre de Minerve.

Un jour que le malheureux orphelin s'étoit perdu dans la ville, il entra dans l'attelier du fameux Praxitele. Il est saisi d'un transport involontaire, à la vue de tant de chefs-d'œuvre: il regarde, il admire; et s'adressant à Praxitele avec cette hardiesse et ces graces qui n'appartiennent qu'à l'enfance: Mon pere, lui dit-il, donne-moi un ciseau, et apprends-moi à devenir un grand homme comme toi.

Praxitele regarde ce bel enfant; il est étonné du feu qui brille dans ses yeux; il l'embrasse avec tendresse: Oui, je serai ton maître, lui répond-il; reste avec moi; j'espere que tu me surpasseras.

Le jeune Sophronime, heureux et reconnoissant, ne quitta plus Praxitele, et sentit bientôt se développer le grand talent qu'il avoit reçu de la nature: à dix-huit ans, il faisoit déja des ouvrages que son maître auroit avoués.

Malheureusement pour lui, à cette époque, Praxitele mourut, et laissa par son testament une somme assez considérable à son éleve favori. Sophronime fut inconsolable: le séjour de Thebes lui devint odieux; il quitta sa patrie, et employa le legs de son bienfaiteur à parcourir la Grece.

Comme il portoit dans toutes les villes cet amour du beau, ce desir d'apprendre, qui l'avoient enflammé dès l'enfance, chaque jour le rendoit plus instruit, cha-

que chef-d'œuvre qu'il voyoit lui apprenoit quelque chose. Le besoin de plaire acheva de polir son caractere et son esprit : plus modeste à mesure qu'il devenoit plus savant, pensant toujours à ce qui lui manquoit, et jamais à ce qu'il avoit acquis, Sophronime à vingt ans fut le plus habile et le plus aimable des hommes.

Résolu de se fixer dans une grande ville, il choisit Milet, colonie grecque, sur la côte d'Ionie. Il y acheta une petite maison, des blocs de marbre, et fit des statues pour vivre.

La réputation, trop lente quelquefois à suivre le mérite, ne le fut pas pour Sophronime. Ses ouvrages furent estimés ; l'on ne parla bientôt plus que de son talent. Le jeune Thébain, sans se laisser enivrer de ces éloges, redoubla d'efforts pour les mériter. Tranquille et solitaire dans son attelier, il consacroit sa journée au travail ; le soir il se reposoit en lisant

Homere : ce plaisir utile élevoit son ame, et fournissoit à son génie les idées du lendemain. Satisfait du jour passé, et prêt pour le jour à venir, il remercioit les dieux, et se livroit au sommeil.

Ce bonheur ne dura pas. Le seul ennemi qui puisse ôter le repos à la vertu ne laissa pas Sophronime en paix. Carite, fille d'Aristée premier magistrat de Milet, vint, avec son pere, visiter l'attelier du jeune Thébain.

Carite effaçoit toutes les beautés d'Ionie, et son ame étoit encore plus belle que son visage. Aristée son pere, le plus riche des Milésiens, s'étoit consacré tout entier à l'éducation de sa fille ; il n'eut pas de peine à lui faire aimer la vertu : ses trésors prodigués lui donnerent tous les talents qui l'embellissent. Carite, avec seize ans, un esprit fin, une ame tendre, une figure charmante, pensoit comme Platon, et chantoit comme Orphée.

Sophronime, en la voyant, sentit un

trouble, une émotion qui lui étoient inconnus. Il baissa les yeux, il balbutia. Aristée, attribuant son embarras au respect, le rassura par des paroles pleines de bonté: Montrez-nous, lui dit-il, votre plus belle statue: tout le monde vante votre talent. Hélas! répondit Sophronime, j'ai osé faire une Vénus, dont j'étois content jusqu'à ce jour; mais je vois bien qu'il faut la refaire. En disant ces mots, il découvroit sa Vénus, et jettoit un coup-d'œil timide sur Carite. Celle-ci, qui avoit compris ses paroles, faisoit semblant de s'occuper de la statue, et pensoit au jeune sculpteur.

Aristée, après avoir admiré les ouvrages de Sophronime, sortit de l'attelier, et lui promit de venir le revoir. Carite, en le quittant, le salua d'un air gracieux: le pauvre Sophronime s'apperçut pour la premiere fois, quand elle fut partie, qu'il restoit tout seul dans sa maison.

Ce soir-là, il ne lut point Homere; il

s'occupa de Carite. Le lendemain, au lieu de travailler, il courut toute la ville, dans l'espérance de revoir Carite. Il la revit; et, dès ce moment, plus de repos, plus d'étude; les statues imparfaites restoient au fond de l'attelier : Apollon, Diane, Jupiter, n'étoient plus rien pour Sophronime. Toujours songeant à Carite, il passoit sa vie dans les cirques, dans les lieux publics, dans les promenades. Quand il ne l'avoit pas vue, il revenoit penser à elle; quand il l'avoit apperçue, il revenoit s'occuper des moyens de la revoir.

Enfin, sa réputation, sa constance, son adresse lui ouvrirent la maison d'Aristée. Il s'entretint avec Carite; il n'en fut que plus amoureux. Comment oser le lui dire? comment un sculpteur sans fortune, sans parents, pouvoit-il prétendre au premier parti de la ville? Tout, jusqu'à sa délicatesse, lui défendoit de parler. Carite étoit si riche, qu'il n'étoit pas permis à un homme pauvre de la trouver

belle. Sophronime savoit tout cela : il étoit sûr de se perdre en se déclarant ; mais il falloit mourir, ou se déclarer. Il écrivit à Carite. Cette lettre si tendre, si soumise, si respectueuse, fut confiée à un esclave d'Aristée, à qui Sophronime donna tout ce qu'il avoit amassé du prix de ses statues. L'infidele esclave, au lieu de porter la lettre à Carite, courut la livrer à son pere.

Le vieux Aristée, indigné de l'audace, abusa, pour la premiere fois, du droit que lui donnoit sa charge : il supposa des crimes à Sophronime, l'accusa lui-même dans le conseil, et le fit bannir de la ville.

Le malheureux attendoit chaque jour, en tremblant, la réponse de l'esclave : il reçut l'ordre de quitter Milet. Il ne douta pas que Carite offensée n'eût elle-même sollicité cette vengeance : J'ai mérité mon sort, s'écria-t-il ; mais je ne puis me repentir de l'avoir mérité. Ô dieux ! rendez-la heureuse, et rassemblez sur ma tête tous

les maux qui pourroient troubler sa vie. Sans murmurer de la rigueur de ses juges, il s'achemina tristement vers le port, et s'embarqua sur un vaisseau crétois.

Cependant le pere de Carite crut devoir cacher à sa fille le véritable motif qui avoit fait bannir Sophronime : Carite s'en douta ; elle avoit lu dans les yeux du Thébain tout ce qu'elle n'auroit osé lire dans sa lettre ; elle donna quelques pleurs au souvenir d'un homme devenu malheureux pour l'avoir aimée. Mais Carite étoit bien jeune ; elle l'oublia bientôt : et Aristée, tranquille, ne songeoit plus qu'à marier sa fille, lorsqu'un événement extraordinaire répandit la consternation dans Milet.

Des pirates de Lemnos surprirent un quartier de la ville. Avant que les citoyens armés fussent accourus pour les chasser, ces barbares pillerent le temple de Vénus, et enleverent jusqu'à la statue de la déesse. Cette statue étoit le palladium de

Milet; à sa possession étoit attachée la félicité des Milésiens.

Le peuple consterné envoie des ambassadeurs à Delphes, pour consulter Apollon. L'oracle répond que Milet ne sera en sûreté que lorsqu'une nouvelle statue de Vénus, aussi belle que la déesse même, aura remplacé celle que l'on a perdue.

Sur-le-champ les Milésiens font publier dans toute la Grece que la plus belle fille de Milet et quatre talents d'or seront la récompense du sculpteur qui remplira les conditions de l'oracle. Plusieurs fameux artistes arrivent avec leurs ouvrages; on les expose sur la place publique; les magistrats, le peuple admirent: mais dès que la statue est posée sur l'autel, un pouvoir surnaturel la renverse. Les Milésiens désespérés regrettent alors Sophronime; ils demandent à grands cris que l'on s'occupe de le chercher.

Aristée lui-même est obligé de prendre

des informations sur le vaisseau crétois où le malheureux banni s'étoit embarqué. L'on rapproche les époques, les jours; l'on envoie jusqu'en Crete, et l'on apprend que ce vaisseau a péri avec tout son équipage à la hauteur de l'isle de Naxe.

Les Milésiens désolés s'en prennent à leur magistrat, et de son peu de vigilance, cause de l'invasion des barbares, et de la mort de Sophronime, qu'il avoit fait bannir injustement. Le peuple passe bientôt du murmure à la révolte; il court à la maison d'Aristée, il l'entoure, il la force. Les larmes de Carite, ses cris, ses prieres, ne peuvent sauver son pere: Aristée est saisi, chargé de fers, et traîné dans un cachot. Le peuple décide qu'il n'en sortira que lorsque la statue de Vénus aura été remplacée.

Carite, au désespoir, veut aller elle-même à Athenes, à Corinthe, ou à Thebes, chercher un artiste qui puisse délivrer son pere. Elle prend d'abord des

mesures pour adoucir sa prison : un esclave sûr doit veiller à tous ses besoins. Carite, tranquille de ce côté, équipe un vaisseau, le charge de trésors, et part.

Les premiers jours, les vents semblent la protéger. La moitié du chemin est déja faite, lorsqu'un orage épouvantable détourne le vaisseau de sa route, et force le pilote de se réfugier dans une anse qui lui étoit inconnue. A peine y est-il, que l'orage cesse : le soleil revient; et Carite, invitée par la beauté du temps, veut descendre à terre, pour se reposer quelques heures de la fatigue de la mer. Elle est bientôt sur le rivage. Un doux sommeil, sur un lit de gazon, la délasse, et lui fait oublier pour un moment toutes ses peines. Ce sommeil ne fut pas long : Carite s'éveille; et voyant que ses esclaves dormoient encore, elle ne veut pas les troubler. Seule avec ses chagrins, elle se promene sur la rive; et, desirant de connoître ces lieux inhabités, elle franchit les ro-

chers qui mettoient à l'abri des flots l'intérieur de l'isle.

Elle apperçoit une vallée délicieuse, traversée par deux petits ruisseaux, et couverte d'arbres fruitiers : elle s'arrête pour contempler ce beau spectacle. La nature étoit alors dans les plus beaux jours du printemps : tous les arbres sont fleuris ; les gouttes d'eau de l'orage passé pendent encore à l'extrémité de chaque fleur ; et le soleil, en les frappant de ses rayons, parseme les branches de pierres précieuses. Les papillons, heureux de revoir le beau temps, recommencent à voler sur les primeveres : des légions d'abeilles bourdonnent au-dessus des arbres, et n'osent pas encore toucher aux fleurs, de peur de mouiller leurs ailes transparentes. Le rossignol et la fauvette, revenus de leur frayeur, font retentir l'écho de leur ramage, tandis que leurs femelles, plus tendres, et ne songeant qu'à l'amour, voltigent sur la prairie, essaient

avec leur bec le foin encore trop verd pour elles; et lorsqu'elles ont trouvé un brin d'herbe sec et flexible, pleines de joie, elles l'emportent à tire d'ailes au nid qu'elles ont commencé.

Carite admira ce spectacle, et soupira. Elle descendit dans le vallon; et traversant la prairie, elle apperçut une petite cabane entourée de noyers verds. Un bosquet lui en déroboit l'entrée: elle pénetre dans ce bosquet; elle entend le murmure d'un ruisseau qui serpentoit à ses pieds: bientôt les accents d'une lyre se mêlent à ce bruit si doux; elle écoute; une voix douce et tendre chante ces paroles:

J'ai payé cher ce court moment d'erreur
Où j'ai cru que l'amour suffisoit pour lui plaire.
Je ressemble à ce téméraire
Dont la reine du ciel avoit séduit le cœur:
Junon, plus barbare que sage,
Feignit jusques à lui d'abaisser ses appas;
Il crut la serrer dans ses bras....
Le malheureux n'embrassoit qu'un nuage.

Tel est mon triste sort, hélas!
Et je sens trop que ma peine cruelle
Doit survivre même au trépas :
Si l'ame est immortelle,
L'amour ne l'est-il pas?

La voix n'avoit pas achevé, que Carite, reconnoissant Sophronime, tombe évanouie. Au bruit qu'elle fait, il accourt, il la voit, il la prend dans ses bras, il la regarde encore, il ne peut croire à son bonheur; il la porte au bord du ruisseau: de l'eau jettée sur son beau visage la fait bientôt revenir à elle. Sophronime étoit à genoux: Êtes-vous Carite, lui dit-il, ou bien une divinité? Je suis la fille d'Aristée, lui répondit-elle avec douceur: mon pere est en danger; vous seul pouvez le sauver. Ah! parlez, reprit Sophronime avec transport, que faut-il faire? ma vie est à lui comme à vous.

Carite alors lui raconta le service qu'il pouvoit rendre à sa patrie et à son pere. A mesure qu'elle parloit, la joie brilloit

dans les yeux de Sophronime : Rassurez-vous, lui dit-il d'un air fier ; j'ai dans ma cabane un ouvrage qui doit plaire à votre déesse, comme à vos concitoyens : il est à vous, Carite ; mais j'exige que vous ne le voyiez que dans le temple de Milet.

La fille d'Aristée y consentit ; et Sophronime lui raconta comment il s'étoit sauvé du naufrage, seul avec ses outils de sculpture. Il avoit trouvé dans cette isle déserte de l'eau, des fruits et du marbre. Tranquille dans la cabane qu'il s'étoit construite, il avoit travaillé au chef-d'œuvre qui devoit délivrer Aristée. Venez, ajouta-t-il, venez voir l'asyle où je vivois en pensant à vous.

Carite suit Sophronime, et entre avec lui dans sa chaumiere : par-tout le nom de Carite étoit écrit ; par-tout son chiffre et celui de Sophronime étoient enlacés. Pardonnez, lui dit le sculpteur ; seul dans cette isle, j'osois tracer les sentiments de mon cœur ; je n'avois pas peur d'être

exilé. Ce mot fit venir quelques larmes dans les yeux de la tendre Carite : elle regarda Sophronime ; et lui serrant presque la main : Ah ! lui dit-elle, ce n'est pas moi.... Elle n'acheva pas ; et considérant une statue couverte d'un voile qui étoit sur une espece d'autel : Hâtons-nous, ajouta-t-elle, d'aller retrouver mes esclaves ; ils emporteront ce chef-d'œuvre, que je ne dois voir qu'à Milet : vous viendrez avec moi ; et, quel que soit l'événement, je sens que nous ne nous quitterons plus.

Sophronime transporté osa baiser la main de Carite, qui ne s'en fâcha pas. Ils alloient prendre le chemin du rivage, quand ils furent joints par les esclaves et les matelots, qui, alarmés de l'absence de leur maîtresse, parcouroient l'isle en la cherchant. Carite leur ordonna de porter avec précaution sur le vaisseau la statue voilée : on lui obéit. Sophronime ne quitta pas sa cabane sans remercier avec

des larmes les divinités champêtres qui l'avoient protégé dans cet asyle. Il posa sur l'autel où avoit été la statue tous ses outils, et les consacra au dieu Pan; ensuite baisant respectueusement le seuil de la porte: Je reviendrai, s'écria-t-il, mourir ici, si je ne peux vivre pour Carite. Après ces adieux, ils gagnerent le vaisseau, et reprirent la route de Milet.

La traversée ne fut pas longue, heureusement pour Carite, qui vouloit que Sophronime eût délivré son pere avant de lui avouer sa tendresse. Si le voyage eût duré plus long-temps, peut-être le sculpteur eût-il été récompensé par cet aveu, avant d'avoir mérité de l'être. Mais la sagesse de Carite, le respect de Sophronime, et sur-tout le vent favorable, firent arriver les deux amants comme ils étoient partis de l'isle déserte.

Le nom de Sophronime répandit la joie dans Milet. Le peuple qui l'aimoit s'assemble, et décide que la statue n'a

pas besoin d'être examinée par les citoyens, et qu'elle doit sur-le-champ subir l'épreuve de l'autel de Vénus. On se rend au temple; une foule immense le remplit: Carite suivoit en tremblant Sophronime, qui s'avançoit avec la statue couverte d'un voile. Il la pose sur l'autel d'un air modeste, mais non timide; la statue reste debout. Alors il la découvre, et tout le monde reconnoît les traits de Carite. C'étoit elle, c'étoit sa maîtresse que l'amoureux sculpteur avoit prise pour modele de sa Vénus. Le portrait de Carite étoit si bien dans son cœur, que, loin d'elle, dans son isle, il avoit pu se passer d'original; et, en la faisant ressemblante, il avoit rempli les conditions de l'oracle, qui exigeoit un statue aussi belle que Vénus même.

La déesse satisfaite, et non jalouse, accepte l'offrande, et manifeste, par la bouche de son grand-prêtre, que l'oracle est accompli. Le peuple pousse des cris

de joie ; il environne Sophronime, il lui demande avec transport de choisir sa récompense. Délivrez Aristée, répond-il, et je suis trop payé. On vole à la prison du vieillard. Carite veut être la premiere à briser les fers de son pere ; elle l'embrasse, elle l'instruit de son bonheur, et baisse les yeux toutes les fois qu'elle prononce le nom de Sophronime. Aristée reconnoissant demande son libérateur ; il se jette dans ses bras, il le baigne de ses larmes : Mon ami, lui dit-il, je fus bien coupable ; mais Carite doit réparer mon crime. En disant ces mots, il joint dans ses mains celles des deux amants. Tout le peuple applaudit ; tous sont heureux de leur bonheur ; et Sophronime et Carite vont se jurer une éternelle fidélité au pied de cette statue, preuve certaine de la beauté de Carite et de l'amour de son époux.

FIN.

SANCHE,

NOUVELLE PORTUGAISE.

Les Portugais avoient bien leur mérite quand ils doubloient le cap des Tourmentes, qu'ils découvroient le Brésil, soumettoient les rois de l'Inde, défendoient Diu, et gardoient leurs conquêtes malgré l'Europe jalouse. Ils ont eu des Gama, des Albuquerque, des Almeyde, des Silveira, et un Camoens. Tant de gloire n'a pas duré : leurs héros sont morts en prison, leur Virgile à l'hôpital; leurs découvertes ont passé à des républicains marchands. Le Portugal a vu détruire sa puissance presque aussi rapidement qu'elle s'étoit formée. Il ne lui reste plus de tant de prospérités que les diamants du Brésil, quelques villes dans l'Asie, le souvenir de leurs exploits, un poëme épique, et un inquisiteur à Goa.

Ce qui vaut peut-être mieux que tout cela, c'est le caractere de tendresse qui a toujours distingué les Portugais. Ils semblent nés pour l'amour; c'est la grande affaire de leur vie : les plus grands sacrifices ne leur coûtent rien dès qu'il s'agit de cette passion. Chaque peuple a ses qualités : et la France, l'Espagne et le Portugal ont de quoi fournir aux dames les trois choses les plus nécessaires au bonheur; car les époux françois sont assurément les plus aimables, les amis espagnols les plus sûrs, et les amants portugais les plus tendres. Le petit conte suivant, dont je garantis la vérité, prouvera ce que j'avance.

Du temps que le roi maure Aliaton régnoit en Portugal, Sanche se distinguoit à sa cour et dans ses armées. Dès sa plus tendre jeunesse, la gloire avoit été le besoin le plus pressant de son cœur: son ame de feu n'étoit jamais assez rem-

plie. Il avoit beau parcourir rapidement les Espagnes, vaincre des géants, forcer des châteaux, délivrer des belles; l'inquiet guerrier se plaignoit de n'être pas assez occupé : l'Amour ne tarde guere à venir au secours de ces bouillants désœuvrés.

Un jour qu'il traversoit la forêt de Tomar, fameuse par mille détours où les voyageurs s'égarent, Sanche atteignit un chevalier qui faisoit la même route que lui, mais qui la faisoit plus doucement. Notre héros n'alloit si vîte que parcequ'il s'ennuyoit. Charmé de trouver un compagnon de voyage, il ralentit sa course, et salua le chevalier. Celui-ci lui rendit son salut en détournant son cheval pour le laisser passer. Sanche lui demanda s'il n'alloit pas à Lisbonne. Non, lui répondit l'inconnu. En suis-je encore loin? reprit Sanche. Oui, lui dit le chevalier. Et l'entretien auroit fini, si notre paladin n'avoit brûlé de le continuer, précisément

parceque l'autre paroissoit ne pas s'en soucier.

Après plusieurs questions inutiles, Sanche prit le parti de louer l'inconnu sur la beauté de ses armes et de son cheval. Celui-ci le remercia très modestement, et sur-tout très laconiquement. Sanche étoit au désespoir; il donnoit cent coups d'éperon à son coursier pour que l'inconnu lui en demandât au moins la raison. Le pauvre cheval faisoit des bonds inutiles : le tranquille voyageur alloit au pas sans seulement tourner la tête de son côté. Les deux guerriers firent ainsi une lieue qui fatigua davantage Sanche et son cheval que dix journées de route.

Enfin notre héros ne put y tenir; et s'adressant au taciturne chevalier : Seigneur, lui dit-il d'une voix très animée, la froideur avec laquelle vous me traitez prouve clairement que vous avez peu d'estime pour moi. Je ne puis souffrir un pareil mépris; et puisque vous ne me

trouvez pas digne de causer avec vous, vous me ferez au moins la grace de rompre une lance. Je ne puis vous mépriser, lui répondit l'inconnu sans s'émouvoir, puisque je ne vous connois pas : les longues conversations me fatiguent; mais un défi ne me déplaît jamais. Dépêchons-nous seulement; car la nuit vient, et je veux aller coucher loin d'ici. Je suis fâché de vous retarder, dit Sanche d'un ton piqué; aussitôt, mettant sa lance en arrêt, il vole pour prendre du champ, et revient comme un tonnerre sur le tranquille inconnu. Les lances des deux guerriers se brisent; leurs cimeterres brillent, et mille coups redoublés font jaillir le feu de leurs armes.

Sanche étoit jaloux de la beauté des siennes. Sa cuirasse, de l'acier le plus poli, étoit parsemée de clous d'argent : son casque étoit surmonté d'un coq d'or qui soutenoit un panache superbe; ce même coq étoit sur son bouclier, avec

ces mots : GUERRE ET AMOUR. Les coups d'épée de l'inconnu avoient déja défiguré le beau casque de Sanche. Furieux de voir sa parure brisée, il abandonne les rênes de son cheval; et prenant son épée à deux mains, il la fait tomber sur la tête de son ennemi de tout son poids et de toute sa rage. Le coup fut terrible; mais il glissa sur l'acier, et ne brisa que le morion. Le casque se détache, et roule sur la poussiere. De longs cheveux blonds tombent sur les épaules du guerrier désarmé : de grands yeux bleus, dont les longues paupieres s'étoient baissées par la force du coup, se relevent sur Sanche, et reprennent la victoire dont il se félicitoit déja. Notre héros tremblant laisse échapper son épée : il descend de cheval; et jettant loin de lui son casque, ce vainqueur interdit est à genoux devant celle qu'il vient de vaincre.

Sanche étoit beau : le feu du courage qui brilloit dans ses yeux, cette émotion

que lui causoient et le plaisir d'avoir vaincu et la crainte d'avoir blessé, son attitude, sa surprise, tout l'embellissoit encore. La guerriere le regarde et rougit : elle se pressa de sourire, pour que Sanche ne vît pas sa rougeur; et lui tendant la main avec grace : Levez-vous, chevalier, lui dit-elle, vous êtes vainqueur; c'est à moi de vous demander la vie. Hélas! répondit Sanche, je sens trop que la mienne va dépendre de vous. En disant ces mots, il lui rendit son casque; et remontant à cheval, ils poursuivirent leur route sans se parler, mais en pensant tous les deux que c'étoit la derniere fois qu'ils se battroient.

Cette belle guerriere étoit la fille du roi de Galice, la princesse Elvire. Aucun paladin ne la surpassoit en courage; aucune belle ne l'égaloit en beauté. Son cœur n'avoit encore rien aimé; mais ce cœur sensible ne devoit aimer qu'une fois.

Le beau visage de Sanche, le respect, l'amour qu'elle avoit lus dans ses yeux occupoient Elvire. Pour la premiere fois elle desira de plaire; et sous prétexte que son casque brisé la gênoit, elle le pendit à l'arçon de sa selle pour se laisser voir à l'amoureux Sanche. Notre héros, qui, quelques instants auparavant, ne s'étoit battu avec elle que pour la faire parler, maintenant timide, embarrassé, la regarde, et baisse la vue. Mille questions, mille pensées se présentent en foule; elles expirent sur ses levres. Ses yeux cherchent les yeux d'Elvire; mais dès qu'ils les ont rencontrés, ils se baissent avec frayeur. Ah! que le chemin parut court à Sanche, et même à Elvire! Le soleil étoit couché depuis long-temps; la nuit alloit leur dérober le plaisir de se voir, quand ils arriverent à un superbe château.

L'on étoit alors au fort de l'été : le soleil avoit brillé sans nuage depuis son

lever. Ce jour, le plus beau des jours de Sanche, avoit été beau pour toute la nature. Mille vapeurs, que la terre brûlante avoit exhalées, s'enflammoient et voltigeoient sur l'horizon. On entendoit dans le lointain le bruit sourd de quelques coups de tonnerre. Les arbres s'agitoient doucement et par degrés depuis leurs racines jusqu'à leur sommet; leurs rameaux, en se pressant les uns contre les autres, sembloient se plaindre du sort qui les menaçoit. Le ciel, devenu sombre, perdoit à chaque instant quelque étoile: sa voûte noircie se sillonnoit de traits enflammés; tout annonçoit un affreux orage, et nos voyageurs n'y pensoient pas.

Un coup de tonnerre leur fit appercevoir le château. Sanche propose d'y chercher un asyle; Elvire y consent: mais le pont est levé, et des fossés larges et profonds défendent l'entrée. Notre héros sonne du cor: aussitôt l'on voit paroître au haut d'une tour, et à la clarté du flam-

beau le plus brillant, non pas un nain difforme tel que ceux qui servoient de pages aux seigneurs de ce temps-là, mais un enfant, le plus beau des enfants. D'une main il tenoit ce flambeau dont la clarté étoit si vive; de l'autre il portoit un petit arc. Chevaliers, leur cria-t-il, je suis le maître de ce château, et seul je suffis pour en défendre l'entrée. C'est en vain que tous les rois des Espagnes voudroient s'en rendre maîtres; avec cet arc je viendrois à bout de tous les paladins de l'univers. Il est cependant un moyen, ajouta-t-il en souriant, de trouver un asyle chez moi : deux amants qui font à ma porte le serment de s'aimer toujours sont sûrs de devenir mes hôtes; c'est à vous de voir si vous voulez entrer.

A ces mots Sanche regarde Elvire, qui, sans répondre, tourne bride, et reprend au petit pas le chemin qu'elle vient de parcourir. Notre héros remercie l'enfant, et suit tristement sa maîtresse.

Cependant le tonnerre gronde, les éclairs brillent, les vents sifflent, et les nuages répandent des torrents. La fiere Elvire descend de cheval, s'assied près d'un arbre, et, malgré la foudre et la tempête, elle s'endort, ou fait semblant de dormir. Sanche, debout près d'elle, ne songe pas à prendre du repos : il regarde tristement ce beau château où ils auroient pu trouver un asyle ; et, sans oser murmurer de passer là nuit dans les bois, il songe aux moyens de ramener quelque jour Elvire frapper à la porte du beau château.

Tandis qu'ils se livroient tous deux à leurs rêveries, et peut-être aux mêmes idées, le bruit d'un cor se fait entendre. Elvire est à l'instant sur pied : ils regardent, ils voient à la lueur des éclairs un chevalier qui sonnoit de toute sa force. Bientôt le même enfant paroît sur la tour, et dit au chevalier les mêmes choses qu'il avoit dites à Sanche. Ouvrez, ouvrez,

répond une jeune dame que le paladin avoit en croupe, ouvrez bien vîte : je suis Xarife ; voici mon cher Abindarraès ; nous nous sommes juré depuis long-temps un amour éternel. Aussitôt les fleches du pont s'abattent ; Xarife et son amant passent, et le pont se releve. Sanche, retombé dans la nuit, soupire. Elvire n'ose soupirer : elle se rassied au pied de l'arbre ; et la pluie tombe plus fort que jamais.

Nos deux amants attendoient le jour en silence : il vint enfin, et la pluie cessa. A peine l'aurore avoit teint l'horizon, qu'Elvire étoit à cheval, et Sanche la suivoit. Comme ils passoient devant le château, l'heureux Abindarraès, avec sa tendre Xarife, en sortoient pour continuer leur route. Ces deux amants, tous deux à la fleur de l'âge, beaux, frais, et charmés du gîte qu'ils avoient trouvé, saluerent en souriant Elvire et Sanche, qui, tout mouillés, pâles et défaits, leur rendirent gravement le salut. Je me repro-

che, dit Elvire d'un ton piqué, de n'avoir pas employé la force pour obtenir un asyle dans ce château. Si nous y revenons, reprit Sanche, je vous promets de ne rien épargner pour vous y faire entrer.

En effet le guerrier ne s'occupoit que de ramener Elvire au beau château; mais il craignoit de n'en plus retrouver le chemin. Les détours de la forêt de Tomar en faisoient presque un labyrinthe. Sanche eût voulu pouvoir laisser sur le chemin quelque chose de reconnoissable pour lui seul; mais un chevalier qui n'a que ses armes n'a rien à laisser sur les chemins. L'Amour lui inspira une idée qui pensa lui coûter bien cher.

Il imagina de dévisser toutes les vis d'argent qui tenoient les pieces de son armure. A mesure qu'il les ôtoit, il les semoit sur la route. Elvire ne s'en appercevoit pas; et, voulant rompre un silence qui la gênoit, elle lui demanda son histoire. Sanche la lui raconta avec cette

sensibilité et ce charme que les amants mettent à tous les récits faits à leur belle. Il parla peu de ses exploits, point du tout des maîtresses qu'il avoit eues, et beaucoup du bonheur d'avoir rencontré Elvire.

Cette belle guerriere lui apprit à son tour et sa naissance et la raison qui l'obligeoit à mener une vie errante : elle avoit quitté la cour du roi son pere pour se dérober aux poursuites d'un chevalier fameux par sa férocité. Le redoutable Rostubalde, fils de Ferragus, fier de sa naissance, de sa taille gigantesque, et d'une force peu commune, avoit osé demander Elvire à son pere. Le roi de Galice, trop timide pour mécontenter Rostubalde, lui avoit promis sa fille; et la jeune princesse, n'écoutant que son aversion pour le barbare, fuyoit de tous les lieux où elle pouvoit rencontrer son terrible amant.

Le récit de la belle guerriere enflamma

de plus en plus le jeune Sanche. Quand on commence d'aimer, on craint si fort que le cœur qu'on veut conquérir ne soit à quelqu'un ! on demande en tremblant tout ce qui peut éclairer sur ce doute ; et, le doute éclairci, l'amour et l'espoir sont doublés. Sanche écoutoit Elvire avec transport : Elvire se plaisoit à lui redire les mêmes choses ; et n'osant avouer qu'elle l'aimoit, elle s'en dédommageoit en répétant qu'elle détestoit Rostubalde. Pendant cette douce conversation, notre paladin avoit achevé de défaire toutes les vis de son armure. Ses brassards, sa cuirasse ne tiennent plus à rien : mais que lui importe ? il ne voit, il ne pense qu'à Elvire ; il n'est occupé que de l'engager à reprendre la route du beau château.

Comme ils tournoient dans une route, ils virent venir de loin un chevalier monté sur un superbe coursier. Ce chevalier ne les eut pas plutôt apperçus, qu'il vole au grand galop vers eux. Elvire l'envisage,

et jette un cri : c'étoit Rostubalde. Deux rivaux se reconnoissent sans s'être jamais vus. Le farouche Rostubalde lance un coup-d'œil terrible à Elvire, et vient l'épée haute sur Sanche : il frappe; il est frappé. Le coup de Sanche fait chanceler Rostubalde ; mais ses armes résistent : celles de Sanche, au contraire, ne tiennent à rien; il en a ôté lui-même les vis : l'épée du barbare les ouvre sans résistance, et sa pointe cruelle fait une blessure épouvantable à la poitrine du téméraire amant. Il tombe baigné dans son sang; ses yeux mourants se tournent vers Elvire, et ce n'est pas pour demander vengeance. Le féroce vainqueur l'insulte : Foible rival, lui dit-il, tu comptois sur le courage de ta belle; tu t'es cru dispensé de la savoir défendre : meurs; mais, avant de mourir, vois-la passer dans mes bras.

En disant ces mots, il descend de cheval, et s'avance vers Elvire. Le désespoir, l'amour, la rage étoient dans les yeux et

dans le cœur de la guerriere. N'approche pas, lui cria-t-elle, et défends-toi. Elle s'élance à terre ; elle fait tomber mille coups d'épée sur le farouche Rostubalde. Celui-ci les pare, et craint de les rendre à la belle Elvire : mais la belle Elvire n'étoit plus une femme, c'étoit Mars en fureur qui brise tout ce qui s'oppose à sa rage. Les armes de Rostubalde volent par éclats ; son sang rougit sa cuirasse : il ne sait encore s'il doit fuir devant la guerriere, ou la traiter en ennemi. A la fin la douleur et la nécessité l'emportent : Rostubalde n'écoute plus rien ; il attaque à son tour Elvire, il lui rend tous les coups qu'il reçoit, et les deux champions semblent acharnés à ne cesser de combattre qu'en cessant de vivre.

La justice et l'amour l'emporterent. Rostubalde, déja étourdi par le coup de Sanche et par ceux d'Elvire, ne peut plus résister à la vaillante amazone : il chancele au moment où elle alloit chanceler.

Elvire s'en apperçoit, et ses forces redoublent; elle le presse, il tombe à genoux, il demande grace : Non, traître, répond-elle en lui plongeant son épée dans le sein. Elle court vers Sanche; Sanche étoit sans connoissance : elle se met à genoux près de lui; ses larmes tombent sur sa blessure, et ce baume ne la guérit pas. Le malheureux Sanche, les yeux fermés, la bouche à demi ouverte, ne respire presque plus; son sang s'écoule à gros bouillons : Elvire l'arrête, l'étanche; elle déchire les voiles qui la couvroient sous ses armes, pour bander la plaie de son amant; elle souleve sa tête, elle met sa main sur son cœur pour voir s'il palpitoit encore. Rien ne la rassure; elle craint que Sanche n'ait rendu le dernier soupir : elle approche sa bouche de la sienne; et en voulant s'assurer s'il ne respire plus, ses levres touchent celles du moribond. Ah ! Sanche, ce baiser vous sauva la vie; tout ce qui vous restoit

de sentiment se réveilla pour ce baiser. Sanche ouvre les yeux; Elvire transportée court chercher de l'eau dans son casque : Mon ami, lui dit-elle, vivez pour moi, vivez pour mon bonheur. Ces paroles le raniment; il regarde Elvire; il presse sa main, et ses yeux lui disent tout ce que sa bouche ne peut prononcer.

Elvire alors veut aller appeller du secours pour faire porter son amant au plus prochain village. Non, non, lui dit Sanche d'une voix foible et tendre; non, retournons plutôt au château de cet enfant. Elvire rougit, et avoue qu'elle n'est pas bien sûre du chemin. Je l'ai prévu, répond le blessé : mais les clous brillants de mes armes vous guideront jusqu'au château; je les ai semés sur la route pour pouvoir vous y reconduire. Je n'espérois pas que ce fût sitôt.

Elvire, qui comprit alors la cause de la prompte défaite de Sanche, versa des larmes d'attendrissement et d'amour.

Sans lui répondre elle coupe plusieurs branches dont elle fait un brancard; elle l'attache au cheval de Sanche et à celui de Rostubalde; et posant dessus le malheureux blessé, elle conduit ce convoi si cher à son cœur, en suivant la trace des clous d'argent.

A peine est-elle arrivée, que l'enfant paroît sur la tour. Elvire ne lui donne pas le temps de parler : Ouvrez, dit-elle, nous nous aimons pour toujours. Au mot TOUJOURS les portes s'ouvrent : le cœur du pauvre Sanche palpitoit en passant sur le pont. Les soins que l'on prit de lui dans le château, et ceux que lui prodiguoit Elvire, lui rendirent bientôt la santé. Après un mois de convalescence ils remercierent le bel enfant, et coururent à la cour du pere d'Elvire, qui les unit l'un à l'autre.

FIN.

BATHMENDI,

NOUVELLE PERSANE.

Les Mille et une Nuits m'ont toujours paru des contes charmants ; mais je les aimerois encore davantage s'ils avoient plus souvent un but moral. Je sais bien que Schéhérazade est trop belle pour se soucier d'être raisonnable : je n'ignore pas qu'avec un aussi joli visage on peut se passer du sens commun, et que le sultan n'en seroit peut-être pas si amoureux, si elle étoit un peu moins folle : je crois et respecte ces grandes vérités ; et je me borne à répéter que, pour mon goût, qui est peut-être fort mauvais, et à coup sûr très peu important, j'aimerois à lire des contes qui, en m'amusant, me fissent un peu réfléchir. L'extravagance est admirable, sans doute ; mais il faut des ombres dans un tableau, et je voudrois que

la raison se montrât de temps en temps, pour mieux faire sortir la folie.

J'avois un oncle qui pensoit ainsi. Mon oncle avoit beaucoup voyagé dans le levant, et s'étoit amusé, pendant ses voyages, à faire des contes persans. Ces contes sont bien au-dessous des Mille et une Nuits pour l'imagination: mais ils l'emportent infiniment par le nombre; car mon oncle a fait dans sa vie quatre mille sept cents quatre-vingt-dix-huit contes, parmi lesquels j'ai fait un choix, et je n'ai gardé que celui-ci.

Sous le regne d'un roi de Perse, dont mon oncle ne dit pas le nom, un marchand de Balsora fut ruiné par de mauvaises entreprises. Il recueillit les débris de sa fortune, et se retira au fond de la province du Kousistan. Là, il acheta une petite maison de campagne, et un champ qu'il laboura fort mal, parcequ'il regrettoit toujours le temps où il ne labouroit

point. Le chagrin abrégea les jours de ce marchand : il se sentit près de sa fin ; et appellant auprès de lui quatre fils qu'il avoit, il leur dit ces paroles : Mes enfants, je n'ai d'autre bien à vous laisser que cette maison, et la connoissance d'un secret que je n'ai dû vous révéler qu'à présent. Dans le temps de mon opulence, j'avois pour ami le génie Alzim : il me promit d'avoir soin de vous après moi, et de vous partager un trésor. Ce génie habite à quelques milles d'ici, dans la grande forêt de Kom. Allez le trouver ; demandez-lui ce trésor ; mais gardez-vous bien de croire....... La mort ne lui permit pas d'achever.

Les quatre fils du marchand, après avoir pleuré et enterré leur pere, gagnerent la forêt de Kom. Ils s'informerent de la demeure du génie Alzim ; on la leur indiqua facilement. Alzim étoit connu de tout le pays : il accueilloit avec bonté tous ceux qui venoient le voir ; il écoutoit leurs

plaintes, les consoloit, leur prêtoit de l'argent quand ils en avoient besoin. Mais ses bienfaits étoient à une condition; il falloit suivre aveuglément le conseil qu'il donnoit: c'étoit sa manie; l'on n'étoit reçu dans son palais qu'après en avoir fait le serment.

Ce serment n'effraya point les trois fils aînés du marchand: le quatrieme, qui se nommoit Taï, trouva cette cérémonie fort ridicule. Cependant il falloit entrer et aller recevoir le trésor; il jura comme ses trois freres: mais, réfléchissant aux dangereuses conséquences de cet indiscret serment, se souvenant que son pere, qui visitoit souvent ce palais, avoit passé sa vie à faire des sottises, il voulut, sans être parjure, se mettre à l'abri de tout danger; et, tandis qu'on les conduisoit vers le génie, il boucha ses oreilles avec de la cire odoriférante. Muni de cette précaution, il se prosterna devant le trône d'Alzim.

Alzim fit relever les quatre fils de son ancien ami, les embrassa, leur parla de leur pere, donna des larmes à sa mémoire, et fit apporter un grand coffre rempli de dariques. Voici, dit-il, le trésor que je vous ai destiné : je vais vous le partager, et ensuite je dirai à chacun de vous la route qu'il doit prendre pour être parfaitement heureux.

Taï n'entendoit pas ce que disoit le génie ; mais il l'observoit avec attention, et voyoit dans ses yeux et sur son visage un air de finesse et de malignité qui lui donnoit beaucoup à penser. Cependant il reçut avec reconnoissance la part du trésor qui lui revenoit. Alzim, après les avoir ainsi enrichis, prit un ton affectueux, et leur dit : Mes chers enfants, votre bonne ou votre mauvaise destinée tient à ce que vous rencontriez plutôt ou plus tard un certain être, nommé Bathmendi, dont tout le monde parle, et que bien peu de gens connoissent. Les malheureux hu-

mains le cherchent tous à tâtons : moi, qui vous aime, je vais dire à l'oreille à chacun de vous où il pourra le rencontrer. A ces mots, Alzim prend en particulier Békir, l'aîné des quatre freres : Mon fils, lui dit-il, tu es né avec du courage et de grands talents pour la guerre : le roi de Perse vient d'envoyer une armée contre le Turc, joins cette armée ; c'est dans le camp des Perses que tu pourras trouver Bathmendi. Békir remercie le génie, et brûle déja de partir.

Alzim fait signe au second fils d'approcher ; c'étoit Mesrou : Tu as de l'esprit, lui dit-il, de l'adresse et de grandes dispositions pour mentir ; prends le chemin d'Ispahan : c'est à la cour que tu dois chercher Bathmendi.

Il appelle le troisieme frere qui s'appelloit Sadder : Toi, lui dit-il, tu fus doué d'une imagination vive et féconde ; tu vois les objets, non comme ils sont, mais comme tu veux qu'ils soient ; tu as souvent du

génie, et pas toujours le sens commun: tu seras poète. Prends le chemin d'Agra; c'est parmi les beaux esprits et les belles dames de cette ville, que tu pourras trouver Bathmendi.

Taï s'avance à son tour; et, grace aux boules de cire, il n'entendit pas un mot de ce que lui disoit Alzim. On a su depuis qu'il lui avoit conseillé de se faire derviche.

Les quatre freres, après avoir remercié le bienfaisant génie, retournerent dans leur demeure. Les trois aînés ne rêvoient qu'à Bathmendi. Taï déboucha ses oreilles, et les entendit arranger leur départ et proposer de vendre au premier offrant leur petite maison, pour s'en partager le prix. Taï demanda d'être l'acquéreur; il fit estimer la maison et le champ, paya de son or la portion qui en revenoit à chacun de ses freres, leur souhaita mille prospérités, les embrassa tendrement, et resta tout seul dans la maison paternelle.

Ce fut alors qu'il s'occupa d'exécuter un projet auquel il pensoit depuis long-temps. Il étoit amoureux de la jeune Amine, fille d'un laboureur son voisin. Amine étoit belle et sage : elle avoit soin du ménage de son pere, soulageoit sa vieillesse, et ne demandoit à Dieu que deux choses ; la premiere, que son pere vécût long-temps ; la seconde, de devenir la femme de Taï. Ses souhaits furent exaucés : Taï la demanda, et l'obtint. Le pere d'Amine vint demeurer chez son gendre, et lui apprit l'art de faire rendre à la terre tout ce qu'elle peut donner à ses cultivateurs. Taï avoit encore un peu d'or du reste de sa portion ; on l'employa à agrandir le champ, à acheter un troupeau. Le champ doubla de valeur ; la toison des brebis se vendit ; l'abondance régna dans la maison de Taï ; et, comme il étoit laborieux et sa femme économe, chaque année augmenta leur revenu. Amine avoit un enfant tous les dix mois.

Les enfants, qui ruinent les riches oisifs des villes, enrichissent les laboureurs. Au bout de six ans, Taï, pere de sept enfants les plus jolis du monde, époux d'une femme bonne et vertueuse, gendre d'un vieillard encore vert et aimable, maître de plusieurs esclaves et possesseur de deux troupeaux, étoit le plus heureux et le plus aisé fermier du Kousistan.

Cependant ses trois freres couroient après Bathmendi. Békir étoit arrivé au camp des Perses : il se présente au grand visir, et demande à servir dans le corps que l'on expose le plus. Sa figure, sa bonne volonté plaisent au visir, qui l'admet dans une troupe de cavalerie. Peu de jours après, la bataille se donna ; elle fut sanglante : Békir y fit des prodiges, sauva la vie à son général, et prit de sa main celui des ennemis. Tout retentit des louanges de Békir ; tous les soldats l'appellerent le héros de la Perse ; et le vi-

sir reconnoissant éleva son libérateur au grade d'officier général. Alzim avoit raison, disoit tout bas Békir; c'est ici que la fortune m'attendoit: tout m'annonce que je vais rencontrer Bathmendi.

La gloire de Békir et sur-tout son élévation exciterent l'envie et les murmures de tous les satrapes. Les uns venoient lui demander des nouvelles de son pere, en se plaignant d'avoir été compris dans sa banqueroute; les autres prétendoient avoir eu pour esclave madame sa mere: tous refusoient de servir sous lui, parcequ'ils étoient ses anciens. Békir, malheureux par ses succès mêmes, vivoit seul, toujours sur ses gardes, toujours au moment de recevoir un outrage, qu'il auroit bien su venger, mais qu'il ne pouvoit prévenir. Il regrettoit le temps où il n'étoit que simple soldat, et attendoit avec impatience la fin de la guerre, quand les Turcs, renforcés par de nouvelles troupes et guidés par un nouveau géné-

ral, vinrent attaquer la division que commandoit Békir.

C'étoit l'occasion qu'attendoient depuis long-temps les satrapes de l'armée. Ils employerent cent fois plus d'habileté à faire battre leur chef, qu'ils n'en avoient montré pendant tout le cours de leur vie pour n'être pas battus eux-mêmes. Békir se défendoit comme un lion; mais il n'étoit ni obéi ni secondé. Les soldats persans vouloient en vain résister; leurs officiers les retenoient, et ne les guidoient que dans la fuite. Le brave Békir, abandonné, couvert de blessures, accablé sous le nombre, fut pris par les janissaires. Le général turc eut l'indignité de le faire charger de fers aussitôt qu'il put les porter, et l'envoya à Constantinople, où il fut jetté dans un affreux cachot. Hélas! s'écrioit-il dans sa prison, je commence à croire qu'Alzim m'a trompé; car je ne puis espérer de rencontrer ici Bathmendi.

La guerre dura quinze ans, et les sa-

trapes empêcherent toujours l'échange de Békir. Sa prison ne fut ouverte qu'à la paix : il courut bien vîte à Ispahan chercher le visir son protecteur, à qui il avoit sauvé la vie. Il fut trois semaines sans pouvoir lui parler : au bout de ce temps, il obtint une audience. Quinze ans de prison changent un peu la figure d'un beau jeune homme : Békir n'étoit plus reconnoissable ; aussi le visir ne le reconnut pas. Cependant, à force de se rappeller les différentes époques de sa glorieuse vie, il se souvint que Békir lui avoit autrefois rendu un petit service. Oui, oui, mon ami, lui dit-il, je vous remets ; vous êtes un brave homme : mais l'état est bien obéré ; une longue guerre et de grandes fêtes ont épuisé nos finances : cependant revenez me voir, je tâcherai, je verrai... Eh ! monseigneur, je n'ai pas de pain ; et depuis quinze jours que j'attends le moment de parler à votre grandeur, je serois mort de misere sans un soldat de la garde

mon vieux camarade, qui a partagé avec moi sa paie. C'est fort bien à ce soldat, répondit le visir; comment donc! cela est touchant; j'en rendrai compte au roi: revenez me voir; vous savez que je vous aime... En disant ces mots, il lui tourna le dos. Békir revint le lendemain, et trouva sa porte fermée. Au désespoir, il sortit du palais et de la ville, résolu de n'y rentrer de ses jours.

Il se laissa tomber au pied d'un arbre sur le bord du fleuve Zenderou: là, il réfléchit à l'ingratitude des visirs, à tous les malheurs qu'il avoit éprouvés, à ceux qui le menaçoient encore; et, ne pouvant plus soutenir ces tristes idées, il se leve pour se précipiter dans le fleuve... Mais il se sent embrasser par un mendiant qui baignoit son visage de pleurs, et s'écrioit en sanglotant: C'est mon frere, c'est mon frere Békir! Békir regarde; il reconnoît Mesrou.

Tout homme a du plaisir, sans doute,

à retrouver un frere qu'il a perdu depuis long-temps : mais un malheureux, sans ressource, sans ami, qui va finir ses jours de désespoir, croit voir un ange du ciel en retrouvant un frere qu'il aime. C'est le sentiment qu'éprouverent à la fois Békir et Mesrou : ils se pressent mutuellement contre leur poitrine ; ils confondent leurs larmes ; et, après les premiers moments donnés à la tendresse, ils se regardent avec des yeux surpris et affligés. Tu es donc aussi malheureux ? s'écria Békir. Voici, lui répondit Mesrou, le premier instant de bonheur dont j'ai joui depuis que nous nous sommes quittés. A ces mots les deux infortunés s'embrassent encore ; ils s'appuient l'un contre l'autre ; et Mesrou, assis près de Békir, commença ainsi son histoire :

Tu te souviens de ce jour fatal où nous allâmes chez Alzim. Ce perfide génie me dit que je pourrois trouver à la cour ce Bathmendi que nous desirions tant de

rencontrer. Je suivis son funeste conseil, et j'arrivai bientôt à Ispahan. Je fis connoissance avec une jeune esclave qui appartenoit à la maîtresse du premier secrétaire du grand visir. Cette esclave m'aima, et me fit connoître de sa maîtresse, qui, me trouvant plus jeune et mieux fait que son amant, me logea chez elle en me faisant passer pour son petit frere. Bientôt le petit frere fut présenté au visir : quelques jours après, il obtint un emploi dans le palais.

Je n'avois plus qu'à me laisser aller, et me souvenir sur-tout du chemin qui m'avoit mené où j'étois. Je ne quittai point ce chemin ; et comme la sultane mere étoit vieille, laide et toute-puissante, je ne manquai pas de lui faire assidument ma cour. Elle me distingua, et me prit dans une amitié aussi intime que l'avoit été celle de l'esclave et de sa maîtresse. Dès ce moment, les honneurs, les richesses commencerent à pleuvoir

sur moi. La sultane me faisoit donner par le sophi tout l'argent du trésor, toutes les dignités de l'état. Le monarque lui-même me témoigna de l'affection : il aimoit à causer avec moi, parceque je le flattois avec adresse, et que je lui conseillois toujours ce qu'il avoit envie de faire. C'étoit le moyen de lui faire faire bientôt ce que je voudrois : cela ne manqua point d'arriver. Au bout de trois ans, je me vis à la fois premier ministre, favori du roi, amant de sa mere, maître de nommer et de déplacer les visirs, décidant tout par mon crédit, et recevant tous les matins les grands de l'empire, qui venoient attendre mon réveil pour obtenir de moi un sourire de protection.

Au milieu de ma gloire et de ma fortune, je m'étonnois de ne point rencontrer ce Bathmendi que je cherchois. Rien ne me manque, me disois-je ; pourquoi Bathmendi me manque-t-il ? Cette idée et la gêne affreuse où je passois ma vie

empoisonnoient tous mes plaisirs. Plus la sultane vieillissoit, plus elle devenoit exigeante, et plus ma reconnoissance devenoit pénible : la tendresse qu'elle avoit pour moi faisoit mon supplice. C'étoient des emportements, des éclats, des reproches d'ingratitude, et puis des larmes, et puis des caresses cent fois pires que les fureurs. D'un autre côté, ma place me donnoit mille courtisans ennuyeux, et cent mille ennemis puissants. A chaque grace que j'accordois, une seule bouche me remercioit à peine, et mille me maudissoient. Les généraux que je plaçois étoient battus, et l'on s'en prenoit à moi. Le bien que faisoit le roi n'appartenoit qu'à lui; mais tout le mal étoit à moi seul. Le peuple me détestoit : toute la cour m'abhorroit; cent libelles me déchiroient: mon maître me boudoit souvent; la sultane mere m'excédoit toujours, et Barmendi sembloit s'être éloigné de moi pour jamais.

La passion du roi pour une jeune Mingrélienne est venue mettre le comble à mon infortune. Toute la cour s'est tournée de ce côté, dans l'espérance que la maîtresse chasseroit le ministre. J'ai paré le coup en me liant avec la Mingrélienne, et en flattant l'amour du roi. Mais cet amour est devenu si violent, que le monarque, décidé à épouser sa maîtresse, m'a demandé mon avis. J'ai tergiversé quelques jours. La sultane mere, qui a craint de perdre son crédit en voyant marier son fils, est venue me déclarer que, si je ne rompois pas cet hymen, elle me feroit assassiner le jour même de la cérémonie. Une heure après, la Mingrélienne est venue me jurer que, si je ne la faisois pas épouser par le roi dès le lendemain, je serois étranglé le jour d'après. Ma position étoit embarrassante: il falloit choisir du poignard, du cordon ou de la fuite; j'ai pris ce dernier parti. Je me suis déguisé, comme tu vois, et me suis échappé

du palais avec quelques diamants dans mes poches, qui me feront vivre avec toi dans un coin de l'Indoustan, loin des sultanes meres, des Mingréliennes et de la cour.

Après ce récit, Békir raconta ses aventures à Mesrou ; ils convinrent tous deux qu'ils auroient aussi bien fait de ne pas courir le monde, et que le plus sage parti étoit de retourner dans le Kousistan, auprès de leur frere Taï, où les diamants de Mesrou leur procureroient une vie douce et aisée. Après cette résolution, ils se mirent en route, et marcherent pendant plusieurs jours sans aventure.

Comme ils traversoient la province du Farsistan, ils arriverent vers le soir à un petit village où ils comptoient passer la nuit. C'étoit un jour de fête : en entrant dans le village, ils virent plusieurs enfants de paysans qui revenoient de la promenade, conduits par une espece de magister mal vêtu, marchant la tête basse, et

ayant l'air de rêver tristement. Les deux freres s'approchent de ce magister, le regardent, le considerent... Quelle est leur surprise ! c'est Sadder, c'est leur frere Sadder qu'ils embrassent.

Eh quoi ! mon ami, lui dit Békir, c'est ainsi qu'on récompense le génie ! Tu vois, lui répondit Sadder, qu'on le traite à-peu-près comme la valeur. Mais la philosophie y trouve un grand sujet de réflexions, et cela console beaucoup. En parlant ainsi, il fit rentrer tous ses enfants chez leurs peres, conduisit Békir et Mesrou dans sa petite cabane, leur apprêta lui-même un peu de riz pour leur soupé ; et après s'être fait raconter leurs histoires, il leur dit la sienne en ces mots :

Le génie Alzim, que je soupçonne beaucoup d'aimer le mal d'autrui, me conseilla de chercher cet introuvable Bathmendi dans la grande ville d'Agra, parmi les beaux esprits et les belles dames. J'arrivai dans Agra ; et, avant de me

répandre dans le monde, je voulus m'annoncer par un ouvrage d'éclat. Au bout d'un mois mon ouvrage parut : c'étoit un cours complet de toutes les sciences humaines, en un petit volume in-18 de 60 pages, divisé par chapitres. Chaque chapitre étoit un conte, et chaque conte apprenoit parfaitement une science.

Mon livre eut un succès prodigieux. Quelques journaux le critiquerent, et dirent qu'il y avoit des longueurs : mais tout le beau monde l'acheta, et je me consolai des critiques. Mon livre et moi nous devînmes à la mode ; on me rechercha, on m'invita dans toutes les sociétés qui se piquoient d'avoir un peu d'esprit : tout ce que je faisois étoit charmant ; on ne parloit que de moi, on ne desiroit que moi ; et la sultane favorite m'écrivit de sa main un billet sans orthographe, pour me prier de venir à la cour.

Courage ! me disois-je, Alzim ne m'a pas trompé ; ma gloire est au comble : je

vais à la cour ; je m'y soutiendrai par des moyens plus sûrs que ceux de l'intrigue ; je plairai, je séduirai, je trouverai Bathmendi.

Je fus parfaitement accueilli dans le palais du grand Mogol : la sultane favorite se déclara hautement ma protectrice, me présenta à l'empereur, me commanda des vers, me donna des pensions, m'admit à ses petits soupés, et me jura cent fois le jour une amitié à toute épreuve. De mon côté, je me livrai à la reconnoissance avec toute la vivacité de mon cœur ; je me promis de consacrer mes jours à chanter, à célébrer ma bienfaitrice, et je fis un poème en son honneur, où le soleil n'étoit qu'un faux brillant près de ses yeux, où l'ivoire, le corail, les perles du golfe persique n'avoient plus d'éclat auprès de son visage, de sa bouche et de ses dents. Ces louanges fines et délicates acheverent de m'assurer pour jamais son appui.

Je croyois toucher au moment de rencontrer Bathmendi, quand ma protectrice se brouilla avec le visir pour un gouvernement de province que celui-ci refusa au fils du confiseur de la favorite. La sultane, outrée de l'audace, demanda à l'empereur l'exil de l'insolent ministre; mais l'empereur aimoit son visir, et refusa la favorite. Alors il fallut établir une intrigue en regle pour perdre le visir soutenu. Je fus du complot, et je reçus l'ordre de composer contre le ministre une satire sanglante, et de la répandre dans le public. La satire fut bientôt faite; cela n'est pas difficile: elle étoit même bonne; ce qui est encore aisé: elle fut lue avec avidité; ce qui est immanquable.

Le visir sut bientôt que j'en étois l'auteur: il va trouver la favorite, lui porte le brevet qu'il avoit d'abord refusé, une ordonnance de cent mille dariques sur le trésor royal, et ne lui demande pour récompense que la permission de me faire

mourir dans un cul de basse fosse. C'est une misere, lui répondit la favorite, et je suis trop heureuse de pouvoir faire quelque chose qui vous soit agréable. Je vais, si vous voulez, envoyer chercher tout à l'heure cet insolent qui a osé vous insulter malgré mes défenses expresses, et je le remettrai dans vos mains. Heureusement un esclave de la favorite, qui étoit présent, vint me raconter cette conversation: je n'eus que le temps de me sauver.

Depuis cette époque, j'ai parcouru tout l'Indoustan, gagnant à peine ma vie à écrire des romans, à faire des vers, à travailler pour des libraires qui me fripponnoient, et qui, plus difficiles pour mon talent que pour leur conscience, me disoient encore que mon style n'étoit pas assez pur. Tant que j'avois eu de l'argent, mes ouvrages avoient été des chefs-d'œuvre; sitôt que je fus dans la misere, je ne fis plus que des sottises. Enfin, dégoûté d'instruire l'univers, j'ai mieux aimé ap-

prendre à lire à des paysans ; et je me suis fait magister dans ce petit village, où je mange du pain noir, et où je n'espere pas voir arriver Bathmendi.

Il ne tient qu'à toi de le quitter, lui dit Mesrou, et de retourner avec nous dans le Kousistan, où quelques diamants que j'emporte nous assurent une existence douce et tranquille. Il n'eut pas de peine à déterminer Sadder. Dès le lendemain les trois freres sortirent avant le jour du village, et prirent la route du Kousistan.

Ils étoient à leur derniere journée, et près d'arriver à la petite maison de Taï. Cette idée les consoloit; mais leur espoir étoit mêlé de crainte. Trouverons-nous notre frere? nous l'avons laissé bien pauvre; il n'aura pas rencontré Bathmendi, puisqu'il n'a pas pu le chercher. Mes chers amis, leur dit Sadder, j'ai beaucoup réfléchi à ce Bathmendi dont Alzim nous a parlé: franchement, je crois que le génie

s'est moqué de nous. Bathmendi n'existe point, et n'a jamais existé : car, puisque mon frere Békir ne l'a pas rencontré dans le temps qu'il commandoit la moitié de l'armée persane ; puisque Mesrou n'en a pas entendu parler lorsqu'il étoit le favori du grand roi ; puisque moi-même je n'ai pu deviner seulement ce que c'étoit dans le temps que j'étois comblé des faveurs de la gloire et de la fortune ; il est clair que Bathmendi est un être imaginaire, une illusion, une chimere après laquelle tous les hommes courent, parcequ'ils aiment les chimeres et à courir.

Il en étoit là et alloit prouver que Bathmendi n'habitoit point dans le monde, lorsqu'une troupe de voleurs sort des rochers qui bordoient le chemin, environne les trois voyageurs et leur commande de se dépouiller. Békir voulut résister, mais il fut désarmé ; et quatre de ces messieurs, lui tenant le poignard sur le cœur, le déshabillerent, tandis que leurs

camarades en faisoient autant à Mesrou et à Sadder. Après cette cérémonie, qui fut l'affaire d'un instant, le chef des brigands leur souhaita bon voyage, et les laissa tous trois, nus comme des vers, au milieu du grand chemin.

Ceci vient à l'appui de ma proposition, dit Sadder en regardant ses freres. Ah! les lâches! s'écrioit Békir; ils m'ont arraché mon épée. Eh! mes pauvres diamants! répondoit Mesrou en pleurant.

Il faisoit nuit; les trois infortunés se presserent de gagner la maison de leur frere. Ils y arriverent; et la vue de cette maison fit couler leurs larmes. Ils s'arrêterent à la porte; ils n'osoient frapper: toutes leurs frayeurs, toutes leurs incertitudes recommencerent. Tandis qu'ils balançoient, Békir roula une grosse pierre, monta dessus; et trouvant une fente dans le contrevent de la fenêtre, il regarde: il apperçoit dans une chambre propre et simplement meublée son frere Taï à

table, au milieu de dix-sept enfants qui mangeoient, rioient et babilloient à la fois. Taï avoit à sa droite sa femme Amine, qui coupoit les morceaux de son dernier fils; et à sa gauche étoit un petit vieillard d'une physionomie douce et gaie qui versoit à boire à Taï. Békir, à ce spectacle, se précipite dans les bras de ses freres, et frappe à la porte de toutes ses forces. Un valet vient ouvrir; il jette des cris de frayeur en voyant trois hommes tout nus. Taï accourt, on lui saute au cou, on l'appelle mon frere, on le baigne de pleurs. Il est troublé d'abord; mais bientôt il reconnoît Békir, Mesrou, Sadder; il les serre dans ses bras, il ne peut suffire à leurs embrassements. Tous les enfants accourent à ce spectacle: Amine vient, mais elle se retire avec ses filles à l'aspect des trois freres nus. Il n'y eut que le petit vieillard qui ne quitta point la table.

Taï donne des habits à ses freres, les

présente à sa femme, et leur fait baiser ses enfants. Hélas! lui dit Békir attendri, ton heureux sort nous console de tout ce que nous avons souffert. Depuis l'instant de notre séparation, notre vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, et nous n'avons seulement pas entrevu ce Bathmendi après lequel nous avons tous couru. Je le crois bien, dit alors le petit vieillard qui demeuroit toujours à table; je n'ai pas bougé d'ici. Comment! s'écria Mesrou, vous êtes... Je suis Bathmendi, reprit le vieillard : il est tout simple que vous ne me reconnoissiez pas, puisque vous ne m'avez jamais vu; mais demandez à Taï, demandez à la bonne Amine, et à tous ces petits enfants, il n'en est pas un qui ne sache mon nom. Il y a quinze ans que je demeure avec eux : je suis ici comme chez moi; je n'en ai sorti qu'un seul jour, ce fut celui où Amine perdit son pere; mais je revins, et je me suis bien promis de ne plus m'éloigner d'un

seul pas. Il ne tiendra qu'à vous, messieurs les aventuriers, de faire connoissance avec moi : si cela vous fait plaisir, j'en serai fort aise ; si vous ne vous en souciez pas, je m'en passerai. Je ne suis pas gênant ; je me tiens dans mon coin, ne dispute jamais, et déteste le bruit. Les trois freres, qui ne se lassoient point de considérer le petit vieillard, voulurent l'embrasser. Oh ! doucement, leur dit-il, je n'aime point tous ces grands mouvements ; je suis délicat ; et dès qu'on me serre, j'étouffe. D'ailleurs il faut être amis avant de se caresser. Si vous voulez que nous le devenions, ne vous occupez pas trop de moi. Je fais plus de cas de la liberté que de la politesse, et tout ce qui n'est pas modéré est antipathique avec moi. En disant ces mots, il se leva, baisa chaque enfant sur le front, fit un petit salut aux trois freres, un sourire à Amine et à Taï, et il alla les attendre dans leur chambre à coucher.

Taï se remit à table avec ses freres, après avoir ordonné qu'on leur préparât des lits. Il écouta le récit de leurs aventures, et donna des larmes à leurs malheurs : les autres ne pleuroient que de joie. La bonne Amine les embrassoit en leur promettant un doux avenir; et les petits enfants de Taï se pressoient autour de leurs oncles, et leur répétoient, en les caressant, les derniers mots qu'avoit dits leur mere.

Ainsi se passa la plus grande partie de la nuit. Le lendemain, dès que les trois freres furent levés, le bon Taï leur montra ses champs, ses troupeaux, ses attelages, et leur détailla les plaisirs dont il jouissoit depuis si long-temps. Békir voulut labourer le jour même; aussi fut-il le premier qui devint l'ami de Bathmendi. Mesrou, qui avoit été premier ministre, fut premier berger de la ferme; et le poète se chargea d'aller vendre à la ville le

blé, la laine, le lait que l'on envoyoit au marché : son éloquence attiroit les chalands, et il étoit aussi utile que les autres. Au bout de six mois Bathmendi se plut avec eux, et leurs jours nombreux et tranquilles coulerent doucement au sein du bonheur.

Il est inutile de dire que BATHMENDI en persan signifie le BONHEUR.

FIN.

CAMIRÉ,

NOUVELLE AMÉRICAINE.

Je reprochois un jour à un Espagnol nouvellement arrivé de Buenos-Ayres les affreuses cruautés exercées par ses compatriotes dans leurs premieres conquêtes en Amérique; je rappelois, en frémissant, les crimes dont fut tachée la gloire des Cortez, des Pizarre, de plusieurs autres héros qui d'ailleurs ont surpassé peut-être, par leurs talents, par leur courage, tout ce qu'on admire dans l'antiquité: je m'affligeois de ce qu'une époque aussi belle, aussi glorieuse, de l'histoire d'Espagne fût écrite dans ses annales sur des pages teintes de sang.

Mon Espagnol m'écoutoit avec une

patiente politesse. Quelques larmes vinrent dans ses yeux lorsque je prononçai le nom de Las Casas. C'est notre Fénélon, me dit-il : il n'a pas fait Télémaque, mais il a parcouru les deux Amériques pour sauver quelques Indiens; il a traversé les mers pour venir défendre leur cause au conseil de Charles-Quint, comme votre archevêque de Cambray défendit celle des protestants, que vous massacriez aussi dans vos montagnes des Cévennes. Vous étiez encore des persécuteurs à la fin du regne de Louis XIV. Et qu'étions-nous, qu'étoit l'Europe dans ce seizieme siecle, mémorable à jamais par nos grandes découvertes, par les beaux arts de l'Italie, par les nouvelles sectes de l'Allemagne, par les crimes de tous les pays? Les Portugais, nos voisins, égorgeoient les peuples vaincus sur la côte du Malabar, sur les rives de Ceïlan, dans la presqu'isle de Ma-

laca. Les Hollandois, qui les ont chassés, n'ont pas été moins cruels. En Suede, le Néron du nord et l'archevêque d'Upsal (1) assassinoient les sénateurs et les citoyens de Stockholm. A Londres, les bûchers étoient allumés pour les luthériens, pour les catholiques, et l'on dressoit déja l'échafaud où devoit se verser le sang de quatre reines d'Angleterre (2). A Paris..... vous vous souvenez sans doute du nom des Guises et de l'horrible nuit du 24 août 1572. Je n'en dirai pas plus. Ne nous reprochons rien : nous fûmes tous des barbares. Laissons à l'histoire le triste emploi de conserver la mémoire des crimes de nos aïeux : ne nous rappelons, s'il se peut, que leurs bonnes actions; et parlons-en souvent

(1) Christiern II et Troll.

(2) Anne de Boulen, Catherine Howard, Jeanne Gray, Marie Stuard.

pour les imiter. Vous venez de me répéter les affreux détails de la conquête du Pérou; je ne les savois que trop bien: permettez-moi de vous raconter, à mon tour, comment nous avons acquis le Paraguay. Ce récit sera moins pénible; et peut-être vous apprendra-t-il quelques circonstances particulieres que les historiens n'ont pas rapportées.

Ne sachant trop que répondre à ce discours, je pris le parti d'écouter. L'Espagnol continua dans ces termes:

Vous connoissez, par les voyageurs, cette vaste et belle contrée située entre le Chili, le Pérou et le Brésil. Les mines d'or et d'argent qu'elle renferme sont les moindres de ses trésors. Le plus doux des climats, la plus fertile des terres, de superbes fleuves, d'immenses forêts, les productions de l'Eu-

rope réunies à celles de l'Amérique, l'abondance de tous les fruits, de tous les animaux utiles, font jouir presque sans culture l'habitant du Paraguay des bienfaits que la nature a partagés au reste du monde. Sébastien Cabot y pénétra le premier, en 1526, en remontant la riviere qu'il appela *rio de la Plata*. Les lingots d'argent que vinrent offrir aux Espagnols les naturels du pays attirerent bientôt d'autres navigateurs. On bâtit Buenos-Ayres; on construisit quelques forts dans l'intérieur du pays; et l'on s'établit enfin à l'Assomption sur le fleuve du Paraguay.

Les indigenes, à la vue de nos soldats, avoient abandonné la contrée. Les Guaranis sur-tout, peuple nombreux et puissant, s'étoient retirés dans des montagnes inaccessibles, dont les chemins nous étoient absolument inconnus. Plusieurs détache-

ments avoient tenté d'y pénétrer; mais nos guerriers périrent de faim ou par les fleches des sauvages. Toute communication étoit fermée entre les Espagnols et les Guaranis. Les terres demeuroient incultes; et la colonie, réduite à tirer ses secours de l'Europe, ne pouvoit pas prospérer.

Elle étoit dans ce triste état, au commencement du dix-septieme siecle, lorsque don Fernand Pedreras y fut envoyé comme gouverneur. Son caractere n'étoit pas propre à rappeler les Guaranis. Pedreras, fier et despote, vouloit que tout pliât sous ses loix. Jaloux de son autorité, pressé sur-tout du desir d'augmenter sa fortune, l'avarice et l'orgueil remplissoient son cœur. Il fut bientôt haï des colons; et le peu d'Indiens qu'on voyoit encore venir apporter des vivres ne tarderent pas à disparoître pour aller rejoindre les Guaranis.

Parmi les derniers missionnaires arrivés à Buenos-Ayres se trouvoit un vieux jésuite, nommé le P. Maldonado. Jamais il ne fut un plus digne prêtre; jamais la parole d'un Dieu de bonté ne fut annoncée par une bouche plus pure. Ce n'étoient ni l'ambition, ni les remords, qui l'avoient conduit dans le cloître; Maldonado, pieux dès l'enfance, né avec une ame douce, qui n'étoit ardente que pour le bien, qui n'avoit besoin que de la paix et de la vertu, s'étoit fait jésuite à dix-huit ans pour jouir de l'une et pour conserver l'autre. Depuis ce moment, sa vie entiere s'étoit écoulée à soulager l'humanité, à chercher les malheureux, comme un cœur aimant cherche des amis. Riche d'un patrimoine considérable dont sa famille lui laissa la disposition, il l'avoit dissipé peu-à-peu en le partageant aux infortunés; il avoit vieilli en donnant; et, lorsqu'à

sa soixantieme année il s'apperçut qu'il n'avoit plus rien, il demanda d'être envoyé dans l'Amérique : Je ne peux plus donner, disoit-il; quittons un pays où je vois des pauvres; au Pérou tout le monde a de l'or, et l'évangile manque aux Indiens; je vais leur porter l'évangile, c'est encore un beau trésor que je vais répandre.

En arrivant à l'Assomption, le pere Maldonado fut surpris de ne trouver, au lieu des Indiens qu'il venoit convertir, que des chrétiens qu'il falloit consoler. Son zele n'en fut que plus vif. Il s'empressa de visiter les colons; il sut gagner leur confiance, écouta leurs plaintes, soulagea leurs peines, et devint leur avocat auprès de l'inflexible gouverneur. Le bon jésuite étoit béni de tous, respecté même de Pedreras, qui, depuis son arrivée, commençoit à se montrer plus doux : car c'est le propre de la vertu, et peut-

être sa récompense, de rendre meilleur tout ce qui l'approche.

Un jour que Maldonado se promenoit seul, assez loin de la ville, en suivant les bords du fleuve, il entendit des cris, des sanglots; et distingua sur le rivage un enfant nu qui s'agitoit auprès d'un homme couché sur la terre. Maldonado court à cet enfant : il étoit âgé de douze ou treize ans, son visage étoit baigné de larmes; il embrassoit en gémissant, il soulevoit de ses foibles mains, il cherchoit à réchauffer par ses baisers le corps immobile d'un homme de trente à quarante ans, nu comme l'enfant, souillé de limon, les cheveux mouillés, en désordre, et portant sur son visage pâle les marques d'une longue fatigue et d'une pénible mort.

Dès que l'enfant apperçut le jésuite, il vint droit à lui, se mit à genoux, embrassa ceux de Maldonado, et les serrant avec force, le regardant avec

des yeux où se peignoient la piété, l'amour et le désespoir, il lui dit quelques paroles entre-coupées, que le jésuite ne comprit point parcequ'il ignoroit sa langue, mais qui n'attendrirent pas moins le bon pere. Il releve aussitôt l'enfant, se laisse entraîner par lui vers ce cadavre, qu'il examine, qu'il touche, et qu'il trouve déja glacé. Le malheureux enfant contemploit le jésuite, étoit attentif à ses mouvements, continuoit à lui parler dans sa langue: mais, jugeant par les tristes regards, par les signes de Maldonado, que toute espérance étoit perdue, il se jette sur le corps mort, le baise mille fois, s'arrache les cheveux, et, se relevant tout-à-coup, il prend sa course pour aller se précipiter dans le fleuve.

Malgré son âge, Maldonado, plus prompt et plus fort que l'enfant, l'arrête, le retient dans ses bras. Il oublie que le jeune sauvage ne peut l'enten-

dre, et cherche à le calmer par de consolantes paroles. Comme il pleuroit en parlant, l'enfant le comprenoit bien; il lui rendoit ses caresses, il lui montroit toujours ce cadavre en prononçant le nom d'Alcaïpa; il lui montroit le fleuve en prononçant le nom de Guacolde; il mettoit la main sur son cœur en s'inclinant sur Alcaïpa; puis il tendoit les bras vers la riviere en répétant plusieurs fois Guacolde. Maldonado, qui s'efforçoit de le pénétrer, entendit bien que le sauvage mort étoit son pere, et qu'il s'appeloit Alcaïpa; mais il ne pouvoit comprendre pourquoi l'enfant tendoit toujours les bras vers le fleuve en appelant Guacolde.

Après plusieurs heures d'inutiles efforts pour engager l'enfant à le suivre à la ville, Maldonado, qui ne vouloit pas le quitter, vit heureusement passer un soldat, et le chargea d'aller à l'Assomption chercher du secours. Le sol-

dat ramene bientôt le chirurgien de l'hôpital, qui, examinant de nouveau le cadavre, confirma au jésuite qu'il étoit mort. A la priere de Maldonado, le chirurgien et le soldat creuserent une fosse dans le sable, où ils déposerent le corps, tandis que le bon pere tenoit l'enfant qui redoubloit ses pleurs et ses cris.

Maldonado parvint enfin à conduire chez lui le jeune sauvage. Il lui prodigua les plus douces caresses, lui présenta des aliments, lui fit prendre avec peine un peu de nourriture. L'enfant paroissoit sensible à la bonté de Maldonado; il se levoit souvent pour venir lui baiser les mains, le regardoit avec douleur, et recommençoit à pleurer. Il passa la nuit sans dormir. Dès que l'aurore parut, il fit entendre par ses signes qu'il desiroit de s'en aller. Maldonado sortit avec lui. L'enfant tourna ses pas vers l'endroit où l'on avoit en-

terré son pere. En arrivant il se mit à genoux sur la fosse, la baisa plusieurs fois, y resta long-temps prosterné. Ensuite il alla se mettre à genoux au bord du fleuve, y fit les mêmes cérémonies; et revenant auprès du jésuite, il leva les yeux au ciel, prononça tristement les noms d'Alcaïpa et de Guacolde, fit signe de la tête qu'ils n'existoient plus, et se jeta dans les bras de Maldonado, comme pour lui faire comprendre qu'ayant tout perdu sur la terre, c'étoit à lui qu'il se donnoit.

L'enfant sauvage fut bientôt attaché par les soins compatissants du bon pere : aussi doux que reconnoissant, il aimoit à lui obéir, il cherchoit à deviner tout ce qui pouvoit lui plaire, et le faisoit aussitôt. Il consentit à porter des vêtements; il s'accoutuma, sans beaucoup de peine, à des usages qu'il ne comprenoit point et qui souvent lui répugnoient. Mais un signe de son

bienfaiteur lui rendoit tout facile. Né avec un esprit vif, avec une admirable mémoire, il apprit en peu de temps assez d'espagnol pour entendre le jésuite et pour en être entendu. Le premier mot qu'il retint et qui le frappa le plus quand il en connut la signification, fut celui de *mon pere*, que tout le monde disoit en parlant à Maldonado : O mon pere, lui dit-il, je n'espérois plus prononcer ce nom, mais je te dois ce bonheur ; et je vois bien que tu es le meilleur des hommes, puisque tous les hommes t'appellent leur pere.

Ce fut alors que, pouvant répondre aux questions du bon jésuite, il l'instruisit de sa naissance et de son malheur ; ce fut sur la tombe même de celui qu'il pleuroit toujours que le jeune sauvage lui fit ce récit.

Je m'appelle Camiré, dit-il ; je suis

de la nation des Guaranis, que tes freres les Espagnols ont chassée de ces belles plaines, et qui habite à présent les bois, derriere ces montagnes bleues. J'étois l'unique enfant d'Alcaïpa et de Guacolde. Ils s'étoient aimés toute leur vie; depuis ma naissance ils ne vivoient que pour m'aimer. Quand mon pere me menoit à la chasse, ma mere venoit avec nous; quand ma mere me retenoit, mon pere n'alloit point à la chasse. Je passois les jours auprès d'eux, je passois les nuits dans leurs bras. Si j'étois content, ils étoient heureux, et notre cabane retentissoit de leurs chants; si je souffrois, ils sentoient mon mal, et tous les deux jetoient des cris; si je dormois, ils me regardoient, et mon sommeil les reposoit.

Une nation de Brasiliens, que tes freres ont apparemment chassée, est venue nous attaquer dans nos forêts.

Nous avons donné la bataille; les Brasiliens l'ont gagnée. Mon pere et ma mere, obligés de fuir, ont fait à la hâte un canot d'écorce, dans lequel nous avons placé tout ce que nous possédions, deux hamacs, un filet, deux arcs; et nous nous sommes embarqués sur le grand fleuve, sans savoir où nous arrêter, car les Brasiliens étoient derriere nous, et nous tremblions d'avancer vers tes freres.

Le fleuve étoit débordé; il rouloit avec lui de grands arbres. Notre canot se renversa. Mon pere, me soutenant d'une main, se mit à nager de l'autre. Ma mere, malade depuis long-temps, avoit de la peine à nager, et cependant me soutenoit aussi. La fatigue épuisa bientôt les forces de ma mere et les miennes. Alcaïpa, qui s'en apperçut, nous plaça tous deux sur son dos, et nagea pendant plusieurs heures sans pouvoir jamais aborder, à cause des

rocs qui bordoient la rive. La rapidité du courant l'emportoit; il se sentoit affoiblir et ne nous le disoit pas : nous étions nous-mêmes incapables de nous soutenir sur les eaux. Enfin, parvenu dans cette plaine où le fleuve élargi forme une mer, mon pere s'écria : Nous allons périr, ma chere Guacolde; je ne puis gagner le bord avec mon double fardeau. S'il te restoit assez de force pour me suivre quelques moments, peut-être..... Il n'acheve pas; ma mere le quitte, s'enfonce, et disparoît en criant : Sauve notre fils! je meurs trop heureuse.

Je voulus me jeter après ma mere; mais Alcaïpa d'une main me retenoit les deux bras. Il fait un effort, traverse l'immense largeur du fleuve, arrive à terre, me pose sur le sable, m'embrasse, et tombe mort à mes pieds.

Tu arrivas bientôt après; tu sais le reste, mon pere.

Le jésuite l'écoutoit en sanglottant. Il n'essaya point de consoler le jeune sauvage; il ne l'engagea point à modérer sa douleur, à tarir des larmes si justes, mais il y mêla les siennes; et Camiré, touché de ces pleurs, cessa d'en répandre pour les essuyer.

La bonté paternelle de Maldonado gagna de plus en plus le cœur du sensible Camiré. Il s'instruisit à son école; il apprit à lire, à écrire, avec une étonnante facilité. Le pieux missionnaire lui parla de la religion; il la lui peignit comme il la sentoit. Son éloquence, qu'il puisoit dans son ame, toucha bientôt l'ame de son éleve. Il crut aisément ce que disoit le bon pere, parce qu'il le voyoit pratiquer ce qu'il disoit: il le suivoit à l'hôpital, chez les pauvres, chez les malheureux, lorsqu'assis auprès d'un malade Maldonado calmoit ses douleurs par ses consolants discours, lorsqu'il partageoit avec les

indigents jusqu'à son frugal repas, jusqu'aux vêtements qu'il portoit; et quand le jeune sauvage admiroit tant de charité: Mon fils, lui disoit le jésuite, je n'en fais pas encore assez: mon Dieu est le Dieu des pauvres, des orphelins, des affligés; voilà ses enfants de prédilection; voilà ceux qu'il faut secourir, si nous voulons plaire à leur pere.

Epris de ces divins préceptes, brûlant d'imiter de si doux exemples, Camiré demanda le baptême. Cette demande remplit de joie le bon missionnaire: il courut en instruire le gouverneur. Cette cérémonie fut une fête. Pedreras voulut tenir sur les fonts l'Américain converti; tous les Espagnols s'empresserent de le combler de présents; et le jésuite ne s'occupa plus que d'assurer une fortune indépendante à son nouveau prosélyte.

Le crédit, la considération, dont

Maldonado jouissoit dans la colonie et même en Espagne, lui donnoient des moyens faciles de procurer à Camiré les places qu'il eût desirées. Camiré venoit d'avoir seize ans ; son éducation étoit achevée ; et l'éleve de Maldonado, plus instruit que la plupart des colons, savoit le latin, les mathématiques, avoit lu les historiens, les poëtes, les bons ouvrages espagnols. Son esprit juste et pénétrant avoit profité de ces lectures : il aimoit les livres, il les jugeoit bien ; et souvent il en recueilloit plus de véritable philosophie que l'auteur lui-même n'en avoit mis. Maldonado, qu'il étonnoit par son bon sens, lui parla sérieusement de la nécessité de prendre un état pour parvenir à faire sa fortune : il lui proposa l'étude des loix, le service, ou le commerce, en s'en rapportant à son choix avec son indulgence accoutumée. Camiré lui répondit:

La seule erreur que je trouve en toi, mon pere, c'est de croire que cette fortune dont tu me parles si souvent soit nécessaire à mon bonheur. Je conçois bien, d'après ce que j'ai lu, d'après ce que tu m'as dit de ton Europe, où tout ce que la nature donne n'appartient qu'à une petite partie de ses habitants, où les pauvres sont condamnés à servir les riches pour avoir le droit de respirer l'air et de se nourrir des fruits de la terre; je conçois, dis-je, que, dans ce pays, on emploie tous les moyens, justes ou injustes, pour sortir de la grande classe de ceux qui n'ont rien, afin d'être du petit nombre de ceux qui ont tout. Mais regarde où nous sommes, mon pere; regarde ces vastes plaines où le maïs, le manioc, les patates, les ananas, une foule de plantes salubres, croissent à nos yeux, presque sans culture; regarde ces forêts immenses, pleines de cocos, de limons,

de grenadilles, de cédrats, d'autres fruits délicieux, que la nature produit avec moins de peine que vous n'en avez à retenir leurs noms : tout cela m'appartient, je peux en jouir; et la population du Paraguay ne sera de long-temps assez grande pour que les hommes, se partageant ces vastes contrées, assignent un maître à chaque terrain, et déshéritent de la nature ceux qui viendront après eux.

Quant à ce métier, que tu appelles, je ne sais pas pourquoi, *un état*, et que tu veux que je choisisse, je t'avouerai franchement qu'aucun de ceux dont tu m'as parlé ne me plaît. Je n'aime point vos loix, que je trouve insuffisantes, incertaines, souvent même contradictoires. De tout ce que tu m'as fait lire, c'est ce qui m'a le plus ennuyé; et, comme l'on apprend mal ce qui ennuie, je ne veux ni les apprendre, ni passer, ainsi que tant d'autres,

pour les savoir. La guerre me fait horreur. J'admire et chéris l'homme courageux qui, si l'on vient attaquer sa femme, ses enfants, sa patrie, s'arme aussitôt, s'expose à la mort pour le salut de ses freres : cet homme-là n'est point un homme de guerre, comme on les appelle fort mal-à-propos dans ton pays; c'est un homme de paix et de justice, car il combat pour l'une et pour l'autre. Mais que moi, né Guarani, j'aille engager ma vie, vendre mon sang au roi d'Espagne pour ravager des terres ou tuer des hommes à sa volonté! non, mon pere, la religion que tu m'enseignas me le défend; et je suis encore à comprendre comment tes Espagnols accordent ce métier avec leur devoir de chrétien.

Le commerce me plaisoit d'abord; je trouvois charitable et beau de traverser les mers, de consumer sa vie dans les travaux, dans les dangers,

pour porter aux nations éloignées les secours dont elles ont besoin, pour partager à la grande famille des hommes tous les bienfaits du pere commun. Mais j'ai découvert, en observant mieux, quel étoit le but de cette charité. J'ai vu que les plus honnêtes négocians ne se faisoient pas de scrupule de porter aux sauvages des armes meurtrieres, de les enivrer de liqueurs fortes pour conclure des marchés plus avantageux. Enfin je les ai vus amener ici des Africains qu'ils exposoient sur la place comme des bêtes de somme. Vendre des hommes, mon pere ! cela s'appelle le commerce? Mon ami, je ne serai point commerçant.

Laisse-moi donc rester ce que je suis. Tu as beau sourire et me faire entendre avec ta douceur polie que je ne suis rien; moi, je t'assure que je suis quelque chose, et quelque chose d'assez bon, d'assez heureux, grace à

toi. Je jouis de la santé, du repos de la conscience; je serois prêt, à tous les instants, à paroître devant le Dieu de justice, et je n'aurois à m'occuper que du chagrin de te quitter. Va, mon pere, c'est un bel état que l'innocence! permets que je n'en aie pas d'autre. Je ne manque de rien près de toi: si j'avois le malheur de te perdre, je retournerois dans mes bois, où nos arbres suffiroient bien pour soutenir mon existence, où ta mémoire suffiroit mieux pour entretenir ma vertu. Laisse-moi donc jouir en paix du bonheur que tu me procures. Nous avons lu beaucoup de gros livres sur ce que les hommes ont nommé le bonheur; moi, j'en ferois un petit traité qui se réduiroit à deux lignes: Conserver son ame pure, et savoir renoncer aux choses dont on ne se soucie guere.

Maldonado ne trouvoit rien à répondre à son jeune philosophe. Il con-

venoit que le disciple avoit surpassé le maître, et demandoit en riant à Camiré qu'il voulût bien l'instruire à son tour. Mais bientôt cette sagesse devoit être mise à l'épreuve.

Depuis quelques mois, un vaisseau de Cadix avoit amené d'Espagne une jeune niece du gouverneur de l'Assomption, que son pere don Manuel, frere cadet de Pedreras, avoit laissée orpheline et sans fortune. Les parents de don Manuel n'avoient rien trouvé de mieux, pour se débarrasser d'une fille pauvre, que de l'envoyer en Amérique à son oncle qui passoit pour riche. Pedreras reçut cette niece avec plus de surprise que de joie. Il fut tenté d'abord de la renvoyer en Espagne; les représentations de Maldonado l'en empêcherent. Il se contenta d'adresser de vifs reproches à ceux qui lui donnoient de si grands embarras, et consentit, par un effort d'humanité,

à souffrir dans sa maison l'unique fille de son frere.

On juge bien que la jeune niece ne vivoit pas heureuse chez Pedreras; elle savoit, elle voyoit que sa présence étoit un fardeau. Tremblante d'irriter son oncle, certaine de lui déplaire, elle portoit une attention continuelle à ses actions, à ses discours, et croyoit avoir beaucoup fait quand on ne la trouvoit qu'importune. Elle avoit à peine seize ans, et s'appeloit Angéline; elle étoit digne de ce nom par sa beauté, par sa douceur, sa grace, son esprit aimable, sur-tout par un cœur au-dessus de sa grace et de son esprit. On ne pouvoit la voir sans l'aimer; quand on l'aimoit, on pouvoit le lui dire: la vanité n'approchoit point de cette ame pure; et le sentiment qu'elle inspiroit tenoit tant d'elle, qu'il devenoit une vertu pour celui qui l'éprouvoit.

Angéline cherchoit souvent la solitude et la campagne. Profitant de la liberté dont on jouit dans les colonies, elle sortoit chaque soir, suivie d'un seul domestique, pour aller contempler la nature, respirer le parfum des fleurs, écouter le chant des oiseaux, admirer le soleil couchant. C'étoient ses uniques plaisirs; ils suffisoient à son ame douce, ingénue, tendre, paisible, toujours prompte à sentir le bien, toujours lente à desirer le mieux.

Elle avoit souvent remarqué, dans ses promenades champêtres, un jeune homme qui, aux mêmes heures, ne manquoit pas de se rendre au même endroit, se mettoit à genoux, y restoit long-temps, et regagnoit ensuite la ville. Angéline, peu curieuse, avoit évité sa rencontre; mais, un soir qu'elle rentroit plus tard que de coutume et qu'elle passoit près de cet endroit, un monstrueux serpent de l'espece appe-

lée *chasseurs*, si commune au Paraguay, éleve tout-à-coup sa tête au-dessus des plus grandes herbes, et s'élance vers Angéline, en poussant d'affreux sifflements. Angéline jette des cris; son domestique effrayé prend la fuite; la jeune Espagnole fuyoit elle-même: mais le serpent la poursuit, gagne du terrain, va l'atteindre, lorsque Camiré se présente portant à la main un de ces lacets dont les Péruviens se servent avec tant d'adresse (1). Il jette le nœud coulant à la tête du reptile, et, fuyant d'une vîtesse extrême, il traîne après lui le monstre étranglé.

Angéline étoit évanouie. Camiré la secourt, rappelle ses sens, soutient sa marche défaillante jusqu'à la maison

(1) Les Péruviens nommés Guazes étranglent, avec ces lacs de cuir, des tigres et des taureaux. (*Histoire des Voyages*, tome XII.)

de son oncle, reçoit en rougissant ses actions de graces, et la quitte avec un trouble qu'il n'avoit pas encore connu.

Camiré courut auprès de Maldonado lui raconter ce qui s'étoit passé. La joie qu'en ressentit le bon pere, l'intérêt qu'il prenoit au sort d'Angéline, tout ce qu'il dit de ses vertus, de ses qualités aimables, augmenterent le trouble que sentoit Camiré. Il écoutoit, distrait et rêveur; il ne dormit pas de la nuit. Le lendemain il fut le premier à demander au jésuite, avec une espece d'embarras, s'il ne seroit pas convenable d'aller tous deux chez le gouverneur savoir des nouvelles de sa niece. Maldonado s'y disposoit; ils s'y rendirent aussitôt. Pedreras les reçut avec une politesse reconnoissante, les rassura sur la santé d'Angéline, et les retint toute la journée. Là, le jeune Guarani revit la belle Espagnole, eut la liberté de l'entretenir, et respira par

tous les sens le brûlant amour qui le consumoit.

L'histoire d'Alcaïpa, les éloges que le bon jésuite se plaisoit à donner à son fils, furent le sujet de la conversation. Angéline attentive baissoit la vue, une couleur plus vive brilloit sur ses joues, un mouvement secret faisoit battre son cœur. Elle comprit, par le récit de Maldonado, pourquoi Camiré venoit si souvent se mettre à genoux près du fleuve. Cette piété, cet amour filial, doublerent sa reconnoissance pour son aimable libérateur. Elle étoit bien aise que ce fût lui qui l'eût délivrée d'un si grand danger; elle se trouvoit heureuse d'être obligée d'aimer ce jeune homme : mais elle étoit embarrassée d'oser lever les yeux sur lui.

Peu de temps, peu de visites, suffirent aux jeunes amants pour se faire entendre tout ce qu'ils sentoient, pour

s'assurer, sans se le dire, que leur amour étoit partagé. Angéline garda le secret que ses yeux avoient trahi; mais le sincere Guarani confia tout au jésuite. Il lui peignit en traits de feu la passion qui remplissoit son ame, lui répéta mille fois que la mort seule pouvoit l'éteindre, qu'il étoit prêt à tout entreprendre pour mériter la main d'Angéline, et finit par lui demander ses secours pour parvenir à ce bonheur.

Maldonado l'écoutoit tristement: O mon fils, lui dit-il, que tu m'affliges, et que tu te prépares de maux! Toi, qui connois nos mœurs, nos usages, notre respect pour la naissance, notre passion pour les richesses, peux-tu penser que le gouverneur du Paraguay consente à donner sa niece à un étranger, à un inconnu, qui ne possede rien au monde, et dont le projet est d'aller vivre, après ma mort, parmi

les sauvages ses freres? Ce mépris des vaines idoles que les hommes corrompus se sont faites, je ne l'ai pas combattu, mon fils, je l'ai respecté dans ton cœur : mais lorsqu'on prétend, mon cher Camiré, s'élever ainsi au-dessus des erreurs de l'humanité, il faut d'abord renoncer à l'amour; car lui seul nous met dans la dépendance de tous les préjugés des hommes, de tous les caprices de la fortune. Tu me fais pitié, mon enfant; les conseils, les remedes, ne peuvent plus t'être utiles: c'est de l'espérance qu'il te faudroit; et ma tendresse chercheroit en vain à s'abuser elle-même pour t'abuser quelques instants. Je ne verrois qu'un seul moyen de réussir : l'avarice du gouverneur lui feroit oublier ta naissance, si nous pouvions lui donner beaucoup d'or; mais ni toi ni moi n'en avons, et.....

De l'or? reprit vivement Camiré en

se jetant au cou du vieillard: réjouissons-nous, mon pere; il ne tient qu'à moi de m'en procurer. Les montagnes où j'habitois en sont remplies; je sais les chemins qui m'y conduiront. J'irai te chercher autant d'or que tu voudras; tu l'offriras au gouverneur: il me donnera, pour un prix aussi vil, l'être le plus beau, le plus vertueux, le plus aimable de l'univers; et le funeste amour de ce métal, qui a produit tant de crimes dans le nouveau monde, y fera du moins deux heureux.

Le bon jésuite, à qui ce seul mot d'*heureux* faisoit toujours palpiter le cœur, partagea la joie de son fils. Dès le lendemain il se rendit chez Pedreras: mais, connoissant le caractere de celui qu'il vouloit gagner, il se crut permis d'employer un peu d'adresse. Il commença par lui parler de la difficulté d'établir Angéline d'une maniere convenable à sa naissance; il fit enten-

dre doucement qu'en sacrifiant ce dernier article elle trouveroit des époux qui s'estimeroient heureux de mettre à ses pieds une grande fortune, de payer même à son oncle l'honneur de son alliance; et voyant que cette ouverture ne déplaisoit point à Pedreras, il finit par proposer son éleve avec cent mille ducats.

Pedreras n'étoit pas facile à séduire; une longue expérience des affaires l'avoit rendu soupçonneux et fin. En écoutant Maldonado, il réfléchit que Camiré étoit du pays des Guaranis, où l'on disoit que les mines d'or étoient communes; il calcula que ses richesses ne pouvoient venir que de là; et, sans se montrer éloigné de donner sa niece à ce nouveau chrétien : Mon pere, répondit-il, les intérêts de l'Espagne m'occupent seuls. Je ne desire pas d'augmenter ma fortune, et je desire vivement d'être utile à ma patrie. Votre

éleve peut me servir dans ce dessein : qu'il me découvre une mine d'or, et je lui donne ma niece.

Ce discours rendit rêveur Maldonado : cependant il fit répéter à Pedreras la promesse qu'il venoit de faire; et, certain qu'il ne manqueroit pas à sa parole, il revint porter sa réponse au jeune Guarani.

Quand celui-ci l'eut entendue, sa tête tomba sur sa poitrine, des larmes coulerent de ses yeux : Ah! mon pere, s'écria-t-il, je ne puis posséder Angéline. Pour découvrir au gouverneur la mine d'or qu'il me demande, il faut que je lui montre des chemins que les Espagnols ignorent; et cette seule ignorance fait la sûreté de mes freres. Je serois donc le transfuge, le traître, qui conduiroit au milieu de ma nation ses ennemis et ses bourreaux! Non, mon pere, tu me haïrois, tu mépriserois ton fils. Et comment pourrois-je

vivre quand tu ne m'estimerois plus?

Maldonado l'embrassa, le pressa long-temps sur son sein, en approuvant sa noble résolution, en le confirmant dans l'inébranlable principe de sacrifier toujours ses intérêts les plus chers, ses passions les plus ardentes, au plus douloureux des devoirs : Les passions finissent, lui dit-il, les intérêts changent, mon fils, et la vertu ne change jamais. Dans tous les temps, dans tous les lieux, elle prend soin de dédommager celui qui souffre pour elle ; elle le console, elle le ranime, le fait jouir de souvenirs doux, l'environne d'un saint respect, l'accompagne par-delà la mort, et va se placer sur sa tombe, où le nom qu'elle fit respecter, béni par tous les cœurs sensibles, fait encore verser des pleurs de tendresse, de regret et d'admiration.

Le malheureux Camiré soupiroit en

écoutant le jésuite. Irrévocablement décidé à ne point trahir ses compatriotes pour obtenir sa maîtresse, il le promit, il espéra qu'il guériroit de sa passion. Dès ce moment il évita la rencontre d'Angéline avec autant de soin qu'il l'avoit cherchée : il ne sortit plus de chez lui, se livra tout entier à l'étude, et pensa qu'en occupant son esprit il parviendroit à distraire son cœur. Angéline ne pouvoit comprendre d'où venoit ce grand changement. Elle en fut d'abord alarmée; elle attendit impatiemment l'occasion de s'expliquer avec Camiré : mais, ne le voyant plus venir chez son oncle, ne le rencontrant plus dans les champs, pas même au tombeau d'Alcaïpa, le dépit et la colere succéderent à la douleur. Elle pensa qu'on ne l'aimoit plus, elle résolut de ne plus aimer; et, le hasard l'ayant placée près de Camiré, un jour de fête, à l'église, elle affecta, pendant

la cérémonie, de ne pas tourner les yeux sur l'infortuné Guarani, de ne pas s'appercevoir qu'il fût près d'elle, et de sortir sans le saluer. C'étoit un pénible effort pour la douce et tendre Angéline : mais elle crut, après cette victoire sur elle-même, que rien ne lui seroit impossible, et se flatta d'oublier bientôt celui qui l'occupoit sans cesse.

Camiré fut au désespoir. Il s'étoit senti le courage de renoncer à son amante, de se priver de sa vue : mais il n'avoit pas celui de supporter son dédain. Son ame en fut accablée ; ne pouvant plus soutenir le tourment qu'il éprouvoit, il va trouver Maldonado.

Mon pere, lui dit-il, écoute et pardonne : je ne puis vaincre mon amour. J'ai employé contre mon cœur tout ce que la vertu, la raison, peuvent me donner de forces ; Angéline l'em-

porte sur tout. Je te quitte, mon pere; je pars..... Au nom du ciel, cache-moi tes pleurs; je resterai si tu pleures, et j'expirerai devant toi. Laisse-moi retourner dans mes bois : je reviendrai, je l'espere; j'ignore dans quel temps, mais je reviendrai. Si le projet que je médite est possible à l'humanité, je l'accomplirai, j'en suis sûr; et tu me reverras le plus heureux et le plus innocent des hommes. Adieu, mon pere, mon ami, mon bienfaiteur; essuie tes larmes : ce n'est pas ton fils qui te quitte; c'est un malheureux, c'est un insensé, en proie à un funeste amour qui le gouverne à son gré, qui l'emporte loin de son pere, qui remplit, consume son cœur, et ne peut pourtant altérer la tendresse, la reconnoissance, que ce cœur te conserve toujours, quoiqu'il ne soit plus à moi.

En disant ces mots, il s'enfuit sans

écouter Maldonado, qui le rappelle, lui crie en vain de revenir dans ses bras. Bientôt il l'a perdu de vue : le bon pere, privé de son fils, croit être seul dans l'univers.

Angéline étoit plus à plaindre encore. Tourmentée d'une passion dont elle ne pouvoit triompher, elle avoit éprouvé les mêmes peines que Camiré, et n'avoit pas eu la consolation de les confier à personne. Dès qu'elle fut instruite de son départ, elle se reprocha d'en être la cause; elle donna des larmes ameres au souvenir de ce jour où elle avoit feint de ne plus l'aimer. Elle espéra pendant quelque temps qu'il reviendroit auprès du jésuite : mais, voyant six mois écoulés sans que Camiré parût, la malheureuse Angéline vint demander à son oncle de prendre le voile dans un des couvents déja fondés à l'Assomption. Pedreras approuva ce dessein : il la conduisit, le

jour même, à la supérieure des cla-
ristes, qui lui donna l'habit de novice,
et convint avec le gouverneur qu'on
abrégeroit de moitié le temps du no-
viciat.

L'infortunée pressoit elle-même ce moment : le temps étoit si lent pour elle, depuis qu'il s'écouloit sans qu'elle vît Camiré! Il lui sembloit qu'après avoir prononcé ses vœux elle seroit moins tourmentée, que l'amour sortiroit d'un cœur dont Dieu auroit pris possession. Elle vit enfin arriver cette époque si desirée, et sentit un mouvement de joie.

La veille du jour fixé pour la profession d'Angéline, le bon P. Maldonado, revenant de voir des malades, se reposoit, sur un banc de pierre, à la porte de sa maison. Il songeoit à Camiré, lorsqu'il voit de loin accourir quelqu'un, l'entend tout-à-coup pousser un grand cri, et se sent presser

entre les bras d'un jeune homme: c'étoit lui, c'étoit son fils. Le pauvre jésuite fut prêt à s'évanouir de joie. Le Guarani le soutint; lui-même ne pouvoit parler. Tous deux rentrent dans la maison en se tenant embrassés; et lorsque leurs cœurs trop émus purent enfin respirer plus à l'aise: Mon pere, lui dit Camiré, c'est moi, c'est bien moi; tu revois ton fils, et tu le revois digne de ce nom. Je n'ai trahi ni l'amour ni l'honneur; je suis, je pourrai demeurer fidele à mes freres et à mon amante. Je viens livrer au gouverneur la mine d'or qu'il m'a demandée; et ce trésor est loin de la route qui pourroit le conduire dans mon pays.

Maldonado, qui se fait répéter ces paroles, partage les transports de son fils : il ne veut point troubler sa joie en l'instruisant que le lendemain Angéline doit faire ses vœux : mais il court

à l'instant chez Pedreras pour obtenir qu'on differe, pour annoncer le trésor immense que Camiré vient mettre en ses mains, et demander l'exécution d'une promesse sacrée. Pedreras, surpris et charmé, renouvelle cette promesse, écrit sur l'heure au couvent, ordonne que tout soit suspendu; et, dès l'aurore naissante, il part avec Maldonado, suivi d'une bonne escorte, sous la conduite du jeune sauvage.

Ils marcherent toute la journée, passerent la nuit sous des arbres, et, le lendemain, reprirent leur route dans des montagnes désertes qui se prolongeoient du côté du Chili. Le gouverneur lui témoignoit sa surprise; il avoit déja fait visiter ce pays, où l'on n'avoit point trouvé de métaux: Camiré s'avançoit d'un air tranquille. Arrivé près d'une caverne formée par des rocs arides, Camiré s'arrête; et,

montrant l'entrée, il commande aux ouvriers de fouiller. On obéit. Pedreras, avec les yeux de l'avarice, suivoit tous les mouvements des mineurs; le jésuite, inquiet et pensif, faisoit des vœux, qui, pour la premiere fois, avoient pour objet des richesses; Camiré sourioit et ne disoit rien.

A cinq ou six pieds de profondeur Pedreras vit le premier briller du métal. Il jette un cri de joie, s'élance, et de ses deux mains saisit une terre rougeâtre remplie de lentilles d'or vierge. Cette couche étoit longue, épaisse; et plusieurs autres encore plus riches se trouvoient sous le sable qui la supportoit. Pedreras court à Camiré, le serre dans ses bras, l'appelle son neveu, lui jure une tendresse éternelle. On poursuit le travail par ses ordres. Quatre mulets sont déja chargés d'or, et la caverne n'est pas épuisée. Le gouverneur y laisse une garde sous la con-

duite de son lieutenant. Pressé, disoit-il, de tenir sa promesse, il retourne à l'Assomption avec Maldonado et Camiré. Il les conduit dans son palais; et, dès que l'avare Pedreras a mis en sûreté ses trésors, il va lui-même au couvent de sa niece lui prescrire d'en sortir sur l'heure et de se disposer à devenir dès le lendemain l'épouse de Camiré.

Jugez de l'excès de surprise, surtout de l'excès de bonheur, qu'éprouva la tendre Angéline. Elle ne pouvoit croire ce qu'elle entendoit; elle n'étoit pas sûre que ce ne fût point un songe: mais, accoutumée à la soumission, elle obéit sans répliquer. Elle dépouille ses habits de bure pour reprendre l'or et la soie; son front modeste quitte le bandeau; ses longs cheveux reparoissent et tombent par boucles sur ses épaules. L'émotion que son ame éprouve répand sur ses joues un vif

incarnat; ses yeux, qui n'osent se lever, lancent mille feux à travers ses longues et noires paupieres. Mille fois plus belle que le jour où Camiré lui sauva la vie, elle sort du couvent pour l'aller trouver; et l'heureux Camiré l'attendoit au parloir, où Pedreras l'avoit laissé seul.

Dès qu'il l'apperçoit, il tombe à genoux. Ecoutez-moi, lui dit-il, ô la plus belle, la plus aimable des femmes : avant d'obéir à votre oncle, connoissez les puissants motifs qui me forcerent à vous fuir. Pedreras, pour m'accorder votre main, me demandoit une mine d'or. Je n'en connois que dans mon pays. En l'y conduisant, je livrois mes freres à la cruauté de vos Espagnols. Je ne l'eusse jamais fait, Angéline : c'est à vous-même que je le déclare; c'est au moment où je vous vois resplendissante de tous vos attraits que j'ose me répondre encore que j'eusse

sacrifié mon amour à mon devoir, à ma patrie. Mais cet amour m'a mieux inspiré : j'ai quitté mon vertueux pere, je suis retourné chez les Guaranis. J'ai facilement trouvé beaucoup d'or. Aidé par mes compatriotes, j'ai employé une année entiere à porter moi-même cet or à une immense distance du pays où je le prenois, à le cacher sous la terre, à rassembler assez de richesses, non pas pour vous mériter, mais du moins pour vous obtenir. J'ai fait cent fois ce long voyage; je l'aurois fait mille fois, si le temps ne m'eût pas pressé. Votre image, qui m'accompagnoit, me laissoit toujours la crainte d'offrir un trop foible don. Pedreras daigne se contenter de ce trésor; il ignore le prix de celui qu'il me donne; mais c'est de vous, de vous seule, qu'aujourd'hui je veux le tenir.

Angéline, en l'écoutant, eut besoin de faire un effort pour ne pas jeter ses

bras autour du cou de Camiré : elle lui tendit doucement la main, et des pleurs d'amour furent sa réponse.

Le Guarani transporté la conduit aussitôt chez Pedreras, où, le soir même, à minuit, Maldonado leur donna la bénédiction nuptiale. Jamais bonheur n'avoit égalé le bonheur qui les enivroit, si ce n'est peut-être celui qu'éprouvoit le bon jésuite. Tous trois pensoient que désormais rien ne pouvoit troubler une union si douce ; tous trois jouissoient à la fois du présent et de l'avenir : mais ils n'étoient pas à la fin de leurs peines.

Le gouverneur avoit quitté les nouveaux époux pour retourner à la caverne, que ses ouvriers avoient dépouillée. Tant de richesses auroient dû satisfaire l'avarice de Pedreras, si l'avarice pouvoit être satisfaite. Mais, s'étant apperçu facilement que la terre qu'on avoit fouillée ne produisoit

point de métal, il en conclut que le Guarani connoissoit des mines abondantes où sans doute il avoit puisé cet or. Trop riche cependant pour oser se plaindre, et craignant assez le jésuite pour ne pas tenter d'indignes moyens d'arracher le secret qu'on lui cachoit, il prit une voie détournée qui ne le conduisoit pas moins à son but. Il assembla la colonie, rendit compte de nouveaux ordres qu'il avoit, disoit-il, reçus du roi pour continuer les découvertes, pour soumettre les peuples voisins, sur-tout les Guaranis. Ensuite se tournant vers Camiré, que ces paroles avoient fait pâlir: Mon neveu, dit-il, c'est à vous que je remets les intérêts de l'Espagne. Vous êtes mon fils adoptif, je vous nomme mon *adélantade* (1), et je vous charge, au nom

(1) La premiere dignité après celle de gouverneur.

du roi, de partir avec six cents soldats pour découvrir et pour soumettre le pays des Guaranis.

Toute la colonie applaudit à ce choix. Camiré n'a pas la force de répondre. Il est salué, reconnu adélantade; et Pedreras renouvelle l'ordre qu'il ait à partir avant peu de jours.

Le malheureux Camiré courut, avec son épouse, demander conseil à Maldonado.

Le bon jésuite réfléchit quelques instants en silence; puis, prenant les époux par la main : Mes enfants, leur dit-il, le péril est grand. Camiré ne peut ni ne doit obéir : s'il refuse, il devient suspect; en prenant sa défense je le deviens moi-même; et le gouverneur est capable de tout. Vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est de fuir, cette nuit, chez les Guaranis. Je vous suivrai, mes enfants; oui, je vous suivrai malgré mon grand âge : j'irai, la

croix à la main, prêcher les freres de Camiré; j'irai les convertir à la foi, comme je l'ai converti. Vous serez toujours heureux; vous vous aimerez toujours dans l'innocence, dans la paix : moi je remplirai mon devoir, je servirai mon Dieu, je lui donnerai des hommes, je serai plus heureux que vous.

Angéline et son époux tomberent aux pieds du vieillard. Leur fuite fut préparée. Camiré se munit d'un canot, où ils s'embarquerent tous trois dès que les ombres voilerent la terre. Camiré prit les rames, et remonta le fleuve jusqu'à l'entrée des montagnes. Là, descendant au milieu des bois, il submergea son canot, suivit des sentiers déserts, et arriva dans peu de jours au milieu des Guaranis. Il y fut reçu comme un frere. Il se hâta de leur raconter ce qu'il avoit fait et ce qu'il devoit au jésuite : tous les sauvages

alors comblerent Maldonado de caresses et de présents, tous voulurent travailler à la cabane du bon pere, à celle d'Angéline et de Camiré. Ces cabanes furent construites sur de grands arbres, où l'on montoit par une poutre taillée que l'on retiroit quand on étoit monté; précaution nécessaire contre les tigres et contre les inondations. Etablis en peu de temps dans leur nouvelle demeure, sans crainte, sans inquiétude, délivrés de tous les tourments que les hommes ont pris tant de peine à se donner, occupés seulement de s'aimer et de vivre, les deux époux sentirent, bien mieux qu'ils ne l'avoient fait jusqu'alors, le charme, les délices de la réunion de ce qu'il y a de meilleur au monde, l'amour, l'innocence et la liberté.

Maldonado, chéri d'un peuple doux, prêcha la religion chrétienne, et convertit aisément des hommes simples

qui adoroient ses vertus. Tous les Guaranis se firent baptiser. Quelque temps après ils demanderent eux-mêmes au bon pere de faire venir d'autres jésuites, et se soumirent volontairement au roi d'Espagne, à condition qu'il n'enverroit chez eux que les collegues de Maldonado. Cette proposition fut acceptée à Madrid. Les missionnaires arrivèrent. Les Guaranis, sur la foi du traité, se rapprocherent de l'Assomption, se partagerent en plusieurs peuplades, dont chacune bâtit son village, où un jésuite, devenu curé, les instruisit dans l'agriculture, dans les autres arts nécessaires, et les gouverna paternellement. Bientôt ces peuplades augmenterent. En 1734, elles composoient trente mille familles. Chaque village avoit son régisseur, son alcade particulier, que les habitants nommoient tous les ans. Le curé, choisi par le pere provincial, veilloit à l'exé-

cution des loix, qui n'étoient ni nombreuses ni séveres. Les plus grandes peines se réduisoient au jeûne ou à la prison; encore ces châtiments étoient-ils rares chez un peuple innocent, paisible, qui n'avoit point d'idée du vol ou du meurtre, et qui conservoit cette heureuse ignorance, grace aux soins extrêmes que prenoient les jésuites de ne jamais laisser pénétrer un seul étranger dans le pays. L'impôt modéré que l'on payoit au roi d'Espagne étoit acquitté par l'échange du sucre, du tabac, du coton, produits par un terrain immense laissé en commune dans toutes les paroisses, où chaque habitant venoit travailler pendant deux jours de la semaine. Le surplus de cette récolte étoit pour les orphelins, pour les malades, pour les vieillards hors d'état de travailler. Un arsenal particulier renfermoit les armes de la peuplade. Les jeunes gens venoient les prendre

les jours de fête, s'exerçoient à manier le fusil, le sabre, l'épée, les remettoient ensuite dans l'arsenal ; et, à la premiere attaque, soit des Portugais, soit des Brasiliens, il sortoit de chaque village un bataillon d'excellents soldats (1). Par-tout étoient établies des

---

(1) En 1705, lorsque les Espagnols reprirent sur les Portugais la colonie du Saint-Sacrement, les Guaranis, que les jésuites amenerent au secours des assiégeants, eurent toujours la tête des attaques, et contribuerent beaucoup au succès des armes espagnoles par leur intrépidité. Lorsqu'ils retournerent dans leur pays, le gouverneur voulut leur donner cent quatre-vingt mille piastres, qu'ils refuserent généreusement. (*Histoire du Paraguay par Charlevoix.*)

Tous ces détails sur le gouvernement des jésuites au Paraguay sont vrais à la lettre, et tirés du *Voyage dans l'Amérique méridionale par don George Juan et don Antonio de Ulloa*, ouvrage rempli d'érudition, d'esprit et de philosophie.

écoles pour apprendre à lire, à écrire, des atteliers de serruriers, de charpentiers, de tisserands. Toutes les professions, tous les arts utiles, étoient montrés gratuitement; et le curé, qui surveilloit ces travaux, avant d'y admettre les jeunes éleves prenoit soin de consulter leur inclination. Rien ne leur manquoit enfin de ce que nous voyons dans nos villes, que le luxe, le vice et la pauvreté. On a pourtant dit du mal de cette république ecclésiastique, de ce gouvernement patriarchal: mais du moins on ne peut nier que ce fut peut-être le seul empire fondé par la persuasion, soutenu par la confiance, et policé par la vertu.

FIN.

VALÉRIE,

NOUVELLE ITALIENNE.

ON fait semblant dans le monde de ne plus croire aux revenants; et l'on oublie que les meilleurs écrivains de la Grece et de Rome, les historiens les plus renommés pour leur véracité, pour leur philosophie, nous attestent leur existence. Plutarque rapporte comment Brutus, étant la nuit dans sa tente peu de temps avant la bataille de Philippes, « apperçut une vision « horrible, comme d'un homme de « grandeur extraordinaire et exces- « sive, et hideux de visage, de quoi il « s'effroya du commencement : mais « voyant que ce fantôme ne lui faisoit « ni ne lui disoit rien, ains se tenoit

« devant lui tout coi auprès de son lit,
« il lui demanda à la fin qui il étoit.
« Le fantôme lui répondit : Je suis ton
« mauvais esprit, et tu me verras près
« de la ville de Philippes. Brutus lui
« répliqua : Eh bien! je t'y verrai donc.
« Et incontinent l'esprit disparut. De-
« puis, se trouvant en bataille près
« cette ville de Philippes, la nuit de
« devant le combat ce même fantôme
« s'apparut une autre fois à lui sans
« lui mot dire ; par quoi Brutus enten-
« dit bien que son heure étoit venue,
« etc. (1) ». Pline le jeune, dans ses lettres, affirme, comme un fait certain, l'histoire du philosophe Athénodore, qui, ayant acheté dans la ville d'Athenes une maison délabrée dont personne ne vouloit parcequ'un spectre y revenoit toutes les nuits, attendit

(1) Hommes illustres de Plutarque, *Vie de Jule César*, traduction d'Amyot.

courageusement ce spectre, le vit en effet arriver traînant des chaînes de fer et faisant signe au philosophe de le suivre. Athénodore, qui travailloit dans ce moment, lui fit à son tour signe de la main de vouloir bien attendre un peu. Le spectre redoubla le bruit de ses chaînes; et le philosophe, prenant sa lampe, se leva, suivit le fantôme, qui le conduisit jusqu'à la cour de la maison, où tout-à-coup il disparut. Athénodore marqua cet endroit pour le reconnoître. Le jour suivant il y mena les magistrats, qui firent fouiller la terre, et trouverent des ossements humains encore enlacés dans des chaînes. On les recueillit, on leur donna publiquement les honneurs de la sépulture : depuis ce moment la maison fut tranquille (1).

---

(1) Lettres de Pline, tome II, *lettre* 27, à Sura.

Si l'on veut des exemples plus récents, on peut consulter les mémoires du célebre Agrippa d'Aubigné, grand-pere de madame de Maintenon, si connu par son zele pour le calvinisme, par son austere franchise, son inflexible probité. Il venoit de perdre sa mere. « J'étois, dit-il, tout éveillé dans « mon lit, lorsque j'entendis entrer « quelqu'un dans ma chambre, et j'ap- « perçus dans ma ruelle une femme « fort blanche, dont les vêtements « frottoient contre mes rideaux. Elle « ouvrit ces rideaux, se baissa vers « moi, me donna un baiser froid « comme la glace, et disparut aussi- « tôt. (1) »

Osera-t-on révoquer en doute ce que Plutarque, Pline, d'Aubigné, nous assurent? ou dira-t-on, pour ne

(1) Mémoires de Théodore Agrippa d'Aubigné, page 5.

pas les croire, que ces hommes avoient l'esprit plus foible que nous?

Sans poursuivre cette discussion, je vais rapporter un fait que je tiens de la personne même à qui le fait arriva. Cette personne vit encore; toute la ville de Florence en est témoin. Voici comment je fus instruit de cette étonnante histoire.

J'étois en semestre dans une petite ville de Languedoc, où je suis né, lorsque plusieurs amis m'invitèrent à venir passer les fêtes de Noël dans un vieux château bâti sur des rochers au milieu des montagnes des Cévennes. La maîtresse de la maison avoit rassemblé de jeunes femmes, des officiers, des voisins aimables. La bonhommie, la confiance, régnoient dans notre société. On avoit du plaisir à se trouver ensemble; on ne cherchoit point à briller exclusivement, à dis-

puter ou à jouer toujours le premier rôle; chacun étoit content de tout le monde, et tout le monde étoit content de chacun. On rioit toute la journée : le soir, assis en cercle autour d'un grand feu, nous faisions des contes, nous chantions des romances; et la soirée finissoit gaiement. Nos jeunes Languedociennes, qui ne manquoient pas d'imagination, chose assez commune dans notre pays, se plaisoient beaucoup aux histoires de revenants. Chacun racontoit la sienne; et la saison, le lieu, le moment, ajoutoient encore à l'effet que produisoient ces effrayants récits. Les nuits étoient longues, noires; la campagne couverte de neige; et des hibous, anciens habitants de la tour où étoit construit le salon, se répondoient sur les vieux creneaux par des cris lents et monotones. Ajoutez à tout cela que nous étions dans l'avent, temps où tout le

monde sait bien que les apparitions sont le plus fréquentes. Aussi, dès que les histoires commençoient, le cercle se rétrécissoit peu-à-peu; on se serroit en écoutant; on faisoit quelquefois semblant de rire, mais dans la vérité l'on mouroit de peur; et souvent celui qui racontoit, saisi d'un tremblement subit, sentoit tout-à-coup sa voix s'altérer, se taisoit, restoit immobile, et n'osoit tourner les yeux ni vers le fond de la grande salle, où l'on croyoit entendre un bruit de ferrailles, ni du côté de la cheminée, d'où il sembloit que quelque chose descendoit.

Nous avions avec nous une jeune Italienne nommée Valérie d'Orsini, que sa mauvaise santé avoit fait venir à Montpellier pour consulter nos médecins. Elle s'étoit liée, dans cette ville, avec la maîtresse du château, qui l'avoit invitée à venir à la campagne pendant l'absence du comte d'Orsini

son époux, qu'une affaire imprévue avoit obligé de retourner à Florence. Cette jeune étrangere étoit fort aimable. Elle joignoit à beaucoup d'esprit une douceur, une égalité, que rien n'altéroit jamais. Sa conversation étoit vive, piquante, quoique sa figure, comme son caractere, n'annonçât que de la bonté. Ses grands yeux noirs étoient languissants; son regard inspiroit la tendresse; et sa beauté, sa grace touchante, sembloient acquérir un charme de plus de la pâleur éternelle qui couvroit toujours son visage. Ses levres mêmes n'étoient pas exemptes de cette pâleur : lorsque Valérie parloit, on croyoit voir s'animer une statue d'albâtre; lorsqu'elle ne parloit pas, elle n'attiroit pas moins les regards, et l'on trouvoit alors vraisemblable l'aventure de Pygmalion.

De toutes nos dames c'étoit Valérie

qui montroit le plus de courage pendant nos terribles récits. Elle n'en étoit point émue, elle écoutoit en souriant; et, loin de douter d'aucun des faits que l'on rapportoit, elle avoit l'air seulement de les trouver extrêmement simples. L'histoire du conseiller de Toulouse à qui un homme assassiné et enterré depuis six mois apparut un soir pour lui révéler ses meurtriers; celle du malheureux époux de Lyon qui, ayant tué sa femme dans un transport de jalousie, la voyoit arriver, toutes les nuits, à onze heures, avec des pantoufles vertes, et se coucher auprès de lui; une foule d'autres anecdotes de ce genre, très authentiques à la vérité, mais cependant un peu extraordinaires, ne paroissoient à Valérie que des évènements communs. Nous en étions presque piqués; et nous lui témoignâmes un jour combien nous

étions étonnés de ne la voir jamais étonnée. Voici ce qu'elle nous répondit :

Mes amis, je trouve fort juste que la plus petite histoire de revenants vous surprenne, puisque la moitié de vous n'en a peut-être jamais vu..... Vous en avez donc vu, madame? interrompis-je aussitôt. Elle se mit à rire de pitié. J'ai mieux fait, ajouta-t elle ; je l'ai été, je le suis encore, et c'est un revenant qui vous parle.

A ces mots, toute l'assemblée s'éloigne d'elle en jetant des cris, chacun fuit précipitamment; et nous nous pressions à la porte, lorsque Valérie, avec cette voix douce et tendre dont le charme étoit irrésistible, nous rappelle, nous fait asseoir; et, tandis que, nous tenant tous par la main, nous la regardions avec effroi, et qu'à chaque instant en effet nous découvrions sur son visage quelque signe nouveau,

quelque indice, peu remarqué jusqu'alors, qui tenoit beaucoup de l'autre monde, Valérie reprit ainsi son discours :

Ce n'est pas ma faute, mes amis, si je suis morte il y a dix ans. Il n'est personne à qui cela ne puisse arriver : mais ce qui n'arrive pas aussi souvent, c'est que, depuis cette époque, je me suis trouvée infiniment plus heureuse, j'ai joui d'une félicité que je n'avois jamais connue, et qui dure encore, grace au ciel. Il est vrai que les chagrins que j'ai soufferts pendant ma vie ont bien payé le bonheur que je goûte depuis ma mort. Il est nécessaire de vous instruire de tout ce qui m'arriva jusqu'à ce fortuné moment ; vous verrez que mon trépas seul pouvoit m'assurer un état tranquille dans le monde.

Je suis née à Florence de parents nobles et fort riches. Mon pere et ma

mere n'avoient que moi d'enfant. Je fus élevée dans leur maison, où ma bonne et tendre mere me dédommageoit, par ses soins, par son amour, par ses caresses, des chagrins que me causoit souvent la sévérité de mon pere. Ce vieillard, respectable à beaucoup d'égards, étoit fier de sa haute naissance, des honneurs qu'il avoit mérités au service de l'empereur, et se désoloit chaque jour de n'avoir point de fils qui pût hériter de son nom: son caractere s'en étoit aigri. Ma pauvre mere supportoit son humeur avec une douceur, une vertu, qui désarmoient quelquefois mon pere : mais la vanité reprenoit son empire; il se croyoit sans enfant, parcequ'il étoit sans fils.

Le palais que nous occupions à Florence étoit voisin d'une maison habitée par un vieux gentilhomme, peu riche, mais fort estimé : c'étoit le

marquis d'Orsini. Veuf depuis longtemps, il consacroit sa vie à l'éducation d'Octave, son fils unique, dont l'âge étoit à-peu-près le mien. Mon pere et le vieux Orsini avoient servi jadis ensemble; ils s'estimoient, se voyoient souvent; et le jeune Octave étoit accoutumé dès l'enfance à venir familièrement dans notre maison, où ma mere sur-tout le combloit d'amitiés.

Je n'avois pas encore dix ans qu'Octave étoit l'ami de mon cœur. Il étoit si doux, si beau, si aimable, que je le chérissois beaucoup plus qu'une sœur ne chérit son frere. Je lui confiois mes plaisirs, mes peines; j'étois la confidente de tous ses secrets; et comme si nous avions prévu les chagrins que devoit bientôt nous causer notre penchant mutuel, nous prenions soin de le cacher. Nous paroissions indifférents devant mon pere et ma mere,

nos jeux sembloient seuls nous occuper; nous nous disputions même quelquefois: mais, aussitôt que nous étions dans le jardin ou dans le petit bois qui le terminoit, alors plus de querelle, plus de jeux. Octave ne me parloit que de sa tendresse, Octave serroit et baisoit mes mains; souvent il osoit m'embrasser en me jurant de n'avoir jamais d'autre épouse que Valérie : je lui faisois le même serment, et je recevois sans rougir ses innocentes caresses.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, aucun remords, aucune crainte, ne troublerent nos tendres amours. Octave étoit dans sa seizieme année. Je sentis alors que je l'aimois plus vivement que je ne l'avois encore aimé: mais une voix secrete m'avertit qu'il ne falloit plus aller dans le bois me promener seule avec Octave. Dès ce moment j'évitai ces promenades, je retranchai de nos jeux la douce liberté qui en fai-

soit le charme. Octave s'en plaignit bientôt : je voulus l'instruire de mes motifs; et, dans ce dessein, je consentis, pour la derniere fois, à le suivre au bois solitaire. Mais, soit que mon pere eût des soupçons, soit que le hasard l'eût guidé, mon pere ne tarda pas à nous joindre dans une salle de verdure, fort sombre, fort retirée, où j'étois assise sur un petit banc de gazon. Il n'y avoit de place que pour moi: Octave, qui n'avoit pu s'asseoir, s'étoit mis à mes genoux, me tenoit les deux mains, me parloit vivement; et, comme il me parloit bas dans la crainte d'être entendu, nos deux visages étoient près l'un de l'autre. Mon pere nous surprit ainsi. Sa colere fut égale à notre effroi. Il m'ordonna, d'une voix terrible, d'aller rejoindre ma mere. J'obéis aussitôt. Je l'entendis de loin gronder fortement Octave, lui défendre de revenir dans sa mai-

son; et je vis le pauvre infortuné sortir en pleurant de notre palais.

Je souffrois autant que lui; je l'aimois aussi tendrement que j'en étois aimée. Cet amour, né dès mon enfance, ne pouvoit plus finir qu'avec ma vie. Les reproches outrageants dont mon pere m'accabla, les menaces qu'il me fit, la violence de son emportement, augmenterent ma passion. Je fus indignée de la cruauté dont on usoit avec moi; les obstacles m'irriterent; et, tandis que, les yeux baissés, gardant un triste silence, j'écoutois mon pere en fureur, qui me juroit de m'immoler si je revoyois Octave, je prononçois tout bas le serment de n'être jamais à d'autre que lui.

Le lendemain de cette triste aventure, comme j'étois auprès de ma mere, qui, sans chercher à m'excuser, tâchoit d'appaiser son courroux, nous vîmes entrer le pere d'Octave, le vieux

marquis d'Orsini. Son air étoit noble et grave ; ses cheveux blancs ; son front vénérable, inspiroient la confiance et le respect. Mon pere, en le voyant, m'ordonna de sortir. J'obéis : mais l'intérêt puissant que je devois avoir à leur entretien me fit rester à la porte, où j'entendis ces paroles que je n'ai jamais oubliées :

Seigneur, dit le pere d'Octave, je viens ici chercher un pardon et demander une grace. Mon fils m'a tout confié. Je l'ai blâmé de sa hardiesse : mais excusez mon cœur paternel d'avoir pitié de sa passion. Mon fils adore votre fille ; il ose croire qu'il en est aimé. En vous opposant à leurs vœux, vous ferez deux infortunés : vous le serez bientôt vous-même ; car, à notre âge, mon vieux ami, la nature ne nous dédommage de tout ce que nous avons perdu que par les jouissances de nos enfants. Vous connoissez le nom d'Oc-

tave; il est sans tache, et peut dignement s'allier à votre nom : je vous réponds de ses vertus. Vos richesses seules rendent ce mariage inégal: mais conservez vos richesses. Vous pouvez encore espérer d'avoir un jour un héritier. Je le demande pour vous au ciel; ma joie en seroit égale à la vôtre. Ne donnez à Valérie que ce que mon fils recevra de moi : ce bien leur suffira pour être heureux. Demeurez maître du reste, pour le garder à votre fils si vous devez en avoir un, ou pour ne le donner au mien qu'autant qu'il aura mérité votre estime et votre tendresse.

Je m'étonne, répondit mon pere d'un ton froidement dédaigneux, qu'un homme aussi sage que vous ait pu former un pareil projet. Quand bien même votre fils, par ses prétendues vertus, seroit déja parvenu aux emplois les plus élevés, vous regarderiez sans doute comme une extrême

faveur qu'il obtînt la main de ma fille; et, quand il n'a pour lui qu'une jeunesse oisive, une présomption obscure et l'avantage de m'avoir offensé, vous pensez que cet hyménée doit être approuvé par moi?

Je pense, interrompt le vieillard, que vous êtes sensible et bon; que vous aimez votre fille; que l'orgueil ne peut l'emporter, dans le cœur d'un pere, sur le plus sacré, le plus doux des devoirs. Je pense encore que le fils de votre ami ne vous offense point en aimant Valérie; et si, pour vous trouver offensé, vous voulez oublier qu'il est le fils de votre ami, j'aurai soin de vous rappeler que son pere est au moins votre égal.

A ce mot, ma mere tremblante se hâta de rompre l'entretien. Elle parla d'une voix si haute, que le vieux Orsini ne put entendre la réponse de mon pere. Il sortit un instant après;

et, dès ce moment, la haine la plus violente remplaça trente ans d'amitié.

Jugez de ma douleur! Plus d'espérance de revoir Octave; plus de moyens de lui donner de mes nouvelles ou d'être instruite de son sort. Mon pere m'entoura de surveillants; il défendit de me laisser sortir, même pour aller à la messe. Il ne m'adressa plus la parole; je ne le voyois qu'aux heures des repas, et jamais il ne tournoit sur moi les yeux. J'étois dans sa maison comme une étrangere à qui l'on veut faire sentir qu'elle est au moins indifférente. Ma santé s'altéra bientôt. J'aurois succombé dès lors sans les tendres soins, sans la douce pitié, que me témoignoit ma mere: elle ne me quittoit pas un moment; elle soutenoit mon courage abattu, me laissoit entrevoir qu'il étoit possible que mon pere enfin s'appaisât. Elle n'osoit me parler d'Octave: mais

tout ce qu'elle me disoit avoit quelque rapport à lui, toutes les consolations qu'elle m'offroit me présentoient mon amant; et, sans jamais prononcer son nom, elle m'entretenoit de lui sans cesse.

Le temps s'écouloit sans que mes tourments fussent adoucis, lorsqu'un soir, après souper, je profitai de l'absence de mon pere pour aller seule m'affliger dans cette salle de verdure où commencerent mes malheurs. Je voulus m'asseoir sur ce même gazon où je m'étois assise auprès d'Octave; je l'arrosai de mes pleurs, je me rappelai ce qu'il m'avoit dit, je renouvelai nos anciens serments : tout-à-coup un homme s'avance et vient tomber à mes pieds. Effrayée, je voulus fuir; la voix d'Octave m'arrêta.

Ecoutez-moi, me dit-il, je n'ai qu'un instant, et c'est le dernier. Je pars cette nuit de Florence : mon pere

vient d'obtenir pour moi une compagnie de cavalerie dans les troupes de l'empereur. La guerre est déclarée avec la Prusse. Je vais rejoindre l'armée; je vais périr ou vous mériter. J'ai l'espoir, j'ai la certitude de me distinguer tellement dans ma premiere campagne, que l'empereur desirera de me connoître; et, si je parviens à ses pieds, je lui ferai l'aveu de notre amour. Joseph est jeune, il est sûrement sensible; il aura pitié de mes maux, il daignera s'intéresser pour moi auprès du grand duc son frere. Votre pere ne pourra résister à la priere du grand duc; et votre main deviendra le prix de ma constance et de mes exploits. Je ne vous demande qu'un an, Valérie : promettez-moi, jurez-moi de résister pendant un an aux volontés de votre pere; à cette époque je serai mort ou digne d'être votre époux.

Je l'écoutois en respirant à peine; mon cœur palpitoit d'amour, d'espérance, de frayeur. Je lui jurai d'être fidele toute ma vie, de mourir plutôt mille fois que d'accepter un autre époux. Nous convînmes de nous écrire par le moyen d'un de mes domestiques gagné déja par Octave et qui venoit de lui ouvrir le jardin. Un léger bruit que nous entendîmes nous força de nous séparer; j'arrachai ma main de la main d'Octave, et je retournai précipitamment dans ma chambre, où je passai la nuit à verser des pleurs.

Pendant les dix premiers mois qui suivirent le départ d'Octave, rien ne changea pour moi dans notre maison. Mon pere me traita toujours avec la même dureté, ma mere avec la même tendresse. Le domestique gagné par mon amant me remettoit exactement ses lettres. Elles m'annonçoient chaque jour de nouveaux succès. Le géné-

ral Laudhon avoit pris Octave dans une grande amitié; il l'avoit fait son aide-de-camp, il lui promettoit de l'avancer aux premiers grades. Mais la guerre traînoit en longueur; elle offroit bien peu d'occasions de faire briller le courage. Les grands talents du vieux Frédéric et du prince Henri son frere déconcertoient les projets de l'habile général Laudhon. Point de batailles, point de surprises : les deux héros prussiens prévoyoient tout; leur génie commandoit au sort, enchaînoit les évènements; et, pour la premiere fois peut-être, la valeur personnelle et le hasard n'étoient pour rien dans la guerre.

Au bout de dix mois je cessai tout-à-coup de recevoir des nouvelles d'Octave. Tremblant pour ses jours, non pour sa constance, j'écrivois lettres sur lettres, je comptois les heures des couriers. Le domestique notre confident

alloit sans cesse à la poste, et revenoit toujours me dire que rien n'étoit arrivé. Désolée de ce long silence, je l'envoyai chez le vieux Orsini s'informer adroitement si l'on n'avoit point de nouvelles d'Octave. La réponse qui me fut faite calma mes inquiétudes sans diminuer mes chagrins. Octave, disoit-on, avoit écrit la veille qu'il se portoit bien, qu'il étoit colonel, et qu'il passoit l'hiver à Vienne auprès du général Laudhon.

J'eus l'injustice d'accuser mon amant; j'osai croire qu'il m'avoit oubliée. Dès lors je cessai de lui écrire; je fis de vains efforts pour le bannir de mon cœur. Hélas! je n'en devins que plus à plaindre: son image me poursuivoit; je le voyois à chaque instant comme je l'avois vu la nuit de nos adieux. J'avois beau me promettre, m'imposer la loi d'éloigner ce

doux souvenir, il revenoit toujours m'assiéger, et j'étois sans cesse occupée de ne plus penser à Octave.

Dans ce même temps il arriva d'Allemagne un certain cousin de mon pere, qui vint s'établir dans notre maison. C'étoit un grand homme sec, noir, de quarante-cinq à cinquante ans, d'une figure fausse et triste, d'un caractere froid et sombre. Il ne parloit que de sa noblesse; il avoit employé sa vie entiere et le peu d'intelligence qu'il avoit reçue du ciel à relire, à étudier, à bien apprendre par cœur toutes les généalogies de l'Europe; il savoit parfaitement l'année, le mois, le jour de tous les contrats de mariage, de toutes les preuves capitulaires, qui s'étoient faits en Allemagne depuis la destruction de l'empire romain; il connoissoit toutes les branches des familles des électeurs, des palatins de Pologne et de Hongrie; et, depuis quelques

années, pour remplir ses très longs loisirs, il s'occupoit de mettre en ordre les titres de la maison ottomane en recherchant tous les rejetons qu'elle avoit produits jusqu'à la soixante-quatrieme génération; ce qui ne laissoit pas, disoit-il, de lui donner un peu de travail, à cause du nombre prodigieux de sultanes entrées dans cette famille, trop peu délicate sur les mésalliances.

Ce cousin, qui s'appeloit le comte Héraldi, dès le premier soir de son arrivée, après avoir, pendant le souper, beaucoup questionné mon pere sur les bons gentilshommes de Toscane, lui demanda d'une maniere indifférente où demeuroit à Florence un certain marquis d'Orsini. Mon pere, avec un ton d'humeur, lui répondit qu'il n'en savoit rien. Il faut pourtant que je le sache, reprit aussitôt Héraldi; car, en passant à Vienne il y a trois

semaines, j'ai dîné chez le général Laudhon le jour du mariage de sa niece avec le fils de ce marquis d'Orsini. Ce jeune homme, que j'ai trouvé fort aimable, instruit que je venois ici, m'a remis une lettre pour son pere, m'a fait promettre de l'aller voir, de lui rendre compte en détail des fêtes de ce mariage et du bonheur dont j'ai vu jouir les nouveaux époux.

J'écoutois ces paroles plus morte que vive. Mon pere fronçoit le sourcil sans répondre; ma mere tremblante me regardoit; et le cruel Héraldi continuoit à raconter que la jeune personne s'étoit éprise d'amour pour Orsini, que l'empereur avoit daigné s'intéresser à cet hymen, qu'un régiment avoit été la dot de la niece du général. Tout s'accordoit avec ce que l'on m'avoit déja dit: je ne doutai plus de l'infidélité d'Octave; et, sûre de mon malheur, malgré mes efforts pour

dissimuler mon trouble, les forces m'abandonnerent, je tombai sans sentiment entre les bras de ma mere. On m'emporta. Je revins à moi; je me trouvai dans mon lit, environnée de mes femmes, soutenue par ma bonne mere, qui m'embrassoit en pleurant.

L'état horrible où je me trouvai me donna bientôt une fievre ardente. Elle fut longue et douloureuse. Mes jours furent en danger. Ma mere ne me quittoit point. Mon pere lui-même, pendant six semaines que dura ma maladie, me prodigua les plus tendres soins : il me veilloit, il m'appeloit sa fille, il sembloit m'avoir rendu son cœur. Jamais sa sévérité n'avoit pu aliéner le mien : je fus si sensible à ce retour de mon pere, que, dans un moment où, me prenant la main et fixant sur moi des yeux pleins de larmes, il me demanda d'un air pénétré comment se trouvoit sa chere Valérie,

je ne fus pas maîtresse de mon transport; et, jetant mes bras autour de son cou, j'attachai mon visage au sien; je le mouillai de mes pleurs, en lui disant: Oui, mon pere, oui, je suis votre Valérie, je suis votre enfant soumis; et désormais le seul sentiment, l'unique desir de mon cœur, sera de vous obéir.

Ce mot décida de ma vie. Je m'appercevois bien, depuis quelque temps, que mon pere me destinoit à mon cousin Héraldi. Ce parent portoit notre nom de famille; et ce nom décidoit mon pere. C'étoit pour lui un si grand bonheur de voir renaître sa maison, de pouvoir laisser tous ses biens au descendant de ses aïeux! Il me parla de ce projet sans me rien prescrire, sans rien exiger : mais il me dit qu'il mourroit de douleur, si je n'avois pitié de sa foiblesse. Octave étoit marié, Octave étoit infidele; j'étois indignée

contre Octave; il me sembloit qu'il me seroit doux de pouvoir aimer un autre que lui: je consentis, je donnai ma parole. Comment ne l'aurois-je pas donnée? Comment ne pas obéir à mon pere? Il n'ordonnoit pas, il prioit.

Les apprêts de mon mariage se firent avec une célérité dont je n'osois me plaindre, mais qui m'effrayoit. Ma mere ne disoit rien, soupiroit, et cachoit ses larmes; mon pere redoubloit de tendresse pour moi; Héraldi me combloit de présents, et m'épargnoit les tristes assurances d'un amour que je n'aurois pu encore écouter. Les dispenses arriverent de Rome; le contrat fut signé. L'on me para, l'on me couvrit de diamants, et je fus menée à l'autel.

Je prononçai le terrible serment sans une émotion trop vive, indifférente presque à mon sort, n'attachant qu'une foible importance à une desti-

née qui ne pouvoit pas être heureuse, et qu'il m'étoit à-peu-près égal de supporter avec plus ou moins de tourments. Après la messe, je sortis du chœur, suivie de ma famille, tenant la main d'Héraldi, qui ne se possédoit pas de joie, lorsqu'à la porte de l'église, comme je m'avançois pour prendre de l'eau bénite, je leve les yeux, et je vois, appuyé contre le bénitier, un jeune homme pâle, défait, ses habits, ses cheveux en désordre, les yeux éteints, égarés, qui, me regardant fixement, s'approche, et me dit d'une voix basse, entrecoupée : J'ai voulu vous voir, Valérie, consommer votre crime horrible; je l'ai vu, je suis content, car je suis sûr de mourir.

Il s'enfuit en disant ces mots. J'étois tombée sans connoissance. J'ignore ce que je devins, si mon pere reconnut Octave; je ne sais plus rien depuis cet instant. Relevant à peine d'une

maladie longue, je retombai dans des accidents plus graves, plus dangereux que les premiers. Le délire ne me quitta plus. Le mal fit des progrès rapides; et tout ce que j'ai su depuis par ma mere, c'est qu'après un transport de soixante heures, mêlé d'affreux redoublements, j'éprouvai tout-à-coup une extrême foiblesse, et j'expirai dans ses bras.

Ma mere pensa me suivre; mon pere fut au désespoir; Héraldi pleuroit ma fortune : mais ce malheur étoit sans remede. On m'ensevelit; je fus portée, avec une grande pompe funebre, au caveau de ma famille, creusé dans une chapelle de la cathédrale. Là, mon cercueil fut placé sur de longues barres de fer : la pierre du caveau fut remise; et l'on me laissa dans ce séjour de la mort.

Ce qui se passa depuis vous seroit mieux raconté par Octave que par

moi. Il m'a fait souvent ce récit; il m'a répété bien des fois qu'après m'avoir parlé au bénitier, son dessein étoit d'aller se cacher dans quelque désert de l'Apennin pour y finir sa déplorable vie : mais l'état où il m'avoit vue, la nouvelle de ma maladie, qui se répandit bientôt, le retinrent à Florence. Vous imaginez aisément la douleur dont il fut accablé, lorsqu'on l'instruisit de ma mort. Egaré par son désespoir, se regardant comme mon meurtrier, il forma le projet insensé de descendre dans ma tombe et de se tuer sur mon cercueil. Le soir même de mon enterrement, il va trouver le sacristain de la cathédrale, le séduit à force d'or; et tous deux, vers minuit, munis d'une lanterne sourde, vont à l'église, s'y enferment, levent la pierre du caveau, descendent ensemble les degrés. Dès qu'Octave apperçut ma biere, il s'élance en poussant des san-

glots, arrache les planches, écarte le voile qui me couvroit, et collant sa bouche à mes levres pâles, il espere n'avoir pas besoin de son épée pour terminer une vie que sa douleur seule va lui ravir.

O miracle de l'amour! miracle que ne croiront point les malheureux qui n'ont pas aimé! L'ame de mon amant rappela la mienne : ma bouche, pressée si fortement, si tendrement, par sa bouche, laissa échapper un soupir. Octave le sentit ; Octave, hors de lui-même, jette un cri, me prend dans ses bras, m'arrache du cercueil, m'enleve, me serre, m'échauffe contre son cœur: le mien alors reprit la vie. Je fis un léger mouvement : Octave, ivre de joie, m'emporte, remonte les degrés avec son fardeau, gagne la porte de l'église, qu'il se fait ouvrir par le sacristain; et, sans s'arrêter un moment, il vole à la maison de son pere, où je suis mise

dans un lit, où l'on me prodigue tous les secours.

Je rouvris les yeux enfin; mes premiers regards rencontrerent Octave et son pere, accompagnés d'un médecin qui déja répondoit de mes jours. Je ne puis vous peindre ce que j'éprouvois : il me sembloit sortir d'un long rêve; je ne me sentois pas vivre, mais je reconnoissois Octave; je ne pouvois pas lui parler, mais j'avois du plaisir à le voir : je ne pensois point, je me trouvois bien, et je n'étois pourtant pas sûre que j'existasse. Trois jours et trois nuits suffirent à peine pour me rendre mes facultés. Au bout de ce temps, le sommeil que je goûtai sans m'en appercevoir, la nourriture que je pris à mon insu, me firent trouver peu-à-peu mes sens. La mémoire me revint; je me rappelai ma mere, mon mariage, le bénitier où j'avois vu mon amant. Mes idées s'arrêtoient là : mais

j'entendois ce que l'on disoit, je comprenois que j'étois chez Octave, je voyois bien que c'étoit lui qui me serroit tendrement la main; et mon amour, dont le sentiment ne m'avoit jamais quittée, me retraçoit à chaque instant un souvenir qui s'étoit effacé.

Bientôt je me vis en état d'écouter et d'entendre Octave, d'apprendre de sa bouche même tout ce qui m'étoit arrivé. L'idée de son inconstance, de son mariage en Allemagne, s'offrit alors à mes foibles esprits. Aussitôt que je pus prononcer quelques paroles avec suite, je lui parlai de son hymen avec la niece du général Laudhon. Octave me crut en délire. Le général Laudhon n'avoit point de niece; Octave arrivoit de l'armée; il n'étoit point colonel, n'avoit point passé par Vienne : mais, profitant d'un congé qu'il n'avoit obtenu qu'à force de prieres, inquiet de voir que depuis deux

mois je ne lui répondois plus, il étoit venu, courant nuit et jour, portant une lettre de Laudhon, qui le recommandoit aux bontés du grand duc. Il descendoit de cheval, lorsque j'allois à l'église; il m'avoit suivie à l'autel; et, dans son trouble, dans sa fureur, il avoit voulu du moins me reprocher mon parjure.

Je compris alors qu'Héraldi, peut-être de concert avec mon pere, avoit ourdi cette horrible trame, et que, trahie par le domestique à qui je m'étois confiée, on avoit intercepté les lettres de mon amant. Cette découverte m'inspira pour le perfide Héraldi une aversion, un mépris, une horreur insurmontables; nul crime n'égaloit à mes yeux les affreux moyens qu'il avoit employés : et j'étois la femme de ce monstre! j'étois condamnée à vivre son épouse, à lui consacrer mes jours! Cette désolante idée me replon-

geoit dans le désespoir; je regrettois mon tombeau, je desirois d'y redescendre.

Rassurez-vous, ma chere fille, me dit le vieux Orsini. Je viens de chez le grand duc : j'ai voulu lui porter moi-même la lettre du brave Laudhon; j'ai voulu l'instruire encore de tout ce qui s'est passé. Ce généreux prince a daigné m'entendre : il vous prend sous sa protection. Il vient d'écrire au saint pere pour faire casser votre indigne mariage. Je ne doute point qu'il ne soit dissous. Vous êtes morte pour Héraldi, vous ne vivrez que pour Octave; et la religion, la justice, sauront vous défendre contre vos tyrans. Je n'ai qu'une grace à vous demander : c'est que personne ne puisse vous voir, ne puisse être instruit de notre secret, avant le retour du courier de Rome. Votre repos, votre bonheur, tiennent à cette précaution.

Ces paroles me rendirent l'espoir. Je promis à ce bon vieillard, que je n'appelai plus que mon pere, je lui jurai de suivre ses conseils, de ne pas quitter un moment sa maison. Hélas! où pouvois-je être mieux? Octave étoit avec moi, Octave me parloit sans cesse de son amour et de notre hymen. Ma santé se rétablissoit; j'étois heureuse, je devois l'être davantage : il n'en falloit pas tant pour me guérir. Bientôt je ne me sentis plus aucun mal, je me retrouvai telle que j'étois dans les beaux jours de ma jeunesse; et je ne conservai de mes souffrances passées que cette pâleur que vous me voyez, reste effrayant de la tombe, que rien n'a pu faire disparoître.

Enfin nous touchions au moment de l'arrivée du courier de Rome, lorsqu'un évènement extraordinaire pensa renverser tous nos projets.

C'étoit le temps de la semaine sainte.

Ma pieuse mere m'avoit élevée dans des principes religieux que, grace au ciel, j'ai toujours conservés. Je gémissois en secret de ne pouvoir aller à l'église dans ces jours sacrés où la pénitence appaise la justice d'un Dieu clément. Je n'osois parler à Octave du besoin qu'éprouvoit mon cœur de remercier dans son temple ce Dieu qui m'avoit sauvée : mais je résolus, malgré tous les périls, de remplir un devoir si saint. Je profitai du seul moment où, par hasard, je me trouvois seule ; je m'enveloppai d'une mante noire sous laquelle mon visage ne pouvoit être apperçu ; je sortis de la maison, le jeudi saint, à neuf heures du soir, et m'acheminai vers la cathédrale pour adorer le Christ dans sa tombe. L'église étoit pleine de peuple, qui, dans un profond silence, les mains jointes, les yeux baissés, faisoit ses prieres devant l'autel où l'on avoit

déposé l'hostie. Cet autel seul étoit éclairé par un nombre prodigieux de flambeaux; le reste de l'édifice étoit sombre. Je restai cachée derriere un pilier; j'adressai mes vœux au sauveur du monde; je lui demandai de veiller sur celle qui n'avoit d'espoir que dans sa miséricorde et dans sa puissance.

En me relevant pour sortir, je me sentis un desir violent de revoir cette chapelle où l'on m'avoit enterrée. Elle n'étoit pas loin; j'y dirigeai mes pas. Quel spectacle s'offrit à ma vue! Je vis, je reconnus, à la sombre lueur qui venoit jusqu'à la chapelle, mon pere et ma mere à genoux sur ma tombe, et mon époux Héraldi, habillé de deuil, avec des pleureuses, debout auprès de mon pere, qui paroissoit enseveli dans une profonde méditation. Ma mere, plus près de la grille qui séparoit la chapelle du bas-côté, prioit en versant des larmes. J'eus peine à retenir mes

cris; je m'élançai vers elle involontairement, et ne m'arrêtai qu'à la grille. Ma mere ne m'entendit pas; elle étoit trop occupée. Je la regardai long-temps en pleurant, quand tout-à-coup je la vis s'incliner, porter auprès de moi sa main à la grille afin de s'y soutenir, se baisser jusqu'à terre en prononçant le nom de Valérie, et poser doucement ses levres sur le marbre de ma sépulture. Je ne fus plus maîtresse de mon transport; j'attachai mes levres sur cette main, et mes sanglots éclaterent.

Dans ce mouvement, le voile qui couvroit ma tête se dérangea; je ne m'en apperçus point. Ma mere surprise se leve, regarde, reconnoît sa fille, jette des cris en m'appelant, en me tendant ses bras à travers les barreaux. Mon pere et son gendre effrayés me reconnoissent aussi. Mon pere demeure immobile; Héraldi s'avance, ouvre la grille: je veux fuir, la foule

m'arrête. Héraldi s'approche de moi; il étend déja la main pour me saisir par mes habits. J'étois perdue, si, dans ce moment, l'amour ne m'avoit inspirée. Arrête, lui dis-je d'une voix que je m'efforçai de rendre terrible; respecte, du moins après son trépas, celle que tu trompas pendant sa vie. Toi seul as causé ma mort. Laisse-moi, pleure ton crime, et fléchis le courroux du ciel.

Après avoir dit ces mots, qu'Héraldi, glacé de terreur, écouta sans oser faire un mouvement, j'enveloppai ma tête dans mon voile, et je marchai d'un pas tranquille vers la porte de l'église : le peuple s'ouvroit devant moi. Je sors, je m'échappe à la hâte, et je gagne enfin la maison d'Octave sans que personne eût osé me suivre.

Le lendemain, dans Florence, on ne parla que du revenant qu'on avoit vu dans la cathédrale. On ne pouvoit en

douter; mille témoins m'avoient reconnue. Plusieurs ajoutoient qu'ayant repoussé de la main mon époux qui me poursuivoit, mes cinq doigts avoient laissé sur ses habits cinq marques brûlantes de feu. D'autres assuroient avoir entendu qu'Héraldi m'avoit fait mourir et que je revenois demander justice; tous l'accusoient à haute voix d'être le meurtrier de sa femme. Le peuple murmuroit contre Héraldi; on le suivit en l'insultant, on lui jeta même des pierres; ses jours n'étoient plus en sûreté.

Heureusement le courier revint, apportant le bref du saint pere qui cassoit et annulloit mon mariage, comme contracté par une fraude. Dès que le grand duc l'eut en son pouvoir, il envoya chercher le vieux Orsini, convint avec lui des mesures qu'il falloit prendre; et, le lendemain au matin, je me rendis au palais avec Octave et son

pere. Le prince nous combla de bontés, daigna s'entretenir avec nous de nos intérêts les plus chers; et, lorsqu'on vint lui annoncer que mon pere et ma mere, avec Héraldi, venoient se rendre à ses ordres, il nous fit passer dans un cabinet d'où j'entendis ces paroles qu'il adressoit à mon pere :

On s'est servi d'étranges moyens, monsieur, pour marier votre fille avec un homme qu'elle ne pouvoit aimer. Votre repentir l'a vengée; et les larmes que je vois dans vos yeux m'ôtent le courage de vous faire des reproches. La mort a brisé ces funestes nœuds; et si, par un miracle que le peuple croit, votre fille revoyoit la lumiere, cet hymen n'en seroit pas moins nul. Voici le bref de sa sainteté qui le déclare tel; je vais le rendre public. Choisissez donc, comte Héraldi, ou de soutenir contre moi un procès si peu honorable, ou de signer dans mes

mains une renonciation à vos chimériques droits et de partir sur-le-champ pour Vienne. Mes bienfaits vous y suivront, et vous rendrez le calme à ma capitale, où votre présence excite du trouble.

Héraldi ne tarda pas à répondre; il fit sa renonciation dans les termes dictés par le grand duc. Ensuite, prenant congé de son altesse impériale, il sortit au moment même de Florence en promettant de n'y plus revenir. Cette affaire fut bientôt terminée.

Ce n'est pas tout, dit alors le grand duc en s'adressant à mon pere; votre fille vit encore..... Un cri de ma mere l'interrompit. Vous la reverrez, continua-t-il: mais votre fille ne peut vivre heureuse qu'en devenant l'épouse du jeune Orsini. C'est lui qui l'arracha du tombeau, c'est dans sa maison qu'elle habite; la reconnoissance, l'amour paternel, la gloire de Valérie, tout vous

impose la loi de consentir à cet hymen. Si ma priere n'affoiblit point des réclamations si puissantes, je vous demande Valérie pour Octave : il en est digne, il a su mériter l'estime et l'amitié de Laudhon. Approuvez cet heureux mariage, je vous promets un régiment pour votre gendre, et j'obtiendrai pour vous-même le cordon de Marie Thérese.

Mon pere ne répondit qu'en s'inclinant. Il consentit, sans hésiter, à ce que desiroit le prince; et ma mere, baignée de pleurs, demandoit avec des sanglots à revoir sa fille chérie. Je n'eus pas la force d'attendre plus long-temps; j'ouvris avec bruit la porte, je me précipitai dans les bras de ma mere, qui pensa mourir de sa joie. Celle de mon pere fut vive : il me pressa contre son cœur, me demanda pardon de ses fautes, et combla de caresses le jeune Octave ainsi que le vieux Orsini.

Nous tombâmes tous aux pieds du grand duc; nous ne trouvions pas de paroles qui rendissent notre reconnoissance. Mon hymen ne tarda pas à s'accomplir. La noce se fit dans le palais du prince. Depuis ce moment, sans cesse occupée de plaire à l'époux que j'adore, au vénérable Orsini qui me chérit comme sa fille, à mon pere qui m'a rendu sa tendresse, à ma digne mere qui ne me l'ôta jamais, je coule des jours paisibles, embellis par l'amitié, par la reconnoissance, par l'amour; et je remercie le ciel d'être morte pendant quelque temps pour vivre toujours heureuse.

F I N.

OEUVRES DE M. DE FLORIAN

Qui se trouvent chez les mêmes libraires.

Format in-8°.

	liv.	s.
Galatée, pap. vél. br.	3	
La même, pap. ord. br.	1	10
Estelle, pap. vél. br.	3	
La même, pap. ord. br.	1	10
Numa Pompilius, pap. vél. br.	6	
Le même, pap. ord. br.	4	10
Gonzalve de Cordoue, 2 vol. pap. vél. br.	12	
Le même, pap. ord.	6	
Nouvelles nouvelles, pap. vél. br.	3	
Les mêmes, pap. ord. br.	2	
Les douze Nouvelles, pap. vél. br.	6	
Les mêmes, pap. ord. br.	5	

Format in-18.

Galatée, pap. vél. fig. br.	6
La même, pap. ord. fig. br.	4
Estelle, pap. vél. fig. br.	6
La même, pap. ord. fig. br	4
Théâtre, 3 vol. pap. vél. fig. br.	18
Le même, pap. ord. fig. br.	12
Mélanges de poésies et de littérat. pap. vél. fig. br.	6
Les mêmes, pap. ord. fig. br.	4
Numa Pompilius, 2 vol. pap. vél. fig. br.	12
Le même, pap. ord. fig. br.	8

	liv.
Gonzalve de Cordoue, vol. pap. vél. fig. br.	18
Le même, pap. ord. fig. br.	12
Les six Nouvelles, pap. vél. fig. br.	6
Les mêmes, pap. ord. fig. br.	4
Nouvelles nouvelles, pap. vél. fig. br.	6
Les mêmes, pap. ord. fig. br.	4

00102170

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016